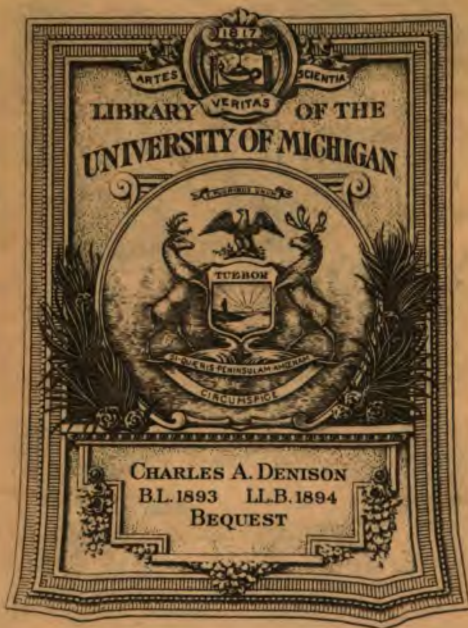

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE,

SURNOMMÉ

LE GRAND CAPITAINE

TOME II.

Jean Nicolas

Par le R. P. DUPONCET, *de la Compagnie de* JESUS.





A PARIS,

Chez JEAN MARIETTE, ruë S. Jacques, aux Colonnes d'Hercule.

MDCC. XIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Printed in F[illegible]



HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE, SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE.

LIVRE QUATRIÉME.

LA guerre que les François avoient déclarée aux Espagnols en Italie au sujet des limites des Provinces qu'ils s'étoient cedées les uns aux autres par le traité de partage, n'avoit pas peu confirmé Ferdinand Roy d'Espagne, dans l'opinion qu'il avoit, que comme un soleil suffit pour tout le monde, il ne falloit de même qu'une puissance souveraine dans un Royaume; & que si luy ou le Roy de France ne de-

meuroit l'unique possesseur de celuy de Naples, cet Etat ne cesseroit jamais d'être en proye à la jalousie de deux rivaux; qui avec une égale ambition de le conquerir, prétendoient chacun de son côté y avoir des droits incontestables. Les progrès considerables des Francois, & le peu d'apparence qu'il y avoit que l'Espagne pût reprendre la superiorité sur eux, devoient ce semble faire quitter la partie à Ferdinand, & le résoudre à porter ses armes ailleurs. Mais soit que de luy-même il se roidît contre le torrent des adversitez, soit que cette fermeté luy fut inspirée par l'esperance que Consalve luy donnoit d'une meilleure fortune & de l'entier rétablissement de ses affaires, il ne songea plus qu'à incidenter pour suspendre les conquêtes des François, en attendant que Consalve fut en état de s'y opposer & d'attaquer à son tour ceux contre qui il ne trouvoit pas peu de peine alors à se défendre. Ferdinand avoit eu d'Isabelle son épouse un fils & deux filles. Le fils, & la fille aînée mariée au Roy de Portugal, étoient morts sans enfans. La cadette avoit épousé l'Archiduc d'Austriche, fils de l'Empereur Maximilien, & de ce mariage étoit issu

Charles, dit alors Duc de Luxembourg, & depuis Empereur & Roy d'Eſpagne. Ainſi par un droit hereditaire, les Couronnes de Caſtille & d'Arragon devoient paſſer à l'Archiducheſſe; la premiere, après la mort d'Iſabelle, & la ſeconde, après celle de Ferdinand. L'Archiducheſſe ne ceſſoit de preſſer l'Archiduc ſon époux, avec qui elle étoit en Flandre, de la mener en Eſpagne, pour ſe faire reconnoître des peuples de Caſtille, ſur qui elle devoit bien-tôt regner. En effet, Iſabelle ſa mere, quoyqu'elle n'eût encore qu'environ cinquante-deux ans, étoit ſi infirme, qu'on ne doutoit point qu'elle ne touchât de près à ſa fin, Ferdinand n'avoit alors que quarante-huit ans, ayant épouſé Iſabelle lorſqu'il n'étoit encore qu'en ſa ſeiziéme année, & elle en ſa dix-huitiéme, & il y avoit lieu de craindre, que venant à ſe remarier après la mort d'Iſabelle, il n'entreprît de ſe rendre maître abſolu du Royaume de Caſtille, pour le laiſſer enſuite par droit de ſucceſſion, à un fils qui pourroit luy naître d'un ſecond lit. Iſabelle avoit ſans comparaiſon plus d'autorité que luy dans la Caſtille & dans tous les païs qui en dépendoient; & comme elle ſouhai-

toit avec passion de faire reconnoître l'Archiduchesse pour son heritiere legitime, il ne pouvoit s'opposer à ce dessein, sans se jetter dans tous les dangers d'une guerre civile, qui peut-être seroit suivie de la subversion entiere de sa fortune. Il sçût donc en homme habile & politique, s'accommoder au temps & aux conjonctures, & d'abord que sa fille & son gendre parurent à sa Cour, il convoqua les Etats de Castille, où il les conduisit luy-même, & après les avoir déclarez legitimes heritiers de cette Couronne, il voulut qu'ils fussent reconnus pour tels, & qu'on leur prêtât serment de fidelité. Ce qu'il avoit fait en Castille, il le fit deux jours après en Arragon, & avec les mêmes solemnitez, Après leur avoir accordé ce qu'ils souhaitoient, ils ne douta point qu'il ne dût obtenir de l'Archiduc ce qu'il en attendoit. Ce Prince étoit en tres-bonne intelligence avec Loüis Roy de France, & n'oublioit rien pour le mettre dans ses interêts, de peur qu'il ne traversât le dessein qu'il avoit de se faire élire Roy des Romains. Ferdinand luy fit entendre, qu'il n'avoit rien de plus à cœur, que de voir finir les querelles du Royaume

de Naples, & d'établir une bonne paix entre la France & l'Espagne. Et comme il souhaitoit qu'ils s'en retournassent au plûtôt aux Païs-Bas, il nomma l'Archiduc Plenipotentiaire du traité de paix qu'il feignoit de vouloir conclure avec la France, le priant de s'aboucher avec le Roy Loüis, & de terminer au plûtôt une affaire si importante au bien des deux Couronnes. Rien n'étoit plus artificieux que cette conduite, & sous une candeur & une franchise apparente, voicy qu'elles étoient les vûës secrettes de ce Prince. Il ne souhaitoit un prompt éloignement de l'Archiduc & de son épouse, que parcequ'il craignoit qu'après la mort d'Isabelle, l'Archiduchesse étant reconnuë pour Reine de Castille, il ne fût obligé d'abandonner ce Royaume & de se retirer en Arragon. Il est vray que c'étoit autant déchoir pour luy, que si après avoir regné dans l'île de la Grande-Bretagne, on l'avoit réduit au seul royaume d'Escosse, l'Arragon n'étant pas moins inferieur à la Castille, en puissance, en richesse & en etenduë de païs, que l'Escosse à l'Angleterre. Une telle diminution de grandeur & d'autorité, luy paroissoit si insuportable, qu'il luy étoit presque

égal de perdre la vie ou de descendre du trône de Castille. Il n'y avoit qu'un moyen de parer le coup dont il se voyoit menacé, qui étoit que la Reine Isabelle luy cedât par son testament l'usufruit de la Castille, tant qu'il resteroit en vie. Cette Princesse ne devoit pas être fort contente de luy, puisqu'il violoit hautement la fidelité qu'il luy avoit promise ; & que sous ses yeux il entretenoit des maîtresses, dont il avoit eu plusieurs enfans illegitimes. Mais comme nonobstant cette mauvaise conduite, elle ne laissoit pas d'avoir pour luy tout l'attachement & toute l'affection qu'une femme Chrêtienne doit à son époux ; il ne desesperoit pas d'obtenir d'elle ce qu'il pretendoit, dès que l'Archiduc & l'Archiduchesse auroient quitté l'Espagne, & c'est la raison qu'il eut de presser si fort leur départ. Quant à la qualité de Plenipotentiaire dont il avoit revêtu l'Archiduc, il est évident que ce n'étoit qu'un titre illusoire, dont il avoit leurré ce jeune Prince, puisqu'en même-temps il luy avoit donné pour Collegues deux Espagnols qui étoient sans naissance & sans dignité, avec ordre à ceux-cy d'assister à toutes les conferences, & de faire naître diverses dif-

ficultez, pour tirer l'affaire en longueur, jusqu'à ce que Consalve eût reçû les secours qui luy étoient necessaires pour remettre les affaires d'Italie en meilleur état. Ainsi ces deux Ministres devant agir de concert, & deux suffrages l'emporter sur un, c'étoit les rendre maîtres absolus du traité, & leur mettre tout le pouvoir entre les mains, pour n'en laisser qu'une ombre à l'Archiduc.

Ce Prince cependant se croyant dépositaire de toute l'autorité de Ferdinand & d'Isabelle, fit demander permission au Roy Loüis de l'aller trouver à Lyon, où étoit alors la Cour de France. Loüis luy envoya sans délay un sauf conduit; & pour surcroit de seureté, il fit partir douze personnes des plus qualifiez de son Royaume, pour s'aller mettre entre les mains des Flamans, & répondre sur leur liberté & sur leur vie, de la personne de l'Archiduc, tant qu'il sejourneroit en France. L'Archiduc se contenta du sauf-conduit, & si-tôt qu'il eut mis le pied sur les terres de France, il dépêcha un courier en Flandre, pour ordonner de sa part, qu'on renvoyât incessamment les ôtages François, déclarant qu'il ne vouloit point d'autre assu-

rance que la parole du Roy leur maître. Etant arrivé à Lyon, on luy rendit tous les honneurs dûs à sa dignité, & jamais il ne vint dans l'esprit ni au Roy ni à son conseil, de soupçonner que l'Espagne ne recherchât pas sincement la paix, & ne la voulût conclure à des conditions raisonnables, puisqu'autrement c'eût été commettre l'Archiduc, & l'exposer à recevoir un affront tres-injurieux. Quant au dessein de paix projetté, il y eut deux sortes de conferences; les unes entre le Roy & l'Archiduc; les autres entre le Cardinal d'Amboise & l'Evêque d'Alby pour la France, & les deux Ministres qui avoient suivi l'Archiduc pour l'Espagne. On convenoit de part & d'autre, qu'il étoit impossible que le partage du Royaume de Naples entre les deux Couronnes, pût subsister, & qu'à moins que d'en réünir les deux parts pour les attribuer à un même Prince, du consentement des deux nations, ce seroit une source intarissable de divisions & de guerres. Les François consentoient, que le Labour & l'Abruzze fussent données pour dot à la Princesse Claude, fille ainée de Loüis, en échange du Duché de Milan, quand elle épouseroit le Duc de Luxembourg.

Ces deux provinces valoient mieux inconteſtablement que le Duché de Milan, tant par le nombre & la puiſſance des villes, que par l'étenduë & la fertilité du païs, ſans parler du relief qu'elles tiroient du titre de Roy qui y étoit attaché. Cependant les Miniſtres d'Eſpagne, pour avoir lieu de prolonger la negociation, s'opiniâtrerent à ſoûtenir le contraire, & la diſcuſſion de ce ſeul article occupa pluſieurs ſéances. Mais enfin que l'équivalent fût juſte ou non, l'Archiduc ne jugeoit pas que cette conſideration ſuffît pour rebuter les offres de la France, & il fit de ſi preſſantes inſtances aux Miniſtres d'Eſpagne, qu'ils conſentirent enfin à dreſſer un nouveau contract de mariage entre le Duc de Luxembourg & la Princeſſe Françoiſe, qui portoit expreſſément, que ce que les François occupoient dans le Royaume de Naples, tiendroit lieu du Duché de Milan. Un autre article du traité auſſi conteſté par les Eſpagnols, & preſque avec autant d'opiniâtreté que le premier, fut de ſçavoir qui demeureroit maître des provinces du Royaume de Naples, diſputées par les deux Rois juſqu'à l'accompliſſement du mariage du Prince & de la Princeſſe

pour qui on travailloit. Les François qui s'en étoient mis en possession demandoient, qu'on leur confiât ce dépôt, & vouloient qu'on se contentât de la parole qu'ils donnoient de le remettre au Duc de Luxembourg, aussitôt qu'il auroit épousé leur Princesse. Les Espagnols soutenoient, que ces provinces étant du lot de leur maître, nul autre que luy n'avoit droit de pretendre qu'on les laissât entre ses mains; & comme ils vouloient que leur demande fût fondée en raison, il leur fallut encore plusieurs conferences, pour justifier qu'en effet ces provinces étoient du partage de Ferdinand. Les François ne manquoient pas de raisons pour combattre celles des Espagnols, & cependant les semaines & les mois s'écouloient sans que rien se conclût. L'Archiduc impatient de voir le traité signé, & voulant couper court à ces lenteurs, & à ces difficultez affectées, s'offrit à prendre luy-même ces provinces en sequestre, & le respect qu'on eut pour sa dignité & pour sa parole, y fit consentir les deux parties.

Tandis que cette affaire se negocioit à Lyon, Ferdinand eut nouvelle que la flotte qu'il avoit envoyée en Sicile, avec le renfort de troupes dont j'ay

parlé au livre precedent, y étoit arrivée heureusement, & que Consalve avoit reçû les deux mille hommes qu'il attendoit d'Allemagne. Il sçavoit que les François, n'avoient ni navires ni galeres sur la côte de Naples, le Roy Loüis, ayant contremandé la flotte qu'il destinoit pour l'Italie, & l'ayant retenuë à Genes sur l'esperance d'une paix prochaine; au lieu que celle que Ferdinand venoit d'envoyer en Sicile, augmentée des vaisseaux que Consalve avoit déja sur les côtes de la Calabre, le rendoit maître de la mer. Le Duc de Nemours avoit un tiers moins de troupes que Consalve depuis les secours qui étoient venus à ce dernier, & loin de pouvoir continuer le blocus de Barlette, il pensoit à se renfermer dans quelques places du Labour ou de l'Abruzze, ne pouvant plus tenir la campagne devant son ennemi. Il se faisoit de nouvelles levées dans l'Empire,& Maximilien ne dissimuloit point que ce n'étoit que pour aider les Espagnols à recouvrer ce que les François avoient usurpé sur eux. La Republique de Venise, depuis la menace que Chaumont Ambassadeur de France luy avoit faite de la part de son maître, de retirer les places du Milanez qui luy

avoient été cedées, avoit envoyé secretement des députez en Espagne, pour donner parole à Ferdinand de favoriser le progrès de ses armes en Italie, par toutes les voyes indirectes où elle verroit jour à y réüssir, sans rompre ouvertement avec la France. Le Pape qui ne butoit qu'à rendre son fils maître de tous les fiefs qui avoient été enlevez à l'Etat Ecclesiastique, avoit promis à Ferdinand de joindre ses forces à celles qu'il avoit en Italie, pourvû qu'il s'engageât par écrit, qu'aussitôt que Consalve se seroit rendu maître du Royaume de Naples, il détacheroit de son armée toutes les troupes Espagnoles dont il pourroit se passer, & les prêteroit au Duc de Valentinois, pour l'execution de ses desseins. Nonobstant tous ses avantages, Ferdinand poussant la dissimulation jusqu'au bout, & voulant qu'il fut crû dans le monde qu'il desiroit la paix de bonne foy, fit sçavoir à ses Plenipotentiaires qui étoient à Lyon, qu'ils eussent à signer incessamment le traité aux conditions que l'Archiduc jugeroit les plus convenables. C'étoit se déclarer autant qu'il falloit pour la paix, si en même-temps il n'eût fait défendre secretement à Consalve de se conformer au traité,

ſans un ordre exprès de ſa part. Conſalve luy-même, tout habile qu'il étoit, eut peine à ne pas laiſſer entrevoir ce qu'il vouloit tenir caché ; & cette intrigue étant éventée, toute l'apparence de ſincerité dont la premiere démarche de Ferdinand étoit revêtuë, diſparut bien-tôt aux yeux des hommes. En vertu des ordres ſpecieux qu'il avoit donnez pour hâter la paix, elle fut concluë en effet le 2. de Mars l'an 1503. aux conditions ſuivantes, La premiere, que la Capitanate, la vallée de Benevent & toutes les autres contrées ou places qui avoient été la cauſe ou le pretexte de la rupture entre les Eſpagnols & les François, ſeroient miſes en dépôt entre les mains de l'Archiduc, qui pourroit y envoyer telles troupes, & de telle nation que bon luy ſembleroit. La ſeconde, qu'incontinent après la ſignature, l'Archiduc dépêcheroit deux hommes de créance, l'un à leurs Majeſtez Catholiques, pour les informer de la concluſion de la paix & en preſſer la ratification, l'autre à Conſalve, pour luy ſignifier, qu'auſſi-tôt qu'il auroit reçû cette nouvelle, il ceſſât toute hoſtilité. La troiſiéme, que le Roy de France envoyeroit porter au Duc de Ne-

mours le même ordre & au même temps que l'Archiduc à Consalve. La quatriéme, qu'attendu la jalousie qu'il y avoit entre l'Espagne & la France pour la conquête du Royaume de Naples, Ferdinand en rappelleroit au plûtôt Consalve & son armée, & que la garde de la Poüille & de la Calabre de même que des lieux contestez, seroit confiée à l'Archiduc. La cinquiéme, que le Duc de Nemours ou tel autre qu'il plairoit au Roy Loüis de nommer, auroit le gouvernement du Labour & de l'Abruzze sous l'autorité de la France & en qualité de Viceroy. La sixiéme, que cet ordre ainsi établi subsisteroit jusqu'au mariage du Duc de Luxembourg avec la Princesse aînée de France; qu'alors on donneroit à l'épouse pour sa dot les provinces du Labour & de l'Abruzze, & qu'en consideration de cette alliance, l'Espagne cederoit à l'époux la Poüille & la Calabre. La septiéme, qu'il y auroit dans le même contract une renonciation reciproque du Roy de France, d'une part, & de leurs Majestez Catholiques, de l'autre, aux villes & aux païs contestez en faveur des mariez, & que cette clause accomplie, la parole de Loüis, par laquelle il s'é-

toit obligé de donner le Duché de Milan pour dot à la Princesse sa fille, seroit dégagée, & ce premier contract censé nul. Consalve ayant reçû l'ordre qui luy fut envoyé par l'Archiduc, en consequence de ce traité, se garda bien de commettre l'honneur de Ferdinand, en découvrant les intentions secrettes de ce Prince ; & comme pour éviter cet inconvenient, il suffisoit d'éluder l'ordre qu'il venoit de recevoir, il répondit à celuy qui l'avoit apporté, qu'à la verité il réveroit l'Archiduc comme un Prince qui devoit être un jour son Roy, mais qu'il ne se croyoit pas encore obligé de se soumettre à son autorité & de luy obéir ; que leurs Majestez Catholiques luy avoient fait sçavoir, qu'ils envoyoient leur gendre à Lyon pour traiter avec le Roy de France, mais qu'elles ne luy avoient ni commandé ni signifié une suspension d'armes ; que les François avoient déclaré la guerre à l'Espagne, saisi déja plusieurs places qui luy appartenoient, & ne songeoient qu'à s'emparer de celles qui leur tenoient encore leurs portes fermées, & qu'ainsi les Espagnols n'étant que sur la défensive, il ne luy étoit pas permis de leur lier les mains,

sans sçavoir auparavant si ses maîtres vouloient & entendoient qu'il le fît. Il n'étoit pas difficile de penetrer que cette réponse vague & en termes peu precis, n'étoit qu'une défaite, & qu'il falloit necessairement ou que Consalve eût des ordres contraires à ceux de l'Archiduc, ou du moins qu'il se tint bien seur d'être blâmé & repris de ses maîtres, si sur un simple commandement de ce Prince, il cessoit d'agir. Mais quand sa réponse eût été encore plus ambiguë, le sens en fut bientôt éclairci par la suite des affaires; & il ne fallut plus chercher d'autres interpretes des paroles de Consalve que ses actions. La prise de Castellanette & tous les évenemens qui suivirent ce premier, ne vinrent qu'après l'ordre de l'Archiduc, & se voyant avoüé de la Cour d'Espagne, de tout ce qu'il entreprenoit avec succès, il conclut qu'il étoit de son devoir de tenter encore de nouvelles entreprises.

Son premier dessein fut de marcher à Naples, comprenant bien que quand il s'y seroit établi, il luy seroit plus aisé de subjuguer le reste du Royaume qu'aux François de s'y maintenir. Mais il ne pouvoit s'y rendre que pas à pas, & divers obstacles pouvoient l'arrêter

en

en chemin. Le premier étoit la ville de Melphe, où il luy falloit passer necessairement pour continuer sa route vers Naples. Celuy qui y commandoit étoit Caraccioli, Seigneur de cette ville, dont il portoit le nom, avec titre de Prince, & partisan déclaré des François. Il s'étoit trouvé avec eux à la journée de Cerignole, & les voyant vaincus & mis en fuite par les Espagnols, il avoit regagné sa place en diligence, tant pour y trouver un asyle, que pour la défendre contre les vainqueurs, s'ils s'y presentoient. Consalve y étant arrivé avec son armée, fit sommer le Prince de se rendre, avec promesse que tous ses biens & tous ses droits luy seroient conservez. Caraccioli répondit, qu'il luy étoit tres obligé de ses offres avantageuses, mais qu'il se tenoit trop honoré de la part qu'il avoit à son estime, pour ne pas se garder de la perdre par une lâcheté; qu'il n'en voyoit point de plus honteuse que d'abandonner ses amis & ses alliez dans l'adversité, & qu'ainsi s'étant attaché à la France, pendant que ses armes prosperoient en Italie, il étoit de son honneur de luy être aussi fidele & aussi dévoüé, dans la mauvaise fortune que dans la bonne,

Ce ſentiment étoit noble & d'un grand cœur, & il l'auroit ſoutenu par une genereuſe reſiſtance, ſi ſes vaſſaux ne s'y fuſſent oppoſez, en luy repreſentant combien il étoit impoſſible de tenir contre une armée victorieuſe, & qu'en courant luy-même à ſa perte, il alloit les entraîner tous dans le même precipice. Il comprit en effet que tous ſes efforts ne ſeroient pas moins inutiles que témeraires, & voulant ménager également ſon honneur & les interêts de ſes ſujets, il prit le parti de ſortir de la ville avec ſa famille, & de ſe retirer à Venouſe, où Loüis d'Ars s'étoit jetté avec un corps conſiderable de troupes Françoiſes. Sa retraite ayant laiſſé les habitans de Melphe maîtres de la place, & en pleine liberté d'en diſpoſer, ils en ouvrirent les portes à Conſalve, qui n'exigea d'eux pour toute ſoumiſſion, que de prêter entre ſes mains ſerment de fidelité au Roy d'Eſpagne. Il ne voulut pas même leur laiſſer de garniſon, ſoit pour les épargner, ou pour ne point affoiblir ſon armée, & les ayant laiſſez à eux-mêmes fort contens de luy, il continua d'avancer vers Naples. Diverſes autres villes ſuivirent l'exemple de Melphe, & ſe rendirent à la pre-

miere sommation qui leur en fut faite. Etant arrivé à Acerre, des Députez de Naples choisis entre la premiere noblesse, vinrent le trouver pour le feliter de l'heureux succès de ses armes, & luy offrir au nom de toute la ville, foy & hommage au Roy d'Espagne son maître, priant Consalve de les prendre sous sa protection, & de leur obtenir de Ferdinand la conservation de leurs immunitez & de leurs privileges. Telle étoit la précaution ordinaire de cette grande ville, d'aller toûjours au devant du vainqueur, & d'oublier la fidelité qu'elle avoit jurée à un Prince, au premier danger dont elle étoit menacée, si elle refusoit d'en reconnoître un autre qui pouvoit l'y contraindre par force & les armes à la main. Consalve recût leur offre avec joye & se chargea de leur faire venir au plûtôt d'Espagne une ratification par écrit de toutes les promesses qu'il leur faisoit. Peu de jours après, c'est-à-dire, le 14. de May, il entra dans Naples, où il fut reçû sous un dais aux portes de la ville, & conduit avec mille acclamations de joye au plus beau & plus magnifique palais de cette capitale, qui étoit celuy de Salerne qu'on luy avoit preparé. Il ne se pouvoit rien ajoûter

à la reception qu'on luy fit, les Napolitains ne jugeant pas qu'il suffît de luy rendre les honneurs qui étoient dûs à un conquerant & à un grand Capitaine par excellence, ainsi qu'ils firent lorsqu'il entra pour la premiere fois dans leur ville aprés la prise d'Ostie, mais qu'il falloit le recevoir & l'honorer comme representant la personne du Roy. Par cette raïson tous les Ordres & tous les Corps de la ville s'étant assemblez, leurs Chefs à genoux devant luy, jurerent au Roy Ferdinand obéïssance & fidelité au nom de tous les habitans. Ensuite furent assignez des logemens à ses troupes chez la bourgeoisie, mais avec défense de sa part, sur peine de la vie, d'en user mal avec leurs hôtes, soit par des outrages, soit par des rapines, soit par les moindres attaques à l'honneur de leurs femmes, surquoy quiconque seroit convaincu d'avoir violé ses ordres, soldat ou officier, devoit s'attendre de le trouver d'une severité & d'une rigueur inflexible.

Il n'étoit plus question que de se rendre maître des forteresses & des châteaux de la ville, qu'occupoient les François avec autant de troupes qu'il en falloit pour une bonne défense,

L'entreprise ne demandoit pas moins d'industrie que de vigueur, & sans le secours de Pierre Navarre, fameux ingenieur dont nous avons déja parlé, Consalve s'y fut trouvé bien empêché. Ce Pierre Navarre étoit un soldat de fortune, & qui avoit pris le nom du païs où il étoit né, mais dont le mérite supplea ensuite avantageusement au défaut de la noblesse, pour parvenir aux premiers honneurs de la guerre. Il fut le premier qui trouva le secret de creuser des mines & de les remplir de poudre pour faire sauter les murailles & les remparts des places fortifiées. Quelques-uns prétendoient qu'ils l'avoient vû pratiquer par les Genois à Serezanelle, place que les Florentins leur avoient enlévée, & que les Genois tenterent de reprendre en 1487. que la mine qu'on y fit joüer n'ayant fait qu'entrouvrir la muraille, parcequ'elle n'étoit ni assez profonde ni assez chargée, on avoit negligé cette invention comme peu utile au succès d'un siege. Navarre qui en jugeoit autrement, & qui avoit compris qu'il est aisé de suppléer à ce qui manque aux premiers essais d'un art pour le conduire à sa perfection, fut curieux de remarquer à quoy il tenoit que cet-

te mine n'eût pas eu tout l'effet qu'on en attendoit, & en ayant trouvé les défauts, il s'appliqua ensuite à les corriger, & apprit aux autres ingenieurs à s'en servir utilement. Consalve donc encouragé par l'esperance que luy donnoit Navarre d'un prompt & heureux succès de ses mines, commença par la tour de saint Vincent, qui étoit un petit fort assez proche du château neuf. Il le fit batre par toute l'artillerie qu'il avoit amenée avec luy, & dont il avoit tiré une partie de Cerignole. Et comme les murs en étoient beaucoup plus foibles que ceux des autres forteresses, & qu'en peu de temps le canon les eut jettez par terre, la garnison demanda aussi-tôt à capituler & remit la place entre les mains des Espagnols. De là on passa au château-neuf, & Consalve recommanda instamment à Navarre d'employer toute son industrie pour en hâter la prise, de peur que la flotte Françoise commandée par Ravestein, & qu'on sçavoit certainement être partie de Genes, n'eût le temps de secourir les assiegez. Navarre n'y épargna ni soin ni travail, & il prit si bien ses mesures, que la mine se trouva justement sous la basse cour du château. Les assiegez avoient bien oüi quelque

bruit ſouterrain, mais ne ſe défiant pas du danger qui les menaçoit, ils avoient negligé de découvrir ce qui en étoit. Peu de temps après un trompette les étant venu ſommer de la part des Eſpagnols de ſortir ſur l'heure de la place, faute dequoy on alloit les écraſer tous ſous ſes ruines, ils le traiterent d'inſenſé, avec menace de faire feu ſur luy, s'ils ne ſe retiroit promptement. A l'heure même on fit joüer la mine qui renverſa avec un horrible fracas tout le mur ſous lequel elle étoit creuſée. Les Eſpagnols qui en attendoient l'effet à peu de diſtance, courent rapidement à l'aſſaut, grimpent les débris du mur, penetrent juſques dans la cour exterieure, font main-baſſe ſur les premiers François qu'ils rencontrent, & contraignent les autres de leur ceder le champ de bataille, & de ſe retirer dans la cour interieure. Ils les y ſuivirent de ſi près & en ſi grande foule, que les aſſiegez ne pouvant hauſſer le pont levis ſur lequel étoit déja bon nombre des aſſiegeans, n'avoient plus d'autre moyen de les arrêter qu'en fermant promptement & veroüillant une groſſe porte de fer. Mais cette porte leur devint auſſi inutile que le pont, par l'audace de quel-

ques Espagnols, qui s'étant enfoncez parmis eux, se rendirent maîtres de l'entrée du château, & firent passer après eux ceux qui les suivoient. Consalve étoit du nombre, & sa presence ne contribua pas peu à l'effort que firent ses gens pour passer jusqu'à cette seconde cour. Il y a quelque apparence que les assiegez qui s'y trouvoient pris comme dans une cage, demanderent quartier, & encore plus que Consalve leur eût du moins accordé la vie, si on ne l'eût pressé & comme forcé de consentir qu'on fit main-basse sur eux, sous prétexte d'intimider ceux qui étoient dans le château de l'Oeuf, & de leur faire entendre, que s'ils ne se rendoient dès qu'on leur en feroit le commandement, ils ne devoient point attendre d'être traitez autrement que ces premiers. On sçait quelle est la fureur des soldats, lorsqu'une place est emportée de vive force, & qu'il n'y a pas d'occasion où il soit plus difficile à l'autorité d'un Genèral de les contenir dans les bornes de la justice & de l'humanité. Un cheval fougueux, qui a pris le mords aux dents, & qui loin d'obéïr à la main de celuy qui le monte, le secouë & le jette par terre, n'en exprime point encore assez toute

l'indocilité. Il y eut neanmoins des François, mais en petit nombre, qu'on se contenta de faire prisonniers de guerre, ou parceque la cruauté de leurs ennemis se trouvoit assouvie de sang & de meurtres, ou que peut-être ils esperoient d'en tirer une bonne rançon. Le même emportement qu'eurent les assiegeans pour le massacre, ils l'eurent encore pour le pillage. Croyant que tout ce qui étoit dans le château leur appartenoit de droit, ils coururent s'en saisir, sans écouter l'ordre du General, qui leur défendoit de toucher aux magasins de vivres. Mais qnoyqu'il sçût dire, ils répondoient, que ce butin étoit le prix de leurs travaux militaires, & des dangers ausquels ils exposoient leur vie, & que d'ailleurs ne recevant qu'avec peine & après de longs retardemens, la solde qui leur étoit dûë, on ne pouvoit sans injustice les empêcher de se payer par leurs mains. Consalve n'ignoroit pas que dans ces occasions il falloit en effet avoir quelque tolerance, & voyant qu'ils laissoient à fort vil prix tout ce qu'ils avoient pillé dans les magasins, il le rachetoit luy-même pour ne pas dégarnir la place. Tout ce qu'il y avoit encore d'habitans dans Naples attachez

au parti François, & particulierement ceux qui avoient le plus à perdre, marchands, banquiers, tresoriers avoient sauvé dans ce château leurs meilleurs effets, & il s'y trouva une infinité de coffres remplis de grandes richesses qui devinrent la proye des soldats, & surtout des plus avides & des plus empressez. Il s'en trouva toutefois qui n'ayant pû avoir de part au butin, en firent des plaintes seditieuses à Consalve, comme s'il leur eût été responsable de leur malheur. Luy que l'éclat & l'importance de sa conquête avoit mis en belle humeur & rempli de joye, *He bien*, leur dit-il, *camarades, il faut reparer vôtre mauvaise fortune par ma liberalité, allez dans mon logis, tout ce que vous y trouverez je vous l'abandonne* Il ne s'attendoit pas d'être pris au mot, mais sans examiner s'il avoit parlé serieusement ou non, à l'heure même une multitude de goujats, ausquels se joignit encore une nombreuse canaille de la ville, courent à son Hôtel, & sans respect du lieu ni du maître, se hâtent de faire leur main de tout ce qui les accommode. Tapisseries, meubles, vaisselle, vin & autres provisions de bouche, tout fut enlevé, & quoyque

l'ordre n'eût été donné qu'en riant, jamais ordre ne fut mieux ni plus promptement executé. Consalve après avoir fait sortir sous bonne garde les prisonniers qu'on avoit faits au château, & tirer les corps de ceux qu'on avoit tuez, dont le pavé des deux cours étoit tout couvert, nomma pour Gouverneur de cette place Nonnius Campege, l'un des officiers qu'il estimoit le plus, & qui avoit autant de part à sa confiance & à sa familiarité. Il n'y eut de difference entre la destinée du château-neuf & celle du château de l'Oeuf, qu'en ce que la perte de ce dernier fut encore plus desastreuse pour les François. Chavagnac qui y commandoit ayant été sommé de se rendre, sinon qu'il n'y auroit pas plus de quartier pour luy & pour sa garnison que pour celle du château-neuf, répondit genereusement, que rien ne pouvoit luy arriver de plus glorieux que de mourir les armes à la main comme ces premiers, & que luy & tous ses gens y étoient fort résolus. Il falloit donc sans differer plus long-temps mettre la main à l'œuvre, & creuser une mine dans le roc, sur lequel étoit assis le château; & quoyque cette seconde dût être sans comparai-

ſon plus difficile que la premiere, à cauſe de l'extrême dureté du roc, Navarre ne laiſſa pas d'y travailler avec tant de courage & de ſuccès, que vingt-un jours après la priſe du château-neuf qui arriva le 5. de Juin, cette ſeconde mine ſe trouva prête à joüer. On fit une nouvelle ſommation aux aſſiegez, plus preſſante encore que la premiere, & leur réponſe étant toûjours la même, c'eſt-à-dire, auſſi hardie & auſſi déliberée; on mit le feu à la mine, qui ayant enlevé le mur & une partie de la roche ſur laquelle il étoit fondé, plus de la moitié de la garniſon fut écraſée ſous ces ruines. Ce qui en reſtoit, ſans s'effrayer du malheur de ceux qui venoient de perir, ſe défendit juſqu'à la derniere extrêmité, & il n'y en eut pas un qui n'aimât mieux mourir que de ſe rendre. Réſolution qui ſans doute ſeroit taxée aujourd'huy de fureur & de phreneſie, mais dont on ſe faiſoit alors une loy de bravoure & de fidelité au Prince qu'on ſervoit. Le malheur de la France fut tel, que le lendemain de cette ſeconde perte qu'elle venoit de faire, la flotte qui étoit partie de Genes parut ſur la côte de Naples. Au ſignal qu'elle fit paroître pour avoir communication avec le

château-neuf, voyant qu'on ne luy répondoit qu'à coups de canon, elle comprit que les Espagnols s'en étoient rendus maîtres, & tourna vers l'île d'Ischia, pour prendre ou pour couler à fond les galeres Espagnoles qui étoient sous le canon de la forteresse de cette île. Mais Constance d'Avale, dame d'un courage & d'une fidelité fort au-dessus de son sexe, à qui Frideric, avant que de se retirer en France, avoit confié la garde de l'île & de la place, ayant fait arborer l'étendart d'Espagne, & pointer son canon contre la flotte Françoise, l'obligea bientôt de s'éloigner, & reçût de grands complimens de la part de Consalve du bon service qu'elle avoit rendu à son maître dans cette occasion. C'est cette même d'Avale qui s'étant trouvée chargée de l'éducation de deux de ses neveux, Piscaire & Vuast, fils de ses freres, & orphelins l'un & l'autre, en prit un soin si particulier & leur inspira tant d'honneur & de grandeur d'ame, que pleins de son esprit & de ses sentimens, qu'ils ne perdirent jamais, ils s'acquirent la réputation de deux des premiers & des plus celebres generaux de leur siecle.

Consalve se voyant paisible posses-

seur de Naples, par la réduction des trois châteaux, tourna toutes ses vûës & tous ses desseins vers Caïette, place tres-importante par sa situation, étant sur la mer & pouvant donner entrée aux François qui avoient de grandes flottes pour se rapprocher de Naples, & tenter de la reprendre aux Espagnols. Alegre s'étoit jetté dans Caïette avec quatre cens lances, & quatre à cinq mille fantassins, & c'étoit une fois plus de monde qu'il n'en falloit pour la défendre. Consalve au contraire n'avoit encore avec luy que les forces qu'il avoit amenées de Cerignole à Naples, & quoyqu'animées par le succès d'une bataille gagnée & de plusieurs places conquises, trop foibles neanmoins pour entreprendre le siege d'une ville où il y avoit une si bonne garnison, & qui pouvoit être aisément secouruë. Pour grossir son armée, il manda à Andrade de luy amener incessamment toutes ses troupes, & aussi tôt qu'elles l'eurent joint, il fit prendre les devants à Prosper Colonne avec la cavalerie qu'il commandoit, luy enjoignant de se rendre d'abord à Sessa, & d'approcher ensuite de Caïette pour l'investir. Pour luy il tira droit à saint Germain & de là à la

Roche-Guillaume, d'où il chassa les François, après quoy ayant traversé le païs de Fondi, il vint se presenter à Caïette. L'entreprise luy parut plus difficile qu'il ne l'avoit crû, parceque la flotte de Ravestein qui étoit dans le port de la ville, luy fournissoit abondamment tout ce qui étoit necessaire, tant pour la subsistance des troupes, que pour une bonne défense. Alegre sans se contenter des anciennes fortifications, y avoit ajoûté quantité de nouveaux ouvrages, dans lesquels il avoit fait renfermer une grande étenduë de terrein, pour empêcher les approches de la place. Par ce moyen l'industrie de Navarre, qui étoit au siege, devenoit inutile. Il auroit fallu être au pied de la muraille pour y attacher les mineurs, & les ouvrages avancez des assiegez bordez de canons les en tenoient toûjours fort éloignez. Etant donc impossible d'emporter la place sans forcer auparavant ces retranchemens qui la couvroient, Consalve entreprit de le faire par deux divers assauts, qui durerent huit heures chacun, & où il fut toûjours repoussé avec grande perte. Ce mauvais succès ne le décourageoit point encore, & il étoit résolu de faire de nouvelles tentatives,

lorsqu'il apprit que le Marquis de Saluces envoyé par le Roy de France, pour succeder au Duc de Nemours en qualité de Viceroy de Naples, étant parti de Genes avec douze gros vaisseaux de guerre & cinq galeres, venoit d'entrer dans le port de Caïette; & y avoit débarqué près de six mille hommes d'infanterie Suisse & Gasconne. Par ce nouveau secours les forces des assiegez se trouvant presques égales à celles des assiegeans, tout ce qu'on auroit pû faire eût été de les vaincre en pleine campagne, s'ils fussent sortis de leurs lignes; mais de pouvoir les forcer dans un poste aussi bien défendu que celuy qu'ils occupoient, il n'y auroit pas eu moins d'illusion à se le persuader, que de témerité à l'entreprendre. Aussi Alegre jugeant qu'il luy seroit honteux de se tenir sur une simple défensive avec de si grandes forces, fit faire de frequentes sorties sur les assiegeans & toûjours avec succès, alla à eux par tranchées, leur enleva divers quartiers, coupa la communication des autres, & contraignit enfin Consalve de s'éloigner d'une lieuë de la place & de changer le siege en blocus. Après ce premier mouvement, il fit camper son armée à Mole, qu'on pre-

tend avoir été l'ancienne Formie où Ciceron avoit cette campagne delicieuse, dont il est parlé si souvent dans ses épitres. Quoyque Consalve crût qu'il y alloit de son honneur de ne point desister de son entreprise, & que de manquer Caïette, ce seroit faire une bréche considerable à sa réputation, cependant il se sentoit fort ébranlé par la difficulté extrême qu'il trouvoit à la poursuivre. La flotte de Ravestein qui avoit été repoussée de l'île d'Ischia, s'étoit jettée entre Caïette & Formie, & les galeres Françoises qui ne cessoient de raser cette côte, incommodoient fort ses gens qui alloient au fourage ou à la petite guerre. Le nombre de ses troupes n'étoit pas peu diminué par les assauts qu'il avoit donnez. Il y avoit perdu quantité d'officiers de distinction, & entre autres ce brave Hugue de Cardonne, qui venoit de se signaler par la victoire qu'il avoit remportée sur le Maréchal d'Aubigny. Il n'y avoit nulle apparence que les François retirassent une partie de leurs troupes de Caïette, tant qu'ils le sçauroient dans leur voisinage ; ou s'ils le faisoient, celles qu'ils en auroient fait sortir pouvoient se joindre à quatre ou cinq mille hommes que Loüis d'Ars

avoit à Venouse, & ses deux corps ainsi réünis, entrer dans le Labour & attaquer Naples, pendant que luy se trouveroit attaché au siege d'une autre place de moindre consequence, & dont il pouvoit sans grand risque remettre le siege à un autre temps. Toutes ces considerations faisoient les impressions qu'elles devoient sur son esprit, & il se trouvoit déja fort disposé à abandonner tout-à-fait son premier dessein. Mais ce qui acheva de l'y déterminer, fut la nouvelle qu'il eut de la grosse armée que le Roy de France venoit de faire passer en Italie, pour se mettre en possession du Royaume de Naples, & en chasser tous ses ennemis. Autant que ce Prince étoit porté pour la paix, & qu'il avoit d'impatience à recevoir de la Cour d'Espagne la ratification du traité fait à Lyon, par l'entremise & en presence de l'Archiduc, autant Ferdinand differoit-il de l'envoyer, ne songeant qu'à trouver de mauvais pretextes pour s'excuser de ne l'avoir pas encore fait. Tantôt c'étoit que luy & Isabelle n'avoient pû encore se rencontrer dans un même lieu, & que cependant il falloit que cette ratification, comme tous les autres actes publics, se fit au nom de l'un & de

l'autre ; tantôt qu'ils avoient sur les bras d'autres affaires plus pressantes, qui ne leur permettoient pas de vaquer à celle-cy, avec tout le soin & toute l'attention qu'il falloit y apporter ; tantôt qu'ils trouvoient fort étrange que l'Archiduc se fut comme approprié les païs contestez entr'eux & les François, n'étant pas encore seur du mariage de son fils avec la Princesse de France, à cause du bas âge de tous les deux, & que ce seul article demandoit une longue & meure déliberation. Mais surquoy ils insistoient le plus, étoit que l'Archiduc avoit excedé son pouvoir, en concluant la paix à des conditions tres-désavantageuses à l'Espagne ; qu'en luy prêtant leur autorité, ils n'avoient jamais eu dessein de l'abandonner entierement à sa disposition ; qu'encore que pour luy faire plus d'honneur, ils luy eussent laissé pleine liberté d'inserer dans ce traité tels articles qu'il jugeroit le plus convenables pour terminer promptement la guerre, il devoit toutefois s'être ressouvenu des instructions qu'on luy avoit données, & qu'il sçavoit bien luy-même qu'il y avoit diverses choses sur lesquelles elles limitoient son pouvoir. A cela l'Archiduc répon-

dit, que les instructions n'avoient restreint en quoy que ce fut sa commission ; qu'au contraire, lorsqu'il étoit sur le point de partir d'Espagne, Ferdinand & Isabelle luy avoient déclaré expressement, qu'ils souhaitoient & vouloient la paix par sa mediation, & avoient tous deux fait serment qu'ils s'en tiendroient à tout ce qu'il auroit reglé ; que toutefois nonobstant une procuration si ample & si absoluë, il n'avoit rien arrêté que de concert avec les deux Ministres qu'ils luy avoient donnez pour associez, & après avoir pris leurs avis. Les deux Ministres Espagnols ne pouvoient disconvenir de ce qu'il avançoit-là, mais ne cherchant qu'à traîner la negociation, ils dirent qu'ils avoient appris par de nouvelles dépêches qui leur étoient venuës depuis peu, que leurs Majestez Catholiques, ou pour délivrer le Royaume de Naples de toutes vexations, ou peut-être touchées d'un sentiment de justice & de compassion pour le Roy Frideric, avoient résolu de travailler à remettre ce Prince sur le trône & en possession de tous ses états; qu'ils ne doutoient point que sa Majesté Tres-Chrêtienne ne voulût entrer dans un dessein si loüable, & qui

étant executé par un concours unanime de la France & de l'Espagne, attireroit les benedictions du ciel sur l'une & l'autre Couronne, & seroit suivi des applaudissemens de toute l'Europe. Cet expedient n'étoit point de leur invention, & il est vray qu'il leur avoit été suggeré par la Cour d'Espagne, comme un des derniers moyens pour éluder les pressantes instances que faisoit Loüis au sujet de la ratification. Il étoit encore moins conforme aux veritables intentions de Ferdinand, qui loin de songer au rétablissement de Frideric dans son Royaume, n'avoit en vûë que de profiter luy seul de toute sa dépoüille. Aussi Loüis & l'Archiduc n'hesiterent-ils pas un moment à rejetter cette proposition. Loüis, parcequ'il en découvrit d'abord l'artifice & le mauvais esprit; l'Archiduc, parcequ'elle luy ôtoit tout ce qui luy étoit accordé, & faisoit disparoître de devant ses yeux ce haut degré de fortune & de puissance où il se proposoit d'élever Charles son fils. Il fallut donc enfin en venir au dénoüement de l'intrigue, & répandre ouvertement un secret, qui jusques-là n'avoit fait proprement que transpirer, qui étoit que les affaires ayant bien changé de

trois de terre & deux de mer, avec lesquelles il résolut d'attaquer l'Espagne par autant de differens endroits. La premiere, devoit passer du Milanez au Royaume de Naples, à quoy l'on faisoit état qu'elle ne trouveroit point d'obstacle considerable, parceque les Florentins tenoient encore pour la France, que le Pape & le Duc de Valentinois n'osoient se déclarer contre, & que Torsy Gouverneur de Saint-Germain, promettoit de conserver ce poste jusqu'à l'arrivée de l'armée que la France envoyoit. La seconde avoit ordre d'entrer pat le Languedoc dans le Roussillon, & de profiter des correspondances qu'on avoit entretenuës jusques-là avec les peuples de ce Comté. La troisiéme qui s'assembloit dans la Guyenne, étoit destinée au siege de Fontarabie, puis à celuy de saint Sebastien, pour réünir la Biscaye Espagnole à la Françoise après la prise de ces deux places. La quatriéme, qui étoit de mer, devoit faire voile vers les côtes de Naples, où l'on prévoyoit que la flotte Espagnole n'auroit jamais l'assurance de l'attendre. Enfin la cinquiéme, navale comme la precedente, & qu'on équipoit à Toulon & à Marseille, étoit commandée pour croiser

croiser sur la Mediterranée, à dessein d'enlever tous les vaisseaux qu'on envoyeroit au secours de Consalve, & de surprendre quelque place importante sur les côtes de cette mer, si l'occasion s'en presentoit. La premiere étoit commandée par Loüis de la Trimoüille, tres-illustre par l'éclat de son nom, & plus encore par la reputation qu'il s'étoit acquise d'un des plus grands Capitaines que la France eût jamais portez. La seconde, par Alain d'Albret. La troisiéme, par Jean de Foix, Vicomte de Narbonne & beau-frere du Roy. La quatriéme, par le Marquis de Saluces, & la cinquiéme par le Commandeur de Préjan. Peut-être eût il été plus expedient que ces armées fussent réünies pour fondre toutes ensemble sur le Royaume de Naples, & accabler par la multitude les forces que les Espagnols y entretenoient. Je sçay qu'un Prince qui se voit attaqué par plusieurs endroits, doit se mettre en état de faire tête à ses ennemis de tous côtez; mais quand il est agresseur & sur l'offensive, de sçavoir si un effort aussi redoutable par le nombre que par la vigueur des troupes, & qui porte droit au cœur d'un Etat, ne le conduiroit pas plus

seurement au but de son dessein, c'est aux exemples qu'il faut s'en rapporter plûtôt qu'au sentiment d'un Ecrivain.

La plus puissante de ces armées étoit celle avec laquelle la Trimoüille devoit entrer dans le Royaume de Naples : Car outre huit cens lances, cinq mille Gascons & huit mille Suisses qu'il menoit avec luy, les Florentins luy devoient fournir deux cens lances ou hommes d'armes, payez de leurs deniers, & commandez par Jacques de Silly, Baillif de Caën ; le Duc de Ferrare, le Marquis de Mantouë, les Bolonois & les Sienois, chacun en particulier une compagnie de cent gendarmes ; ce qui étant joint aux troupes qui accompagnoient ce General François, & à la garnison qu'il devoit tirer de Caïette, composoit une armée de mille huit cens lances, & de plus de dix-sept mille hommes de pied. Le Pape & le Duc de Valentinois son fils, avoient promis au Roy de grossir encore cette armée de cinq cens lances & de deux mille pietons, à la tête desquels se trouveroit le Duc en personne, Mais il y avoit si peu de seureté à la parole de l'un & de l'autre, qu'on ne croyoit pas devoir compter sur ce secours. En effet peu de temps avant

qu'ils en fissent l'offre, on avoit intercepté des Lettres du Duc de Valentinois à Consalve, par lesquelles le Duc luy demandoit, qu'après qu'il auroit pris Caïette qui luy asseureroit la conquête de Naples, il vint le joindre avec son armée; qu'en attendant que Consalve arrivât, luy s'empareroit de Pise, & que sitôt que leurs forces seroient unies, ils entreroient ensemble dans la Toscanne. On ne sçait si Consalve y avoit donné les mains, & si en effet il se fut prêté aux desseins du Duc. Quoyqu'il en soit, on voit par là que le Pape & le Duc traitant tantôt avec les Espagnols, tantôt avec les François, c'étoit à dire, qu'ils ne vouloient point encore s'engager ni avec les uns ni avec les autres, mais seulement prendre conseil des évenemens, & attendre que le sort des armes eut decidé de la superiorité de l'un des deux partis, pour se déclarer & s'y attacher. On ne doutoit pas qu'ils ne panchassent plus du côté de l'Espagne, dont ils étoient originaires, & qu'ils regardoient toûjours comme leur patrie, mais la crainte que l'armée de France qui approchoit n'entrât dans l'Etat Ecclesiastique, les tenoit en bride, & les empêchoit non seulement

de ſuivre, mais même de découvrir leur penchant. Ils vouloient même que l'une & l'autre nation les crût bien diſpoſez en ſa faveur, & il leur coutoit peu d'ajouter à leurs paroles toutes les démonſtrations exterieures qui pouvoient les en perſuader, perſonne n'étant mieux exercé qu'eux à la feinte & à la diſſimulation, auſſi habiles à cacher ce qu'ils avoient dans l'ame qu'à contrefaire ce qui n'y étoit pas. Deux hommes ſi faux & ſi reconnus pour tels, que le ſentiment commun de la Cour de Rome, & qui avoit paſſé comme en proverbe, étoit que le Pape ne faiſoit jamais ce qu'il diſoit, & que le Duc de Valentinois ne diſoit jamais ce qu'il faiſoit : ce qui ſignifioit que le pere joüoit le perſonnage d'un trompeur de profeſſion, & le fils d'un méchant homme maſqué. Cependant comme on les preſſoit de s'expliquer, & qu'ils ne craignoient pas moins de ſe broüiller avec la France que de ſe mettre mal avec l'Eſpagne, le Pape après avoir déclaré qu'il étoit de ſon devoir & de ſa dignité de demeurer neutre, pour ſoutenir toûjours en ſa perſonne le titre de pere commun, ajoûta qu'il accordoit neanmoins aux François de paſſer par les terres de l'Egliſe, &

qu'il promettoit de laiſſer en repos les Florentins, les Sienois & les Bolonois tant que dureroit la guerre de Naples. Le Roy ſe contenta de cette promeſſe, quoyqu'il fut bien perſuadé que le Pape ne la tiendroit qu'autant que les armes Françoiſes proſperoient en Italie, que ſi la fortune leur étoit contraire, alors ce Pontife & ſon fils ne manqueroient pas de ſe joindre au plus fort, pour s'en appuyer contre leurs ennemis, ou plûtôt contre ceux qu'ils vouloient opprimer, pour s'élever ſur leurs ruines, & accroître leur puiſſance & leur domination de toutes les places qu'ils avoient réſolu de leur enlever. Mais on n'en étoit point encore là, & il falloit auparavant que les François s'éprouvaſſent contre les Eſpagnols, pour ſçavoir ſi c'étoit à eux ou à leurs ennemis que le Royaume de Naples étoit deſtiné.

Conſalve après s'être éloigné de Caïette, s'attendoit de jour à autre d'avoir l'armée Françoiſe ſur les bras, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, ſi deux évenemens fort imprévûs n'en euſſent ſuſpendu la marche. Le premier, fut la maladie de la Trimoüille General de cette armée, avec laquelle il étoit déja entré dans les terres Eccle-

siastiques. L'ayant laissée à Viterbe & aux environs, il se retira à Milan pour y travailler plus en repos à sa guerison. Quelque impatience qu'eût le Roy Loüis, de voir cette armée entrer en action, il ne pouvoit se resoudre à luy en envoyer l'ordre que la Trimoüille ne fut à la tête, le regardant comme le plus habile & le plus experimenté Capitaine qu'il eût dans son Royaume, en quoy le sentiment commun de tous les François s'accordoit avec le sien. Mais le mal de la Trimoüille ne le quittant pas, il fallut enfin pourvoir à son employ, & substituer en sa place un autre General, comme nous le dirons en son lieu. A ce premier accident qui retenoit l'armée Françoise aux portes de Rome, survint la mort du Pape Alexandre VI. en la maniere que je l'ay raconté au second livre de cette histoire. Il s'agissoit de luy donner un successeur, & les François se trouvoient trop interressez au choix que l'on feroit, pour ne pas travailler à le faire tomber sur quelque homme de leur nation ou du moins attaché à leur parti. George d'Amboise Archevêque de Roüen, Cardinal & Ministre d'Etat, s'étoit rendu à Rome, & avoit amené avec

luy le Cardinal Ascagne Sforce, dont il avoit demandé la liberté au Roy Loüis & persuadé à ce Prince de le combler de biens & d'honneurs, pour le mettre dans les interêts de la France. On sçavoit combien sa faction étoit puissante à Rome, & qu'au dernier Conclave où Alexandre VI. avoit été élû, c'étoit Ascagne qui par ses intrigues & par son credit luy avoit mis la tiare sur la tête. Le Cardinal d'Amboise qui aspiroit à la Papauté, se flattant d'avoir gagné Ascagne, & d'être porté par le Duc de Valentinois, qui cherchoit à s'appuyer de la France contre ses ennemis, consentit bien que les officiers François qui étoient dans Rome, en sortissent, & que l'armée qui campoit à Viterbe se retirât dans la Toscane, mais il ne voulût point qu'ils allassent plus loin qu'après que l'élection seroit faite, & c'est ce qui fit que les François ne marcherent pas vers Naples aussi promptement qu'il falloit, passant à ne rien faire, le temps de l'année le plus propre pour les actions de guerre. Il parut en cette occasion que le Cardinal d'Amboise, tout habile & tout penetrant qu'il se croyoit, n'étoit point à l'épreuve des artifices des Italiens. Si

au lieu d'éloigner les François de Rome, comme on l'en sollicitoit, sous pretexte de laisser aux Cardinaux liberté entiere de leurs suffrages, il avoit mandé aux Lieutenans generaux qui étoient le Marquis de Mantouë, le Bailly de Caën & Sandricourt d'avancer avec leurs troupes pour garder le Conclave, & le mettre à couvert des insultes de la bourgeoisie Romaine, qui se soulevoit à tout moment, son élection étoit infaillible. Les Cardinaux Italiens & Espagnols voyant si près d'eux tant de François sous les armes, & en état de les contraindre de tenir leur parole, n'eussent osé y manquer, & le Cardinal d'Amboise auroit emporté tous les suffrages. Il manqua son coup, ou faute de politique ou par trop de complaisance, & ce fut la premiere & principale cause du mauvais succez des affaires de la France. Les Cardinaux étant entrez au Conclave au nombre de trente-sept. François Picolomini, Sienois de nation & Cardinal du titre de saint Eustache, eut pour luy les voix des trente-six autres, & fut élû souverain Pontife le 22. de Septembre l'an de Jesus-Christ 1503. & le soixante-cinquiéme de son âge. Il prit le nom de Pie III.

en memoire du Pape Pie II. ſon oncle maternel, de qui il avoit reçû le chapeau de Cardinal. Picolomini étoit d'une reputation ſans tâche, docte, prudent, & ſi zelé pour la reformation de la Cour de Rome & des mœurs du Clergé, qu'avant que d'être couronné, il déclara qu'il n'acceptoit la Papauté, qu'à condition qu'on tiendroit au plûtôt un Concile general pour remedier aux maux de l'Egliſe, & ſur tout pour reprimer la licence des Eccleſiaſtiques. Il vecût trop peu pour executer un ſi loüable deſſein, étant décedé le 18. d'Octobre, vingt-ſix jours après ſon exaltation. Sa mort reveilla les eſperances de ceux qui aſpiroient à la Papauté & principalement du Cardinal d'Amboiſe. Mais les intrigues & les artifices de Julien de la Roüere Cardinal du titre de ſaint Pierre aux liens, avoient prevenu & dérangé tous les projets des autres prétendans. Ayant prévû qu'à peine Pie III. ſeroit établi ſur le trône de l'Egliſe, qu'il luy en faudroit deſcendre pour le tombeau, à cauſe de ſes grandes & incurables infirmitez, il avoit déja gagné tant de ſuffrages par ſon credit, par ſes largeſſes & par ſes partiſans, qu'il ne voyoit point de con-

current qui pût luy disputer son éle-ction, & se regardoit déja comme Pape designé. Et de fait, la derniere nuit du mois d'Octobre les Cardinaux s'étant assemblez, peu d'heures aprés & avant qu'on eût fermé le Conclave, il fut nommé au souverain Pontificat. Il prit le nom de Jules, non par aucune convenance de mœurs avec le Pape Jules I. homme tres-pieux & tres zelé, & qui avoit occupé le saint Siege depuis l'an 336. jusqu'à 352. mais plûtôt par émulation de la gloire de Jules Cesar, dont il se proposoit d'imiter le courage & les entreprises. Quelques-uns disent que Borgia ayant pris le nom d'Alexandre, il se picqua d'en porter un qui ne fût ni moins celebre, ni moins illustre que ce premier, & on remarqua qu'au même jour qu'étoit né Jules Cesar premier Empereur des Romains seize cens ans auparavant, le Cardinal de la Roüere avoit été déclaré Chef de l'Eglise Romaine. On ignore par quel secret il étoit parvenu à persuader au Cardinal d'Amboise, que dans un nouveau Conclave il luy seroit favorable & à la France, mais on a sçû depuis, que pour s'attacher les Espagnols & les Italiens de leur faction, il

les avoit assurez plusieurs fois, qu'aussitôt qu'il se verroit revêtu de l'autorité & du pouvoir du Pontificat, il se porteroit pour ennemi juré des François, & joindroit aux armes temporelles toutes les foudres du Vatican, pour les contraindre de quitter l'Italie & de renoncer au Royaume de Naples & au Duché de Milan. Il fut fidelle à sa parole, & il n'y eut sorte de traverse qu'il ne donnât au Roy Loüis, jusqu'à mettre tous ses Etats en interdit, avec permission de s'en emparer à quiconque pourroit ou oseroit entreprendre de le faire. Il étoit même sur le point de le dépoüiller du titre de tres-Chrêtien, pour en revêtir le Roy d'Angleterre, & il travailloit à l'execution de cet injuste dessein, lorsque son animosité s'éteignit avec sa vie. On rapporte que peu de jours avant que de mourir, on l'entendit s'écrier avec transport, *Plût à Dieu, plût à Dieu encore un coup, que je n'eusse jamais été Pape! Triste & déplorable condition des hommes, de ne connoître ce qui seroit le meilleur pour eux que lorsqu'ils ne sont plus en état de le faire?* On ne peut pas douter que le Roy Loüis n'eût quelque part à ce repentir, après la violence extrême avec laquelle Jules avoit

Ferrerius in Ludov. XII.

poussé sa haine contre luy, & que si en effet il eût vû dès le commencement de son Pontificat, qui ne dura que neuf ans, ce qu'il ne connut bien qu'à l'heure de la mort, il auroit tenu une conduite qui eût laissé sa memoire en aussi grande benediction parmi les François, que sa dignité y doit être toûjours respectée. Quant au Cardinal d'Amboise, si on a lieu de luy reprocher d'avoir nui aux affaires du Roy son maître, pour s'être laissé surprendre, ou pour n'avoir pas pris d'assez justes mesures, on ne peut assez le loüer du zele ardent qu'il avoit pour le service de ce Prince. Il s'étoit attaché à luy lorsqu'il n'étoit encore que Duc d'Orleans, & n'avoit rien oublié pour obtenir sa liberté de Charles VIII. après la journée de saint Aubin, où il fut fait prisonnier. L'empressement qu'il avoit fait paroître, & tous les mouvemens qu'il s'étoit donnez pour la délivrance du Duc, l'avoient rendu suspect à la Cour, & on l'avoit luy-même emprisonné. Depuis que Loüis fut monté sur le trône, il signala l'attachement qu'il avoit à sa personne par autant de desintereslement que de fidelité, & ne souhaita d'être Pape qu'en vûë de le servir & de le main-

tenir en possession de ses conquêtes d'Italie. Confident de son Roy, sans hauteur & sans ambition, Ministre d'Etat, sans avarice & sans violence, Cardinal avec un seul benefice ; détaché de ses propres interêts, pour ne chercher que la gloire de son maître & le bien de ses sujets : & si Loüis par sa douceur & par son humanité, mérita d'être appellé le pere du peuple, ce fut en partie le fruit des sentimens que luy avoit inspirez cet illustre Prélat plein de sagesse & de bonté. Aussi à sa mort, qui arriva à Lyon l'an 1510. vit-on manifestement par quantité de témoignages éclatans, combien la France étoit sensible à sa perte. Le Roy en témoigna un déplaisir extrême, les peuples le pleurerent amerement, & quelque distinguez que pussent être les honneurs qu'on luy rendît alors, cette tristesse publique, suivant la pensée d'un Ancien, devoit être regardée comme le plus bel appareil de sa pompe funebre.

Multò majus morti decus fuit publica tristitia. *Tit. Liv. lib. 2.*

Tandis que Rome étoit dans l'agitation que devoient luy causer toutes ces differentes factions qui s'étoient formées pour l'élection d'un Pape, Consalve travailloit à fortifier son parti par divers Seigneurs qu'il faisoit pratiquer

les Sienois, qui s'obligerent de mettre tous ensemble en campagne, sept cens hommes d'armes & neuf mille hommes de pied, autant pour appuyer le Duc d'Urbin, que pour dompter l'audace & la licence du Valentinois. Il n'en falloit pas tant pour l'abattre & le mettre à la raison, si le Valentinois plus adroit & plus rusé qu'eux, n'eût trouvé moyen de rompre toutes leurs mesures. N'ayant pas assez de forces pour leur faire tête, & craignant d'être accablé par celles de ses ennemis, il n'y eut ni duplicité ni fourberie qu'il n'employât pour leur persuader qu'ils avoient tort de se déclarer contre luy, & que jamais il n'avoit été plus de leurs amis. Paul qui étoit le chef de la maison, fut le premier à qui il s'adressa, & dans un entretien qu'ils eurent ensemble, il luy témoigna que tous les Ursins l'ayant servi jusques-là avec beaucoup de fidelité, il étoit fort surpris que sur de legers soupçons ils eussent comploté & armé contre luy; que toutefois ce n'étoit point tant à eux qu'il s'en prenoit qu'à son propre malheur, les conjonctures des affaires ne luy ayant pas permis de tenir une conduite avec eux qui ne leur laissât quelque sujet de se défier de ses dispo-

fitions à leur égard ; qu'il étoit vray, cependant qu'il les eſtimoit & les aimoit tous en general & chacun en particulier ; qu'il reconnoiſſoit même que c'étoit à leurs conſeils & à leur valeur qu'il étoit redevable en partie de ſon élevation & de ſa fortune ; qu'il falloit donc ſe reconcilier & vivre enſemble comme auparavant en bonne intelligence, & dans une étroite union ; que pour cet effet il étoit prêt de leur engager ſa foy, & de recevoir la leur à telles conditions qu'ils jugeroient les plus convenables, & avec toutes les aſſurances qu'ils pourroient luy demander. A ce diſcours qu'il tenoit à Paul, il ajoûta, que toute ſa confiance étoit en luy, luy fit mille promeſſes qui le regardoient perſonnellement, & luy donna parole expreſſe de le ſervir luy & ſa maiſon de tout ſon credit & de toute ſon autorité. Le Duc étant plein d'eſprit, & l'homme de ſon païs qui parloit avec plus de facilité & d'inſinuation, n'eut pas de peine à perſuader à Paul tout ce qu'il luy diſoit, ni Paul à tous ceux de ſa maiſon & de ſon parti. Ils y furent d'autant plus portez, que ſçachant que la France prenoit le Duc ſous ſa protection, ils craignoient d'avoir affaire à trop forte

partie, & que voulant perdre un ennemi, ils ne courussent eux-mêmes à leur propre perte. La paix fut donc concluë à certaines conditions, dont voici les principales. En premier lieu, que la convention faite entr'eux n'auroit de lieu qu'autant qu'elle seroit approuvée par le Cardinal des Ursins, qui étoit à la tête de toutes les affaires de sa maison, & par les avis duquel se regloient tous ceux qui la composoient. Secondement, que toute haine & toute inimitié cesseroit de part & d'autre, & que le souvenir des injures passées seroit entierement effacé de tous les esprits. Troisiémement, que les payes anciennes seroient conservées aux Confederez, avec obligation de servir sous le Duc de Valentinois, & de luy aider à recouvrer le Duché d'Urbin & tout autre païs révolté. Enfin que pour plus grande seureté, ni eux ne seroient point obligez de servir en personne qu'un à la fois, ni le Cardinal des Ursins de demeurer à la Cour de Rome. Suivant cet accord & fort peu de temps après, le Duc envoya commandement à Vitelloze & aux Ursins, d'aller assieger Senigaille petite ville du Duché d'Urbin. Ils obeïrent & prirent la ville & le château. Cette

expedition faite, le Duc alla à Fano, où après avoir demeuré quelque-temps pour rassembler toutes ses troupes, il fit sçavoir au Vitelloze & aux Ursins qu'il vouloit entrer dans Senigaille pour donner ordre à tout, & qu'afin qu'il y fut logé plus commodément, il étoit à propos qu'ils tirassent leurs troupes de la ville. Ils firent encore ce qu'il souhaitoit, logeant l'infanterie dans les fauxbourgs de la ville, & envoyant la cavalerie dans le plat païs des environs. Le Duc se rendit à Senigaille au jour marqué, & Paul des Ursins, le Duc de Gravine son frere, le Vitelloze & Liverot de Ferme, étant allez tous ensemble au devant de luy, pour luy faire plus d'honneur, ils en furent reçûs avec toutes les caresses & toutes les honnêtetez qui pouvoient leur marquer qu'il étoit fort content d'eux. Ils l'accompagnerent jusqu'aux portes de la ville, où ils trouverent les troupes du Duc sous les armes, ce qui leur donna quelque inquietude ; & comme ils vouloient prendre congé de luy, sous pretexte de se retirer dans leurs quartiers, qui étoient hors la ville, il les pria de venir avec luy jusqu'à son logis ; ayant, disoit-il, quelques af-

faires d'importance à leur communiquer. Quand ils y furent entrez, il les amusa quelque-temps par des discours vagues qu'il leur tint, puis s'étant retiré comme pour changer d'habits, à l'heure même surviennent des gens apostez qui les arrêtent tous quatre & les mettent en prison. En même-temps ordre fut envoyé à ses soldats de désarmer ceux des Confederez, & le lendemain, qui fut le dernier de Decembre l'an 1502. le Vitelloze & Liverot furent étranglez dans la chambre où on les tenoit enfermez. Le Duc ne tarda pas d'informer le Pape de l'heureux succès de sa ruse, & celuy-cy de son côté au premier avis qu'il en eut, fit arrêter sur le champ le Cardinal des Ursins & plusieurs autres Seigneurs de sa maison. Quelque soin qu'il eût pris de cacher le noir forfait du Valentinois, on le sçavoit déja à la Cour de Rome, & le silence même de ceux qui paroissoient en sa presence luy faisant entrevoir qu'ils en avoient plus d'horreur qu'ils n'osoient en témoigner, il leur dit d'un ton railleur, que ce n'étoit qu'en represailles que son fils leur avoit manqué de parole, & qu'étant stipulé par le traité fait avec les Confederez, qu'ils ne se trouveroient au-

près de luy qu'un à un, ils y étoient allez tous ensemble. Un Auteur Italien prend feu sur ces paroles, & semble ne les rapporter que pour en faire une censure odieuse, & avec une extrême indignation. Effectivement, à l'égard de tout autre qu'Alexandre, c'eût été un juste sujet de reproche & d'invéctive ; mais pour un homme comme luy, apprivoisé de longue main avec les plus grands crimes, on pouvoit luy passer cette barbare plaisanterie. Alexandre ayant tenu le Cardinal des Ursins vingt jours en prison, on fit d'abord courir le bruit qu'il étoit malade, & peu de jours après qu'il étoit mort. Personne ne doute que ce ne fût de poison, & que la même main qui luy avoit ôté la liberté ne luy eût fait perdre la vie. Le Duc de Valentinois n'attendoit pas après cet exemple pour consommer son crime, & quand il n'auroit pas appris la mort du Cardinal, il n'eût pas fait plus de quartier à Paul des Ursins & au Duc de Gravine, qu'il fit mourir tous deux aussi inhumainement & en la même maniere que Liverot & le Vitelloze. De là on peut juger qu'elle facilité dût trouver Consalve à tirer les Ursins du service de ce Duc, & quelle raison il

remains sur les chasses où étoient les reliques des Saints, mais à la vûë de cette profanation sacrilege, le même Garcie qui dans Ruvo avoit sauvé la pudicité des femmes, ayant tiré l'épée avec menace de tuer le premier qui oseroit toucher à un si saint dépôt, ils furent obligez bien malgré eux de s'en abstenir, la crainte de perdre la vie les ayant tenus plus en respect que la Religion. Il en fut du poste de saint Germain comme de celuy du mont Cassin. On l'emporta de vive force, on fit main basse sur la garnison, & on pourvût à sa seureté comme à celles des autres places qu'on venoit de forcer par quantité de nouveaux ouvrages qu'on ajoûta à ceux que les François y avoient faits, en sorte que leur armée y étant arrivée quelque-temps après, elle les trouva si fortifiez & si bien munis, qu'elle n'osa jamais les attaquer.

Elle parut enfin cette armée, dont le Royaume de Naples étoit menacé depuis si long-temps. Celuy qui la commandoit étoit François de Gonzague, Marquis de Mantouë, qu'on avoit substitué en la place de la Trimoüille, à cause que le mal de ce dernier ne diminuoit point, & que les medecins

commençoient

commençoient à desesperer de sa guerison. Diverses raisons engagerent le Roy de France à confier à ce Prince la conduite de ses troupes & de ses affaires. Il étoit fort estimé en Italie, où il passoit pour l'un des plus grands Capitaines de son siecle. Il avoit servi long-temps les Venitiens en qualité de General de leurs armées, & toûjours avec tant de soumission aux ordres du Senat, que l'occasion d'une victoire qui se fût presentée, ne luy eût jamais été une raison d'y contrevenir. Les mêmes égards qu'il avoit eus pour un Etat fort inferieur en puissance & en dignité au Royaume de France, on ne doutoit pas qu'il ne dût les avoir & de plus grands encore, quand il se verroit au service de cette Couronne; & c'est la raison que le Cardinal d'Amboise apporta au Roy Loüis pour le déterminer à luy donner le commandement de son armée d'Italie. D'ailleurs, rien n'étoit plus important pour le succès des desseins de la France, que de gagner les Princes du païs où l'on portoit la guerre, & on croyoit que le plus seur moyen d'y réussir étoit de mettre à la tête des armees Françoises un Prince de leur nation. Il y avoit dans celle qu'on envoyoit à Naples, grand nom-

bre d'Italiens, & si on ne leur donnoit un Chef Italien comme eux, il étoit à craindre qu'ils ne se débandassent par la facilité qu'ils y trouveroient; au lieu que les François & les Suisses avoient trop de chemin à faire & trop de difficultez à surmonter pour retourner en leur païs, quand l'envie leur en prendroit. Enfin on avoit affaire, ainsi que tout le conseil du Roy en convenoit, à un ennemi d'une capacité & d'une sagesse consommée, qui étoit Consalve, auquel il falloit necessairement opposer un homme de tête & de conseil, & on croyoit l'avoir trouvé dans le Marquis de Mantouë. Mais aussi ce Prince, quelque parti qu'il eût pris, n'avoit presque jamais porté les armes que contre la France, d'où on avoit lieu de presumer qu'il haïssoit ou qu'il estimoit peu les François. Ceux-cy de leur côté, à qui il auroit fallu un Chef pour qui ils eussent la même admiration que les Espagnols pour Consalve, se trouvoient sans estime, & plusieurs d'entr'eux pleins de mépris pour le Marquis de Mantouë. Ils l'avoient vaincu à la journée de Fornouë, quoyqu'ils ne fussent qu'environ huit mille hommes contre plus de cinquante mille, & tous

les étrangers convenoient avec eux, que ce n'étoit que par ſon peu de capacité & de ſuffiſance qu'une victoire ſi aiſée à remporter luy avoit échapé. Quelle confiance prendre en un General ſi aliené de leur nation, & même, ſelon le jugement qu'ils en portoient, ſi peu entendu dans ſon métier ? Il étoit donc aiſé de prévoir, que ni luy ne ſeroit aſſez obéï, ni la diſcipline militaire bien obſervée ſous ſon commandement, quelque ſoin qu'il pût ſe donner pour la maintenir.

Il ſe mit cependant à leur tête, & l'armée qu'il conduiſoit étant de dix-huit cens lances & d'autant de chevaux legers, de neuf mille hommes de pied François, qui paſſoient ſous le nom de Gaſcons, de neuf mille Suiſſes & de neuf mille Italiens, c'étoit aſſurément plus qu'il n'en falloit, non ſeulement pour jetter la terreur parmi les Eſpagnols, mais même pour les obliger de battre en retraite & de ſe renfermer dans les places les plus capables de ſoutenir un long ſiege. Outre les troupes reglées que je viens de marquer, il y avoit dans cette armée quantité de volontaires François, Nobles, Gentilshommes & Seigneurs ; & quoyque l'hiſtoire n'en marque pas

précisément le nombre, on conjecture neanmoins qu'il devoit être fort grand, puisque ceux qui retournerent en France après l'évenement dont nous allons parler, asseurerent le Roy qu'il avoit bien perdu trente mille de ses sujets dans cette malheureuse expedition. A peine se furent-ils mis en mouvemens, qu'ils reconnurent la faute qu'avoit fait le Cardinal d'Amboise, de retenir cette armée près de trois mois au tour de Rome. Sans ce fâcheux contre-temps, la nombreuse artillerie qu'on conduisoit auroit roulé sans peine, parcequ'on eût trouvé les chemins secs & aisez ; au lieu que la saison déja fort avancée, les avoit tellement rompus & rendu tout le terrein si mou & si fangeux, que les chevaux qui traînoient le canon, & les Suisses, qui souvent étoient obligez de s'atteller & de prendre la place des chevaux, ne pouvoient avancer que d'une lieuë par jour. A quoy il faut ajoûter, que la campagne, qui avant qu'on partît, abondoit en toutes sortes de provisions, en étoit alors entierement dénuée, par la précaution & l'empressement qu'avoient eu les païsans, de les mettre en lieu de seureté. De maniere qu'on ne pouvoit plus en recouvrer

que par violence & comme à la pointe de l'épée. Le Marquis de Mantouë s'étant avancé avec ses troupes assez près du pas de saint Germain & du mont Cassin, alla luy-même en reconnoître les travaux avec le Bailly de Caën & Sandricourt, deux de ses Lieutenans generaux. Il les trouva si bons & si difficiles à forcer, qu'ayant ensuite assemblé son conseil de guerre, il déclara, que de faire quelque entreprise sur ces places, ce seroit s'exposer à perdre bien du monde & encore plus d'honneur. Le Bailly de Caën & Sandricourt furent d'un sentiment contraire au sien, alleguant que rien ne pouvoit tenir contre le premier feu des François; qu'ils ne demandoient pas mieux que de combatre, & que si on laissoit éteindre ou rallentir cette ardeur, il étoit à craindre, que dans une autre rencontre on ne leur trouvât plus le même courage & la même résolution; que d'éviter de les exposer au peril, ce n'étoit point les ménager, & qu'on perdroit plus dans le long détour qu'il faudroit prendre pour chercher un passage, que dans une attaque brusque & precipitée, conforme à leur humeur & à leurs dispositions. Tous les officiers subalternes étoient de l'a-

vis de leurs Generaux, mais les Italiens & le Marquis de Mantouë tout le premier, voulurent absolument qu'on tournât du côté de la mer, où ils esperoient trouver plus de facilité à executer leur dessein & moins de peril à essuyer. Le Bailly & Sandricourt parlerent sur cela avec beaucoup de chaleur & de fermeté, sans toutefois s'emporter, mais ils en dirent assez pour donner lieu au Marquis de se plaindre qu'ils luy avoient perdu le respect. Peu de temps après ils firent de nouvelles instances, & luy demanderent, que puisqu'il ne vouloit point qu'on tentât d'emporter le poste de saint Germain, il leur permît du moins de s'éssayer contre les Espagnols par l'attaque du
Rocca-Secca. château de Secque. Le Marquis y consentit, mais en homme qui étoit piqué contre eux, & qui pour les punir de s'être opposez à son sentiment, n'étoit pas fâché de voir échoüer leur entreprise. Il se contenta de commander quelques compagnies d'infanterie pour insulter cette place, sans donner ordre au reste de l'armée de les appuyer. Elles coururent à l'assaut avec beaucoup de hardiesse & de résolution, mais n'étant point soutenuës, elles furent repoussées avec encore plus de vigueur.

Le Marquis croyant en avoir assez fait pour contenter l'impatience des François, & l'extrême demangeaison qu'ils avoient d'en venir aux mains, mena ensuite l'armée vers le bord de la mer. Il y prit la Roche-Guillaume, disons plûtôt qu'elle luy fut livrée ou par un secret complot de quelques traîtres, ou par les intelligences que les François y avoient pratiquées. Tristan d'Acugno à qui on l'avoit confiée, voulant assister à l'office divin dans une Eglise située au pied du château, en étoit sorti avec assez peu de précaution. Pendant qu'il en étoit dehors, ceux qui avoient donné le mot aux ennemis, s'en étant rendus maîtres & en pouvoir d'y faire entrer qui il leur plairoit, sept cens hommes qui avoient ordre du Marquis de Mantouë d'en approcher, y furent introduits, & ce nombre étoit plus que suffisant pour défendre un si petit lieu contre les Espagnols. Il ne s'agissoit plus que de passer le Garillan, parceque la plûpart des places qui se trouvoieut entre cette riviere & la ville de Naples, étoient encore occupées par les François. Consalve qui avoit toûjours cotoyé leur armée, campoit à l'autre bord, & ce n'étoit pas une petite affaire que de

jetter un pont sur cette riviere, & de la passer à la vûë de l'ennemi. Pendant qu'on en étoit à déliberer sur divers expediens que les uns & les autres proposoient, le Marquis de Saluces fit remonter par l'embouchure du Garillan autant de bateaux qu'il en falloit pour construire un pont. Le Bailly de Caën aussi attentif au succès de cette entreprise que le Marquis de Saluces, ayant remarqué que le bord de la riviere étoit plus éleve du côté des François que du côté des Espagnols, y fit conduire en diligence toute l'artillerie, à dessein d'éloigner à coup de canon les Espagnols qui s'avanceroient pour tirer sur les travailleurs. L'artillerie qui fut bien servie, eut tout l'effet qu'on en attendoit, & les Espagnols plus effrayez des décharges continuelles qu'on faisoit qu'ils n'en recevoient de mal, n'oserent approcher de la riviere. On se hâta de joindre les bateaux dans la disposition où ils devoient être pour le dessein qu'on avoit, on les couvrit de madriers, & le pont étant achevé sans que les ennemis se fussent mis en devoir d'en empêcher ou d'en interrompre le travail, l'armée passa dessus. Toutes les histoires de cette guerre conviennent, que si tout d'un train

on eût marché aux ennemis, jamais ils n'auroient pû tenir contre le choc de l'armée Françoise, & qu'ils se seroient enfuis fort en desordre. Le Bailly de Caën & Sandricourt coururent à la tente du Marquis de Mantouë, luy representer l'importance de cette action, & le presserent de donner ordre d'aller de ce pas aux ennemis & de les attaquer. Le Marquis leur répondit froidement, qu'il y voyoit trop de danger, si auparavant on ne faisoit de bons retranchemens pour couvrir le pont. Il fallut luy obéïr, & la nuit étant survenuë avant que ce travail fut achevé, la partie fut remise au lendemain. Autre faute qu'il fit plus grande & plus ruineuse à son parti que cette premiere, ce fut de ne laisser au-delà du pont que les travailleurs avec l'escorte qu'ils demanderent, & de faire revenir l'armée dans son camp. Car Consalve en ayant été informé, se disposa pendant la nuit à attaquer ceux qui étoient de son côté. Toute son armée étoit déja sous les armes à quatre heures du matin; & au point du jour qui étoit le 4 de Novembre l'an 1503. il vint luy-même en personne charger les travailleurs & leur escorte, avec tant d'ordre & de vigueur, qu'il les

contraignit de repasser le pont avec grande précipitation, les poursuivit jusqu'au milieu, & auroit gagné l'autre bord, s'il n'en eût été empêché par le canon qui le bordoit. L'action fut des plus vives & des plus sanglantes. Hugue Moncate qui s'y étoit trouvé, assuroit n'avoir jamais vû de combat plus terrible. Du côté des François plusieurs d'entr'eux ou massacrez sur le pont par ceux qui les poursuivoient l'épée dans les reins, ou disputant leur vie contre les flots dans la riviere; soit qu'ils y eussent été precipitez par les ennemis, soit qu'ils s'y fussent lancez d'eux-mêmes, aimant mieux s'exposer au danger d'être noyez, que de perir par le fer ou par le feu. Du côté des Espagnols, des files entieres emportées par le canon des François qui tiroit sans discontinuer, & ceux qui étoient immediatement après eux, de peur d'en être atteints comme ces premiers, se renversant sur ceux qui les suivoient, & répandant parmi eux le desordre & l'épouvante; tout le pont couvert d'hommes & de chevaux ou morts ou mourans, ensorte qu'on ne pouvoit avancer ni reculer sans marcher dans le sang & le carnage; c'étoit-là sans doute un des plus hideux spe-

ftales qui pût se presenter aux yeux, & toutefois incapable de rallentir le courage des Espagnols, tant ils étoient animez au combat par l'exemple & par la voix de leur General. On rapporte même d'un de leurs enseignes, nommé Ferdinand Hilesca, qu'un boulet de canon luy ayant emporté la main droite dont il tenoit son drapeau, il le reprit incontinent de la gauche sans s'effrayer d'un tel accident, continuant de marcher dans son rang comme si rien ne luy fût arrivé, & que Consalve en recompense d'une action si heroïque, luy fit assigner sur le tresor royal, une pension annuelle de cinq cens écus d'or. Ce n'est pas là le premier avantage qu'il remporta sur les François. Quelques jours avant qu'ils passassent le Garillan, voyant de quelle importance il étoit pour le bien de ses affaires de retirer de leurs mains la Roche-Guillaume, dont ils s'étoient saisis, il envoya Fabrice Colonne & Navarre avec une bonne partie de son infanterie, pour en faire le siege dans les formes. Le Bailly de Caën & Sandricourt jugerent, que tout grand Capitaine qu'on le croyoit, c'étoit s'être hazardé tres-imprudemment que d'entreprendre ce siege à la

vûë d'une armée plus forte sans comparaison que la sienne, & solliciterent le Marquis de Mantouë de leur perpermettre d'aller au secours des assiegez. Luy picqué de la contrarieté qu'il avoit d'abord trouvée en eux à ses avis, ne manquoit aucune occasion de s'opposer aux leurs. Mais comme bon politique, il se gardoit bien de faire paroître, que ce fut par ressentiment & par animosité qu'il les desaprouvoit & comme homme d'esprit, il trouvoit toûjours des raisons pour les combatre. A l'égard donc de l'affaire qu'ils luy proposoient de secourir la Roche Guillaume, il leur répondit, que le plus pressant pour eux & comme le capital de leurs desseins, étoit de s'ouvrir une entrée dans le Royaume de Naples par le pont qu'ils avoient commencé; qu'il falloit négliger ce siege dont ils s'allarmoient, qui n'étoit que pour leur donner le change, & qui n'aboutiroit à rien; qu'on ne seroit pas plûtôt au-delà du Garillan, que les Espagnols ayant besoin de toutes leurs troupes, se verroient contraints malgré eux de rappeller au plus vite celles qui étoient devant la place qu'ils attaquoient; que quand même ils s'en rendroient maîtres que leur serviroit une petite for-

tereſſe ſi éloignée des païs où on alloit porter la guerre? Ces raiſons, quoyqu'aſſez plauſibles, ne contenterent pas les officiers François. Il y en eut même qui ſoupçonnerent le Marquis de s'entendre avec Conſalve, & quelques Hiſtoriens n'ont pas feint de l'aſſeurer. Cependant jamais le Roy Loüis ne ſe plaignit de ſa mauvaiſe foy; & ſoit qu'en effet il en fût exempt, ou que le Roy voulût diſſimuler ce qu'il en ſçavoit, quand il apprit qu'il avoit quitté ſon armée, il luy rendit ce témoignage, qu'il voyoit bien que le Marquis de Mantouë étoit plus ſeur & plus fidelle que ferme & courageux. Pour revenir à l'affaire de la Roche-Guillaume, le ſiege en ayant été pouſſé avec vigueur, & par l'ardeur des ſoldats qui y étoient employez & par l'induſtrie de Navarre, qui en peu de temps avoit creuſé des mines ſous le château, on ſomma les aſſiegez de ſe rendre. Montfort qui commandoit dans la place, promit de le faire dans cinq jours, ſi avant ce temps-là il n'étoit ſecouru, & donna même ſon propre fils en ôtage pour ſeureté de ſa parole. Le ſecours ne vint point, & au jour aſſigné la place fut livrée aux Eſpagnols, qui y laiſſerent autant de

troupes qu'il falloit pour s'en assûrer la possession.

La prise de cette place jetta dans l'esprit des François une défiance qui ne leur permit plus de regarder le Marquis de Mantouë que comme le plus grand ennemi qu'ils eussent, & qui fut suivie d'une rebellion presque ouverte contre luy. Ce n'étoit pas seulement les officiers, mais toute la soldatesque qui en parloit avec indignation & avec mépris ; à quoy avoit pensé le Roy de leur donner pour General un homme ou si mal habile ou si perfide ? Pourquoy le preferer à tant d'officiers François plus capables sans comparaison que luy de les commander ? Si un lâche Italien moins occupé de ses devoirs que de son plaisir, étoit le chef qu'il falloit à une armée composée de tant de gens de cœur, & envoyée pour de si grands desseins ? Il n'y avoit terme si injurieux dont ils ne se servissent en prononçant son nom, & un Auteur ultramontain en marque un entr'autres qu'il a crû que le Latin pouvoit adoucir, mais que la pudeur & la seule modestie de nôtre langue ne nous permet pas de repeter après luy. Le mot cependant n'est devenu que trop commun parmi les François, mais

Paul. Jov. in vit. Consf. lib. 2. sub finem.

quand il s'en trouveroit encore plus qui en saliſſent leur bouche, on ne pardonneroit jamais à un Auteur d'en avoir infecté ſes écrits. Le Marquis luy même fut témoin de tous ces mauvais diſcours qu'on tenoit de luy. Car bien que la licence ne ſe fût pas encore émancipée juſqu'à luy dire des injures en face, on ne craignoit point toutefois de le faire luy preſent, comme ſi on l'avoit crû fort éloigné. Se voyant donc ſi mépriſé & ſi haï des François, & en danger d'avoir à eſſuyer de leur part quelque ſanglant affront, & même, comme il ſe l'imaginoit, quelque attentat ſur ſa vie, il ne trouva pas de meilleur expedient pour ſe mettre en repos & en ſeureté que de feindre une maladie qui pût luy être une raiſon & une neceſſité apparente de ſe retirer. Il manda les principaux officiers, & s'ouvrit à eux de ſon deſſein en des termes qui marquoient aſſez que ſon parti étoit pris & que rien ne ſeroit capable de l'arrêter. Le Bailly de Caën quoyque tres-indigné de cette réſolution, ſçût neantmoins ſe retenir & diſſimuler ce qu'il en penſoit. Mais Sandricourt moins moderé que le Bailly & l'un de ceux qui en parlant du Marquis l'avoient fait plus outrageu-

ſement, luy répondit avec audace, que c'étoit là lever le maſque & ſe déclarer ouvertement de la trahiſon qu'il n'avoit laiſſé qu'entrevoir en refuſant de ſecourir le Château-Guillaume, & de faire charger l'armée Eſpagnole, lorſqu'après le paſſage du Garillan on pouvoit la défaire à plate côuture; qu'après s'être ſi bien expliqué de ſa bonne intelligence avec les ennemis, il pouvoit ſe paſſer d'en donner une nouvelle preuve. Car pourquoy quitter l'armée Françoiſe que pour la diminuer de huit mille Italiens qui ſe retireroient avec luy? Le Marquis ne daigna pas répondre à des paroles ſi offenſantes, mais ſans doute qu'elles luy furent un nouvel aiguillon d'animoſité & de haine contre les François, & que pour ſe venger d'eux avec éclat, il forma le deſſein de juſtifier la conjecture de Sandricourt. Il eſt vray qu'il n'emmena avec luy que les gendarmes de ſa garde & quelques eſcadrons de cavalerie legere pour ſon eſcorte, mais les autres Italiens qui ſervoient la France, ne tarderent pas à ſuivre ſon exemple, & feignant de renoncer à la guerre & de s'en retourner chez eux, ils allerent de ce pas reprendre parti & s'enrôler ſous les enſeignes des Urſins,

qui levoient des troupes pour l'Efpagne. Une défertion fi fubite & fi univerfelle ne pouvoit pas venir de leur mouvement & de dépit de fe voir affujettis à un General Francois, puifque le Marquis de Mantouë incontinent après fa retraite fut remplacé d'un Italien. Qui pouvoit donc les avoir portez à cette défection que celuy qui ne refpiroit plus que la perte entiere de l'armée de France, dont il fe voyoit regardé d'un fi mauvais œil & fi peu refpecté.

Son départ ne laiffa pas de jetter les Francois dans de grands embarras, le Roy Loüis n'ayant pû prévoir que le Marquis de Mantouë quitteroit fon armée, ni par confequent nommé perfonne pour prendre fa place. Leurs principaux officiers s'affemblerent, pour déliberer qui ils mettroient à leur tête. Après une longue agitation de cette affaire où les raifons du pour & du contre au fujet de ceux fur qui on jettoit les yeux furent fagement balencées, ils convinrent entr'eux & firent agréer aux autres officiers d'offrir le commandement de l'armée au Marquis de Saluces, en attendant que le Roy y pourvût, foit en confirmant leur choix, foit en nommant un autre

General. Il étoit Italien de nation, quoyque feudataire de la France, & le Roy ne leur ayant donné pour chef le Marquis de Mantouë, que parce qu'il étoit Italien, ils crurent qu'en suivant son exemple ils n'en seroient pas désavoüez. Joint à cela que le commandement de la flotte luy ayant été confié, on ne pouvoit trouver mauvais que son autorité s'étendit du moins pour un temps jusques sur l'armée de terre. Ayant donc succedé en cette maniere au Marquis de Mantouë, il débuta d'abord assez bien pour donner lieu aux officiers Francois de se scavoir bon gré de l'avoir choisi. Les mesures qu'il prit pour passer le Garillan furent plus seures & mieux entenduës que celles du Marquis de Mantouë. Il placa son pont en un lieu plus avantageux, fit passer tous les materiaux necessaires pour construire au-dela du pont une espece de fort qui mit les Francois hors d'insulte, & ces preparatifs furent precedez de quantité de charettes & de chariots, dont ceux qui devoient travailler au fort pussent se faire une bonne barricade, en attendant que leur ouvrage fût achevé. Il rangea son artillerie sur deux éminences qui dominoient le fleuve & l'autre bord, en sor-

te qu'il n'étoit plus possible aux Espagnols d'en éviter l'effet, & commanda que vingt-quatre heures durant on ne cessât de tirer. L'ordre fut si bien executé, qu'à la faveur du bruit & de la fumée, quatre cens hommes d'armes conduits par Yves d'Alegre passerent de l'autre côté & soutinrent avec une valeur extraordinaire pendant deux heures toute la cavalerie des ennemis, sans perdre un pied du terrain le plus avancé qu'ils avoient occupé pour donner le loisir à ceux qui passoient aprés eux de se ranger en bataille. Consalve fit en cette occasion tout ce qu'on pouvoit attendre d'un grand Capitaine. Il mena plusieurs fois sa petite armée à la charge, sans pouvoir rompre les François ni pénetrer jusqu'au fort du pont. Cependant s'il laissoit passer leur armée, il couroit risque ou d'être accablé par le nombre, ou de ne pouvoir plus les empêcher de gagner Sessa qui leur ouvroit le chemin de Capouë & de Naples. Il s'avisa d'un expedient qui auroit paru impraticable à quiconque auroit eu moins de courage & de fermeté que luy. Il y avoit à un bon quart de lieuë du pont des ennemis, un hameau nommé Ceinture, situé sur une petite hauteur, au pied de laquel-

le se trouvoit un grand vallon par où il falloit necessairement que passassent les François pour avancer vers Naples, Consalve n'eût pas de peine à y conduire son armée, parceque le Marquis de Saluces n'ayant d'attention qu'à faciliter & assurer à ses troupes le passage du Garillan, n'avoit point eu la précaution de faire occuper un poste si necessaire au succès de ses desseins. C'étoit un coup de partie d'avoir passé la riviere, mais il falloit encore avoir envoyé reconnoître le païs & observer si par de-là il n'y avoit rien qui pût arrêter la marche de l'armée. Consalve se prévalut habilement de cette faute, & ayant campé son armée dans le vallon où on ne pouvoit aborder que par un défilé, il cessa de s'inquieter de tous les mouvemens que les ennemis pouvoient se donner pour vaincre l'obstacle qu'il leur opposoit. La difficulté étoit de faire subsister ses troupes dans un lieu si incommode & où il leur seroit presque impossible de se preserver de tout ce qu'elles auroient à y souffrir. Le lieu étant fort bas, toutes les eaux des montagnes d'alentour y tomboient. L'hyver avoit commencé avec le mois de Novembre, ce qui n'arrivoit presque jamais les autres années

dans le païs où ils étoient, & jour & nuit il ne cessoit de pleuvoir & de neiger. Le camp Espagnol étoit déja si couvert d'eau qu'on l'eût pris pour un lac ou pour un grand étang ; & quoyqu'on entassât fascines sur fascines pour s'en garentir, elle s'élevoit toûjours au-dessus, en sorte que le soldat avoit peine à trouver où se hûter. D'ailleurs, pour peu que les eaux vinssent à croître, comme on avoit lieu de l'apprehender, comment empêcher qu'elles ne surmontassent bien-tôt les fascines, & qu'on ne retombât dans toutes les incommoditez qu'on cherchoit à éviter ; & que seroit ce si le grand froid survenant à toutes ces difficultez, l'eau venoit à se glacer ? Les officiers qui l'apprehendoient, vinrent trouver Consalve, pour luy representer, "qu'il avoit bien plus à craindre de la saison & du mauvais poste qu'il occupoit, que des armes des François, & que s'il tardoit de conduire son armée dans quelque autre lieu plus commode, en fort peu de jours elle seroit entierement ruinée ; qu'il y avoit déja grand nombre de malades, & que s'il n'y remedioit promptement, tout son camp n'alloit plus être qu'un hôpital ; que ses soldats n'étoient pas des poiſ-

ſons pour vivre dans l'eau, & qu'étant fort rebutez du retardement de leur paye, le mal qu'ils ſouffroient de leur mauvais campement ajoûté au premier, ne manqueroit pas de cauſer parmi eux quelque ſoulevement; qu'il devoit ſe reſſouvenir qu'au camp de Tarente la ſeule diſette des vivres les avoit mutinez contre luy, & que quelques-uns avoient porté l'inſolence jusqu'à l'outrage; & comment ſe promettre qu'ils euſſent plus de moderation, ayant à ſoûtenir à la fois le froid & la faim? Qu'ayant derriere luy la ville de Capouë, qui pouvoit luy fournir abondamment tout ce qui étoit neceſſaire pour la ſubſiſtance de ſes troupes, le meilleur parti qu'il pût prendre étoit de les faire camper ſous le canon de cette place, où l'armée Françoiſe n'oſeroit jamais les attaquer, encore moins les laiſſer derriere elle, de peur qu'elles ne luy coupaſſent les vivres, & ne la réduiſiſſent à une extrême neceſſité. Conſalve écouta toutes ces raiſons ſans en être fort ébranlé, & après avoir remercié fort civilement ces officiers des bons avis qu'ils luy donnoient, il leur répondit, qu'il étoit d'une telle importance pour l'interêt de ſes Maîtres & pour la gloire

de leurs armes, qu'il se tint dans le poste qu'il avoit pris; qu'il aimeroit mieux mourir de froid & de toute autre misere que de reculer d'un pas, dût-il en le faisant prolonger sa vie de cent ans, avec assurance de la voir accompagnée de tout ce qui pourroit la rendre heureuse & tranquille. Les officiers Espagnols un peu mortifiez d'une réponse si magnanime, & qui étoit comme un reproche tacite de leur découragement retournerent dans leurs quartiers, & les maux dont ils s'étoient plaints ou qu'ils craignoient, ils s'exciterent les uns les autres à les supporter avec constance, à la vûë des soins infatigables que se donnoit le General pour les adoucir. En effet, tout ce qu'on pouvoit imaginer pour détourner les eaux & pour mettre ses gens à couvert des injures du temps; tous les bois qu'on pouvoit tirer des lieux circonvoisins pour les employer à cet usage; tous les vivres qu'on pouvoit amasser pour en fournir suffisamment à chaque particulier; tout ce qu'on pouvoit relâcher de la discipline militaire, sans donner dans une licence trop effrenée; tout ce qu'on sçauroit dire de noble & de genereux pour inspirer des sentimens heroïques à toute une armée, ce furent

les moyens dont Consalve se servit heureusement, & par où il sçût si bien ménager les esprits, qu'il n'y eut dans son camp ni sedition ni la moindre émeute.

Si la presence de l'armée Françoise & la crainte qu'elle ne continuât d'avancer avoit donné de l'inquietude à Consalve, le poste qu'occupoit l'armée Espagnole ne donnoit pas moins d'embarras au Marquis de Saluces. Quoyqu'il pût entreprendre, ce n'étoit rien faire, s'il ne se rendoit maître de Naples, & il luy étoit impossible d'en venir à bout sans passer sur le ventre aux ennemis. Mais c'est ce qu'il n'osa jamais tenter durant l'hyver. Il voyoit que s'il avançoit au-delà de la riviere, il alloit se jetter dans toutes les incommoditez que les Espagnols avoient tant de peine à souffrir. Tout le terrein des environs étoit aussi bas que celuy de leur camp, & il ne pouvoit pas se promettre de trouver autant de patience & de docilité dans les troupes Françoises que Consalve dans les siennes. S'étant donc contenté de laisser une bonne garnison dans le fort qu'il avoit fait construire pour la garde du pont, il repassa le Garillan avec le gros de ses troupes qu'il ramena dans son

ſon premier camp, où il avoit deſſein de les faire hyverner. Il ſe ſaiſit de la tour de Garillan qui étoit une forteresse à l'embouchure de ce fleuve, où l'on pouvoit établir un bon quartier. Et comme autrefois il y avoit eu près de là un amphiteâtre, dont il reſtoit encore une partie, & qu'il s'y trouvoit auſſi quelques maiſons dans l'endroit où avoit été la ville de Minturne, il ſçut ſi bien s'en accommoder pour divers logemens, qu'à comparer ſon poſte avec celuy des Eſpagnols, on pouvoit dire qu'il étoit bien campé & fort avantageuſement. Mais les vivres & l'argent étant venus à luy manquer par l'avarice des Commiſſaires & des Treſoriers, en fort peu de jours ſon armée ſe trouva reduite à une telle neceſſité qu'il en deſerta une grande partie. Ceux qui nonobſtant cette miſere eurent aſſez de courage & d'honneur pour demeurer ſous leurs enſeignes, en ſouffrirent tellement que pluſieurs en moururent & entre autres le Bailly de Caën. Il eſt vray que le Marquis ayant dépêché en toute diligence au Roy Loüis qui étoit à Lyon pour l'informer du mauvais état de ſon armée, & d'où le mal étoit venu, ce Prince ſe hâta d'y remedier,

par des ordres precis & absolus qu'il envoya, mais ces ordres ne pouvoient ni faire revenir ceux qui avoient déserté, ni rendre la vie à ceux qui l'avoient perduë. Les troupes furent payées & les vivres fournis abondamment, mais le vuide des compagnies ne fut pas rempli, & le païs où l'on se trouvoit n'étoit pas un lieu propre à le faire. Et ce fut une raison qu'eut le Marquis de Saluces de remettre son expedition au printemps, la diminution de ses forces & l'impossibilité de les rétablir en Italie. Outre cela il sçavoit qu'on battoit la caisse dans toutes les villes de France pour faire des recruës, & qu'avant la fin de l'hyver elles pourroient le joindre avec quelques nouveaux corps qu'on promettoit de luy envoyer. Tout ce qu'il apprenoit de l'état de l'armée de Consalve & du mauvais poste où elle étoit, le confirmoit dans la pensée que tout l'hyver elle seroit reduite à se tenir sur ses gardes & sur une simple défensive, & que le printemps venu, ce qu'elle auroit souffert de la saison & d'un campement si fâcheux, ne luy laisseroit ni vigueur pour attaquer, ni courage pour se défendre. Il pouvoit même arriver, & c'est de quoy il se flattoit encore,

que la patience des Espagnols se trouvant épuisée par tant de fatigues & de souffrances, ils secoüeroient le joug de l'obéïssance, & se révolteroient contre un Chef qui les traitoit avec tant de fermeté & de rigueur. Au pis aller quand l'envie leur prendroit de hazarder quelque attaque pendant l'hyver, il comptoit toûjours que le fort qu'il avoit au-delà du pont avec la garnison qu'il y avoit mise, les arrêteroit plus long-temps qu'il ne faudroit pour donner lieu à son armée d'aller tomber sur eux & les repousser. Avec ces persuasions dans l'esprit, ce n'est pas merveille qu'il s'abstînt de faire aucun mouvement, & même qu'il permît à ses troupes d'étendre leurs quartiers entre le Garillan & la mer pour subsister plus commodément.

Tous ces raisonnemens avoient quelque chose de plausible, & ceux à qui il les débitoit ne pouvoient désaprouver sa conduite. Mais il est surprenant que ni luy ni ses officiers generaux n'eussent point d'avis qu'il étoit arrivé de puissans renforts à Consalve, avec lesquels il tenteroit infailliblement ou de vaincre ses ennemis ou de les éloigner des terres de Naples, & se les ôter de dessus les bras. Le premier qui

le joignit au camp de Ceinture fut un corps considerable de troupes que Ferdinand, avant que d'être informé de tous les avantages qu'il avoit remportez sur les Francois depuis sa sortie de Barlette, avoit fait partir d'Espagne pour aller à son secours. Le second luy vint de l'Empereur Maximilien, qui au premier bruit de l'entrée de l'armée Francoise en Italie, s'étoit hâté de luy envoyer de nouvelles troupes Allemandes, craignant toûjours que si la France reconqueroit le Royaume de Naples, tout ce qu'il prétendoit avoir de souveraineté en Italie & dont il étoit fort jaloux, ne fût anéanti. Enfin le troisiéme luy fut amené par les Ursins, qui des débris de l'armée Francoise & de celle du Duc de Valentinois en avoient formé une nouvelle. Il est vray que separée de celle de Consalve, elle n'eût pas été fort à craindre, mais étant jointe à la sienne elle en augmentoit notablement la force & la rendoit plus redoutable aux Francois. Ces trois differens secours donnerent presque à Consalve autant de superiorité sur les Francois, que les François en avoient eu sur luy deux mois auparavant, lorsqu'ils étoient commandez par le Marquis de Man-

touë ; avec cette difference neanmoins qu'il sçut bien mieux profiter de son avantage que les François du leur. Ayant donc assemblé son conseil de guerre, il proposa d'abord d'attaquer le fort qui couvroit le pont des ennemis, & Andrade & divers autres officiers Espagnols furent de son avis. Barthelemi d'Alviane chef des Ursins qui servoient sous luy, n'étant pas de son sentiment, luy representa ; que cette entreprise n'étoit pas digne d'une armée aussi puissante & aussi bien composée que la sienne, outre qu'il y trouvoit un inconvenient considerable. Car de commencer par l'attaque du fort, c'étoit, comme il pensoit sagement, jetter l'allarme dans le principal quartier des François, qui n'étoit separé de ce fort que par la riviere ; d'où il arriveroit que le Marquis de Saluces ayant le loisir de réünir toutes ses forces avant que le fort fût emporté, s'opposeroit ensuite à leur passage ; & qui ne sçait, ajoûtoit-il, que selon les regles de l'art militaire, dix mille hommes retranchez sur le bord d'une riviere qui n'est point guéable, en doivent arrêter quarante mille, qui entreprennent de la passer à leur vûë, lors particuliere-

ment que le bord est plus élevé du côté des dix mille que du côté des quarante ? On prendroit donc le fort, & c'est à quoy se termineroit l'expedition qu'on proposoit, & dont il ne voyoit pas que les François dûssent s'inquieter, parceque n'étant plus en état de porter la guerre au-delà du Garillan, ce fort leur devenoit fort inutile. Que si au contraire on préparoit des bateaux pour faire passer l'armée une lieuë au-dessus du pont, les François, dont la garde la plus avancée n'étoit qu'à un quart de lieuë de leur camp, ne pourroient s'en appercevoir, on surprendroit leur principal quartier, & celuy-là étant emporté, tous les autres feroient peu de resistance. L'avis parut si juste & si sensé, que tout le monde y acquiesça, & Consalve comme les autres, s'étant fait une loy de se départir de son propre sentiment, lorsqu'il trouvoit en autruy un meilleur conseil qu'en luy-même. Il crut seulement devoir apporter quelque temperamment à celuy de l'Alviane, en ne faisant passer que son avant garde & son corps de bataille, & laissant l'arriere garde pour attaquer le fort du pont, pendant qu'on donneroit sur le quartier du Marquis

de Saluces. Une chose l'arrêtoit encore, qui est que la fête de Noël aprochant, il vouloit que ses troupes la solemnisassent, non pas dans un camp & sous des tentes, mais dans les Eglises des lieux circonvoisins, croyant apparemment qu'il ne convenoit pas que le jour auquel le ciel avoit envoyé la paix aux hommes, se celebrât dans un lieu & avec un appareil de guerre. C'est par cette pieuse consideration qu'il remit cette expedition au 27. de de Decembre. Alviane à qui il avoit laissé le soin des preparatifs du pont, y fit travailler dans un hameau près de Sesse, avec tant de secret & de diligence, qu'en fort peu de temps tout s'étant trouvé prêt, & ayant été conduit de nuit à Garillan près du pas de Suïe, peu d'heures après le pont se trouva dressé sur cette riviere, que les Espagnols la nuit du 26. au 27. Decembre passerent en cet ordre. L'Alviane à la tête avec un corps de cavalerie & d'infanterie; ensuite Navarre, Prosper & Mendoze avec la gendarmerie, & enfin Consalve qui conduisoit la cavalerie legere & un regiment d'infanterie Allemande; & étoit suivi d'Andrade qu'il avoit mis à la queuë avec un autre corps de troupes pour assurer

la marche ; tout cela sans que les François en eussent encore le moindre vent. Ils n'ignoroient pas neanmoins que l'armée ennemie eût fait un mouvement, cela ne s'étant pû faire sans que ceux qui gardoient le pont s'en apperçûssent ; mais Consalve pour leur donner le change, ayant en plein jour tourné le dos au Garillan avec toutes ses troupes, comme s'il eût voulu se rapprocher de Capouë, ils crurent que c'étoit la rigueur de la saison qui les obligeoit de retourner en arriere, & se felicitoient entr'eux d'avoir, comme ils disoient, plus de courage & de constance que ces rodomonts d'Espagnols. Ce n'étoit pas encore ce qu'ils pensoient, & leurs vanteries cesserent bien tôt, lorsqu'ils apprirent que les ennemis la nuit d'après leur décampement avoient rebroussé chemin pour se rendre sur le Garillan, & apprendre aux François qu'ils n'étoient ni si lâches ni si éloignez d'eux qu'ils le croyoient. En effet ayant passé la riviere ils marcherent droit à Suïe où il y avoit bon nombre de troupes Françoises, qui se croyant bien en seureté, n'avoient mis ni guet sur le bord de la riviere, ni corps de garde & sentinelles aux portes de la ville. Tout

leur soin s'étoit borné à se loger commodement, & la garnison entiere, soldats & officiers, étoient plongez dans un profond & tranquille sommeil, lorsque les Espagnols entrerent dans Suïe. On pouvoit les prendre prisonniers de guerre, mais la necessité de precipiter cette action pour marcher incessamment au quartier du Marquis de Saluces, l'emporta sur l'humanité, & il fut résolu de les passer tous au fil de l'épée. Le massacre toutefois ne fut pas tel, que plusieurs ne trouvassent moyen de s'y dérober & de courir au quartier general, où ils porterent toute l'allarme que devoit causer la nouvelle d'une garnison surprise & de la puissante armée, qu'on alloit avoir sur les bras. Le Marquis de Saluces ne prit d'abord que pour une terreur panique ce que les premiers fuyards luy annonçoient. Il en interrogea plusieurs autres à mesure qu'ils arrivoient, & voyant que tout étoit conforme au rapport des premiers, il forma sur l'heure le dessein de se retirer à Caïete, où il croyoit trouver un seur asile. Cependant pour asseurer sa retraite, il fit partir Alegre avec les premieres compagnies qui se trouverent prêtes à marcher

pour aller observer l'armée ennemie & l'arrêter le plus long temps qu'il luy seroit possible. La commission étoit tres-perilleuse, & peut-être au défaut de celuy à qui il s'adressa, ne se fût-il trouvé personne assez hardi pour s'en charger. Alegre plein de courage & d'honneur, & l'une de ces ames heroïques qui croyent acquerir la gloire à bon marché, quand il ne leur en coute que la vie, loin de refuser l'ordre qu'on luy donnoit, se jetta au cou du Marquis transporté de joye, & luy fit sentir combien il se tenoit obligé d'une distinction si honorable. On étoit bien assuré qu'il s'en acquiteroit en homme de cœur, mais pour le succès, personne n'en pouvoit répondre, ou plûtôt personne ne doutoit qu'il ne fût tres-mauvais. Aussi le Marquis luy-même changea-t-il bientôt de dessein, ayant fait reflexion qu'avec la petite troupe qu'Alegre devoit conduire, il luy seroit impossible de soutenir toute l'armée Espagnole, & que si ses gens étoient poussez ils viendroient jetter la consternation & le désordre dans le reste de l'armée qui devoit prendre les devants. Il crut donc qu'il seroit mieux d'envoyer ordre aux François qui gardoient le fort

d'au-dela l'eau, de se retirer, & après avoir repassé sur le pont, de lâcher les bateaux dont il étoit composé & les laisser couler jusqu'à l'embouchure du fleuve. Il n'étoit pas plus difficile de brûler le pont que de le détruire, & à juger des choses plus sainement que luy, c'étoit le parti qu'il devoit prendre pour empêcher l'ennemi d'en tirer aucun avantage. Car si l'armée de France étoit batuë ou obligée de s'éloigner du Garillan, le pont luy devenoit inutile après son éloignement ou sa défaite. Que si elle repoussoit les Espagnols, n'y avoit-il pas encore quantité de bateaux sur le rivage de la mer qu'on pouvoit faire remonter comme les premiers, & s'en servir pour faire un nouveau pont? La suite de cette faute fut que l'arriere garde de Consalve qu'il avoit laissée entre le château de Mondragon & Carignole, s'avança jusqu'au fort du pont, attendant le signal que Consalve luy devoit donner pour l'attaquer, puis ayant vû les François abandonner le fort & rompre le pont, se porta d'elle-même à executer ce que Consalve souhaitoit qu'elle fit, & dont elle ne reçût l'ordre qu'après que tout fut achevé. Elle courut après les bateaux pour les arrêter &

les ramener au bord, & les ayant tous rassemblez ; elle rétablit le pont en diligence, passa dessus & se hâta tant qu'elle pût de rejoindre son General, mais par differens motifs, les uns pour partager avec luy le mérite de sa victoire, les autres pour avoir part au butin.

Le Marquis de Saluces, soit que sa retraite eût été trop precipitée, soit qu'il voulût se débarasser de tout ce qui pouvoit rendre sa marche plus lente, en quittant son quartier, y avoit laissé ses malades, une partie de ses bagages & neuf pieces de son gros canon. Consalve jugeant de là que sa retraite ne se faisoit pas sans peur, & connoissant par experience que des ennemis épouvantez sont plus d'a moitié vaincus, representa à ses officiers que de laisser aller les Francois sans les combatre, c'étoit laisser échaper une victoire qu'ils tenoient déja comme entre leurs mains, & tous luy témoignerent à l'envi qu'ils ne demandoient pas mieux que de courir après les ennemis & de les charger. Ainsi de peur qu'ils ne prissent trop d'avance sur eux, on détacha Prosper Colonne avec sa cavalerie legere pour se mettre à leurs trousses, avec ordre de les harceler

par de frequentes escarmouches pour retarder leur marche, jusqu'à ce que l'arriere garde ayant joint le gros de l'armée, on pût les attaquer avec toutes les forces Espagnoles. A l'heure même Colonne prend les devants pour executer ce qui luy étoit commandé, à quoy neanmoins il ne trouva pas toute la facilité qu'il croyoit. La retraite de l'armée Francoise se faisoit en bon ordre, & le chemin qu'elle tenoit étoit trop serré pour donner lieu à Prosper de voltiger autour & de l'inquieter. L'artillerie marchoit la premiere, le bagage la suivoit, l'infanterie venoit après, & la cavalerie à la queuë fermoit la marche. L'ordre que le General François avoit mis parmi ses escadrons, étoit si bien entendu, que tour à tour il y en avoit qui faisoient tête aux ennemis pendant que les autres avancoient pour rejoindre l'infanterie. Ainsi tous les divers mouvemens de Prosper ne purent les empêcher d'arriver à Mole, où malheureusement pour eux le chemin venoit à s'ouvrir & à s'élargir. Ce fut là que Consalve les atteignit avec toute son armée. L'arriere garde qu'il avoit laissée au-delà du Garillan, s'étant ralliée à luy un peu auparavant. Il n'é-

toit plus au pouvoir du Marquis de Saluces d'éviter le combat, se trouvant arrêté par un pont où il falloit que son armée passât, ce qu'elle ne pouvoit faire qu'en défilant. Le parti qu'il prit fut de soutenir l'armée Espagnole dans le même ordre qu'il avoit marché jusques-là. Sa cavalerie qui fut attaquée la premiere, se défendit deux heures entieres, & toutes les relations de cette bataille assurent, que jamais on ne combatit avec plus de courage & de vigueur de part & d'autre ; les François aimant mieux mourir que de se laisser vaincre, & les Espagnols determinez à ne les point quitter qu'ils ne les eussent vaincus. Du côté des François le Chevalier Bayard se signala par des prodiges de valeur, & selon les annales de France ce fut sur ce pont de Mole qu'il luy arriva de soutenir seul & assez long-temps deux cens hommes d'armes qui l'attaquoient tous ensemble. On n'en dit pas tant de ce fameux Romain qui défendit le pont du Tibre contre l'armée de Porsenna au siege de Rome, puisqu'il avoit à ses côtez deux autres soldats qui ne le quitterent point, & cependant l'action de ce dernier a été regardée de toute la posterité comme une merveille de la valeur

Horace Coclés.

Romaine. Mais l'avantage des anciens est d'avoir pris le pas sur ceux qui les ont suivis, & l'admiration des hommes étant comme épuisée par l'éclat de leurs faits heroïques, qu'il en vienne après du même genre qui les égalent, ou même qui les surpassent, dès-là qu'ils ne sont point sans exemple on les confond avec les plus communs. Le combat continuoit toûjours avec la même chaleur qu'il avoit commencé, & peut-être que la force seule n'auroit pû en laisser tout le succès aux Espagnols, si l'habileté ne fut venuë à son secours. Il y avoit entre Mole & Caïette un grand défilé où il falloit necessairement que les François passassent pour gagner cette derniere place, qui étoit pour eux le seul lieu de seureté où ils pussent se refugier. Consalve qui sçavoit la carte du païs, songeant à plus d'une chose au plus fort même de la mêlée, détacha plusieurs escadrons pour aller en toute diligence saisir ce défilé & couper les François. Le Marquis de Saluces en étant averti, se trouva dans un étrange embarras. Avec quelque fermeté que sa cavalerie eût resisté jusques-là, elle ne pouvoit pas éviter d'être enfin accablée par le nombre. Que s'il re-

prenoit sa marche, il alloit se trouver arrêté au défilé; & au lieu qu'au pont de Mole il n'avoit que la queuë de son armée à défendre, tout ce qui devançoit sa cavalerie ne manqueroit pas d'être chargé par les ennemis qui occupoient ce détroit. De quelque côté qu'il se tournât, se voyant en un égal danger de perir, & l'esprit un peu troublé de l'extrêmité où il étoit réduit, il luy échapa de crier à ses gens, *sauve qui peut*. Il n'eût pas lâché le mot, qu'à l'heure même toute sa cavalerie tourne le dos aux ennemis, romp ses rangs & se débande, se fait jour à travers l'infanterie qui la precedoit, laisse derriere elle le canon & le bagage, & continuant de pousser à toute bride, gagne le pas sur les Espagnols qui couroient au défilé & y arrive avant eux. Ils pouvoient aisement s'y rallier & attendre les gens de pied qui les suivoient. Le poste étoit si avantageux qu'ils y eussent encore tenu fort long-temps, sans grande perte, disputé fortement & peut-être ravi la victoire à leurs ennemis. Consalve, s'ils l'eussent eu pour General, n'eût pas manqué de leur faire prendre ce parti, & il luy étoit arrivé plusieurs fois de rassurer ses gens & de leur remettre

l'esprit en des conjonctures plus perilleuses. Mais Consalve étoit contre eux, & la peur qu'ils avoient d'une armée commandée par un Chef si redoutable, leur ayant renversé la tête, au lieu de se réünir & de faire ferme, ils crurent n'avoir plus que leur vie à sauver, & que hors de Caïette ils ne pouvoient éviter de la perdre. Ils y coururent donc au grand galop, & n'y étant entrez qu'en désordre & tout éperdus, y porterent avec eux l'effroy & la consternation. Consalve convaincu par la fuite honteuse qui venoit de les dérober à sa poursuite, qu'il ne trouveroit plus en eux de resistance, rappella ses escadrons qui couroient au défilé, & partagea toute son armée en autant de corps qu'il y avoit encore de postes de quelque consequence à enlever aux François. Les trois principaux étoient, Itri, Fondi & la tour de l'embouchure du Garillan, dont pas un ne se défendit. Les François fuyoient par tout à l'approche des Espagnols, mais s'ils échapoient à leurs mains, leur sort n'en étoit que plus désastrueux, tombant en celles des païsans qui les assommoient impitoyablement, pour venger les torts qu'ils en avoient soufferts, lorsque

ceux cy manquant de vivres & d'argent, avoient été contraints de ravager tout le païs pour y trouver dequoy subsister. Pierre de Medicis qui étoit dans la tour de l'embouchure, ne put jamais se résoudre à la quitter sans en tirer la plus grosse artillerie, qu'il fit charger sur le vaisseau qu'il devoit monter pour aller rejoindre la flotte de Préjan. L'artillerie qu'il vouloit sauver perit avec luy. A peine eût-il mis à la voile, qu'il fut batu d'une tempéte si soudaine & si violente, que les matelots n'ayant pas eu le temps de décharger le vaisseau, il coula à fond & fut enseveli sous les flots avec tout ce qu'il portoit. Ce Pierre de Medicis étoit fils de Laurent de même nom, & dix ans au paravant il avoit été chassé de Florence par la rebellion des habitans. Tout le monde le plaignit du malheur de son naufrage, & on l'eût jugé encore plus digne de compassion, s'il ne se fût rendu odieux par la cruauté qu'il eut de faire jetter dans un puits Pierre Leonie celebre medecin, parceque luy ayant promis de guerir Laurent son pere de la maladie dont il mourut, quelque soin qu'il y apportât l'effet ne répondit point à sa promesse.

Consalve après avoir chassé les François des quartiers dont je viens de parler, rassembla toute son armée, & avant qu'ils se fussent remis de la consternation où les avoit jettez le desastre qu'ils venoient d'essuyer, s'alla presenter devant Caïette le 2 de Janvier, l'an 1504. Tous les dehors de la place étoient abandonnez, ou se rendoient sans défense à la premiere sommation, de sorte que pour s'en rendre maître il ne luy couta que de les faire occuper. Cela fait, il fit signifier au Marquis de Saluces, qu'il eût à luy livrer la ville & à se retirer. Le Marquis y étoit fort disposé, mais comme il prévoyoit qu'une si prompte reddition pourroit être désaprouvée de la Cour de France, & qu'il ne vouloit point en prendre tout le blâme sur luy, il tint un conseil de guerre composé des principaux officiers de son armée, & leur representa, que la fortune leur étant si contraire, comme ils venoient de l'éprouver par tant de malheureux évenemens, il luy sembloit qu'au lieu de s'opiniâtrer à luter contre ce torrent qui les entraîneroit à une perte inevitable, il valoit mieux gagner le rivage & pourvoir à leur seureté; qu'après avoir perdu inutilement tant de

ſoldats & d'officiers, il étoit de la prudence de ſauver ce qui en reſtoit, & de ne les pas expoſer à une nouvelle tempête, dont il y avoit à craindre tout ce qui étoit arrivé, & pis encore qu'aux premiers; qu'une molle & foible défenſe de la place qu'ils tenoient, ne leur feroit point d'honneur, & qu'une reſiſtance trop ferme & trop ſoutenuë irriteroit le vainqueur, qui de dépit de voir ſes offres rejettées par les aſſiegez, refuſeroit d'écouter les propoſitions qu'ils ſeroient obligez de luy faire à leur tour pour ſe tirer de ſes mains; que tout l'honneur & tout le profit de cette guerre étant paſſez aux Eſpagnols, & ne leur reſtant à eux que la vie & la liberté, ils devoient ſe hâter de s'aſſeurer l'une & l'autre par une bonne compoſition; que par ce moyen ſi l'ennemi vain & orguilleux ſe glorifiot de la conquête de Caïette, du moins ne pouroit-il ſe vanter d'en avoir vaincu la garniſon; que le Roy Tres-Chrêtien étoit trop équitable pour exiger d'eux l'impoſſible, & que lorſqu'il ſçauroit ce qu'ils avoient fait & ſouffert pour ſon ſervice, il ne pourroit que plaindre leur malheur, ſans avoir rien à leur reprocher ſur leur conduite & leur fidelité. *Voyez*

donc Messieurs, ajoûta-t-il, *à quoy vous voulez qu'on s'en tienne, ou de défendre la place sans esperance d'y réüssir, & avec danger d'y perir, ou de la livrer aux ennemis à des conditions seures & honorables pour nous, & qui nous laissent la liberté de retourner en France, ce que nous sommes en droit de pretendre, & qui ne pourroit sans une extrême injustice nous être refusé.* Il n'eut pas fini de parler, que tous ceux qui étoient presens, non seulement applaudirent à son avis, mais même le remercierent du bon parti qu'il prenoit, & opinerent à députer sur le champ à Consalve, pour luy demander à capituler. Celuy qu'on chargea de cette commission, fut sainte Colombe, Colonel d'un regiment de la brigade d'Alegre. Il trouva Consalve campé avec ses troupes entre deux Eglises des fauxbourgs, & luy ayant déclaré le sujet de sa députation, Consalve y donna les mains tres-volontiers, & demanda qu'on luy envoyât au plûtôt des gens de distinction & de créance avec qui il pût traiter seurement. Le lendemain Alegre pour les François, Bassée pour les Suisses & Trivulce pour les Italiens, s'étant rendus en sa tente, où se trouverent avec

le General plusieurs Seigneurs Espagnols & Italiens, il fut arrêté premierement, que les assiegez auroient la liberté de sortir du Royaume de Naples par mer ou par terre, ce qu'on laissoit à leur choix. En second lieu, que les prisonniers seroient relâchez sans rançon de part & d'autre, & specialement le Maréchal d'Aubigny qui étoit encore au pouvoir des Espagnols. Ces deux premiers articles furent suivis de divers autres qui regardoient les équipages & les gros bagages, l'escorte qu'on devoit leur fournir, & jusqu'où elle seroit obligée de les conduire. L'empressement qu'eurent les Francois de s'en retourner, leur fit manquer une précaution tres-necessaire pour la seureté de leurs alliez, qui étoit de specifier dans le traité, que sous le nom de François étoient compris également & ceux qui étoient originaires de France, & les Seigneurs & Gentilshommes Italiens qui avoient servi sous leurs enseignes. Cette negligence, ou si l'on veut cette bevûë donna lieu à Consalve de former des difficultez sur cet article, & de refuser d'abord de rendre la liberté à certains prisonniers de distinction, comme Aquaviva Duc d'Atrie, Honorat

& Alphonſe de Saint-Severin, renfermez tous trois à Naples dans une triſte priſon, qui étoit au pied de l'une des tours du château-neuf.

Telle fut la triſte deſtinée des François ſur le Garillan où ils avoient campé près de deux mois, & que tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire de ce ſiecle ont regardée comme l'un des plus memorables évenemens des guerres d'Italie. En effet ce n'eſt proprement qu'à cette déroute qu'on doit attribuer & la perte qu'ils firent du Royaume de Naples, & le rétabliſſement de la domination Eſpagnole, qui s'y affermit tellement, qu'elle paſſa de Ferdinand à ſes ſucceſſeurs par un droit hereditaire, dont juſqu'à nos jours ils ſe ſont toûjours maintenus en poſſeſſion. Il eſt vray auſſi que cette révolution ne fut pas moins conſiderable par l'accroiſſement de grandeur & de puiſſance qu'elle donna à la Couronne d'Eſpagne, que par le peu d'apparence & de diſpoſition qu'on y voyoit. Les François étoient entrez dans ce Royaume avec des forces de terre & de mer ſi ſuperieures à celles de leurs ennemis, qu'on crut d'abord qu'ils n'avoient qu'à s'y preſenter pour en faire & s'en aſſurer la conquête. Cependant il eſt

surprenant de voir avec quelle facilité & à combien peu de frais ils furent vaincus par les Espagnols, une seule action où il y eut assez peu de sang répandu ayant décidé de la fortune des uns & des autres. Que si les François y perdirent tant de monde, ce fut moins par le fer & par le feu, que par tous les malheurs qui suivirent ou qui precederent celuy de leur défaite. De tous les gens de pied qui prirent la fuite, & de ceux qui sortirent de Caïette après qu'elle fut renduë, la plûpart moururent en chemin, ou d'infirmité ou faute de vivres. Ceux qui purent gagner Rome, se trouverent si affoiblis en y arrivant, si languissans & en si grand nombre, que n'y ayant pas de place ni assez de secours dans les hôpitaux pour une telle multitude, plusieurs étoient obligez de se tenir dans les ruës & dans les places publiques, exposez jour & nuit aux injures de l'air pendant la plus rigoureuse saison de l'année, & par dessus cela mourans presque tous de faim ou de maladie. Ceux qui s'embarquerent à Caïette pour retourner en France, n'eurent pas moins à souffrir sur la mer que les autres qui avoient pris leur route par terre. Outre que les vents leur furent
tres

tres-contraires, & qu'ils essuyerent plusieurs tempêtes, ils contracterent diverses maladies, dont ils moururent presque tous peu de jours après avoir repris terre en Provence. Le Marquis de Saluces, Sandricourt, les Baillis de Dijon & de la Montagne en Bourgogne furent de ce nombre, & si quelques-uns se trouvant soulagez par le repos & par le changement de climat se crurent bien gueris, toutefois cette apparence de guerison ne fut que pour un temps, & ils moururent avant la fin de l'année.

Ainsi les François sous le regne de Loüis XII. avoient-ils reconquis en peu de temps le Royaume de Naples par cette ardeur militaire qui est dans leur sang, ainsi le perdirent-ils une seconde fois par diverses causes qui concoururent à leur malheur. Le contre-temps de la mort de deux Papes, qui parut une forte raison au Cardinal d'Amboise de les retenir dans l'Etat Ecclesiastique pendant la saison de l'année la plus propre pour la guerre; l'extrême disette de vivres & d'argent qu'ils avoient à souffrir de l'avarcie de leurs Commissaires & de leurs Tresoriers; les pluyes & les neiges d'un hyver plus avancé que de coûtume, la

défection de leurs alliez, la desertion de leurs propres troupes, l'insuffisance ou l'infidelité des Generaux qu'on leur avoit donnez, étrangers l'un & l'autre, & par cette raison mal choisis pour prendre sur des François toute l'autorité necessaire à la guerre; Italiens & par consequent d'une humeur peu compatible avec la leur; c'en étoit trop pour ne pas faire échoüer leur entreprise, quand même ils n'y eussent pas trouvé de si fortes oppositions du côté des Espagnols. Mais le plus grand obstacle à l'execution de leur dessein, ou plûtôt la seule & veritable cause du mauvais succès dont il fut suivi, fut d'avoir affaire à un General ennemi aussi habile & aussi intelligent que ferme & courageux. Connoissant les François, il ne s'effraya point de leur multitude, & espera toûjours qu'étant commandez par des Chefs d'une autre nation & de different genie, la mesintelligence & la division se jetteroient bien-tôt parmi eux. Il sçût pratiquer habilement & par les voyes les plus seures des Puissances considerables pour les détourner de s'allier avec eux & pour les attirer à son parti. Il eut soin de saisir & de fortifier les postes qui leur ouvroient une entrée plus

facile dans le Royaume de Naples, & s'y voyant attaqué il s'y maintint avec autant de vigueur qu'il avoit eu de prévoyance pour s'en emparer. Après leur premier passage du Garillan, il les empêche de prendre pied au-delà du fleuve, & les repousse par une vive & impetueuse attaque, qui leur fait perdre bien du monde, & rend inutiles tous leurs travaux. Ils le passent une seconde fois & s'établissent de l'autre côté, il occupe un poste important par où il falloit necessairement qu'ils prissent leur route, & s'en fait une seconde barriere qui leur rend l'accès du Royaume de Naples plus difficile & plus impraticable que le fleuve qu'ils avoient traversé. Réduit à camper dans un lieu si désavantageux, il y essuye courageusement toutes les injures du temps, soutient & fortifie la patience de ses troupes par l'exemple de la sienne, temporise sagement & attend que les secours qui luy viennent de divers endroits, soient arrivez, & si tôt qu'ils l'ont joint, marche aux ennemis, les surprend, les bat en diverses rencontres, les relance dans leur dernier retranchement, & les contraint enfin de se retirer, aussi honteux & aussi consternez de leur défaite que

chagrins de lui laisser les fruits glorieux qu'ils s'étoient promis d'une si penible expedition, la victoire & la Couronne de Naples. Voila ce me semble dans un seul exemple, la maxime d'un Auteur Latin bien établie, lorsqu'au sujet de Camille, l'un des plus celebres Guerriers de l'ancienne Rome, & surnommé le second Romulus, il avance que la prosperité des armées dépend de la conduite de ceux qui les commandent, & que les grands Capitaines font la fortune des Etats.

Cum in eâ parte in qua caput rei Romanæ Camillus erat, fortuna esset. *Tit. Liv. lib.* 5.

Le traité de Caïette ne rendit pas sa moderation moins recommandable que toutes les autres vertus par lesquelles il avoit réduit les François à cette extrêmité. Quelques officiers de ses troupes avoient été d'avis qu'on les fit prisonniers de guerre, pour en tirer de grosses rançons, & être en droit de saisir leurs équipages & tous leurs effets, mais c'ût été les pousser à bout & les reduire à se défendre en desesperez, & on ne pouvoit prendre ce parti qu'il n'en coûtât bien du sang aux Espagnols. Consalve qui vouloit l'épargner & signaler sa courtoisie envers les François, rejetta hautement la proposition qu'on luy en faisoit, regardant comme le plus beau trophée de sa victoire l'esti-

me & les loüanges de ceux qu'il avoit vaincus.

En effet ils en parlerent si avantageusement à leur retour en France, que quelque-temps après, comme on le verra au Livre suivant, le Roy Loüis oubliant qu'il avoit été son ennemi, luy donna des marques tres-distinguées de sa bien-veillance & de la consideration toute particuliere qu'il avoit pour luy. Après que les assiegez eurent capitulé, il défendit aux siens sur peine de la vie, de toucher à quoyque ce fût qui leur appartint ; & pendant qu'ils évacuoient la place, ayant vû de ses yeux un Espagnol qui s'efforçoit d'arracher à un Suisse de la garnison un collier de prix, il courut à luy l'épée à la main, le poursuivit jusques dans la mer où il s'étoit jetté, & croyant luy avoir ôté la vie par le coup qu'il luy porta, en punition de son attentat, il se trouva neanmoins qu'il n'étoit que blessé. Il donna le gouvernement de la ville & du château de Caïette à Loüis Errera son parent, & celuy de Tarente, dont il tira Errera, à Pierre Nicossa, après quoy il reprit le chemin de Naples, où on l'attendoit avec impatience. Il est vray cependant, que s'il se hâta de

s'y rendre, ce fut moins par l'attrait des honneurs & de l'appareil éclatant avec lequel on se disposoit à le recevoir, que pour être à portée d'appuyer de nouvelles entreprises, dont il ne croyoit pas pouvoir differer l'execution. Il n'y eut pas été quelques jours, qu'il tomba dans une grande maladie, causée apparemment par les fatigues de la guerre, que la mauvaise saison & le camp de Ceinture n'avoient pas peu augmentées. Le mal fut si violent, que les medecins après avoir employé inutilement tous les remedes humains, & épuisé toute leur science, commencerent à desesperer de sa guerison. Il fallut donc recourir à de plus puissans secours, & ordonner des prieres publiques dans toutes les Eglises de la ville. Peu de jours après le mal diminua notablement, soit par l'assistance du ciel, ou par la forte constitution du malade. Déja il commençoit à reprendre ses forces, & s'étant fait transporter du vieux château appellé de Capouë, où son mal luy avoit pris, dans le château-neuf, où l'air étoit plus sain, au bout de quelques jours il se trouva rétabli en une parfaite santé. La joye en fut si grande & si universelle dans

Naples, qu'il luy fallut se livrer sept jours entiers au public, pour recevoir les complimens qu'on venoit luy faire sur sa guerison. Plus on avoit été allarmé de sa maladie, plus on se rejoüissoit de l'en voir délivré. Aussi peut-on dire, qu'il étoit admiré & aimé generalement des grands & du peuple, suivant le goût de chacun en particulier ; des uns, à cause de sa bonne mine & de sa taille haute & majestueuse ; des autres, à cause de cette politesse extrême qu'il joignoit au titre glorieux du plus grand Capitaine de son siecle ; de ceux-cy, pour sa justice, où l'on trouvoit un parfait assortiment de clemence & de severité, qui ne la rendoit ni trop molle, ni trop rigide ; de tous enfin, pour sa magnificence toute royale, & qui faisoit regreter à tout le monde, que celuy en qui on la trouvoit, ne portât pas le nom & le titre de Roy. On la vit éclater particulierement dans la donation qu'il fit des domaines de quelques villes à divers Generaux de ses troupes ; à Didaque Mendoce, de celuy de Milet, à l'Alviane, à Navarre, à Jean de Cardonne, frere de Hugue tué devant Caïette, de ceux de San-Marco, d'Oliveto & d'Avellino. Andrade, Car-

vajal ; Alverade, Emmanuel & Antoine Leva, ressentirent les mêmes effets de sa liberalité ; & pour ce qui est des Colonnes Prosper & Fabrice, il les remit en possession des villes & de tout le païs que les François leur avoient enlevé. Les Colonels & les Capitaines, tant de cavalerie que d'infanterie, ne furent pas oubliez dans cette gratification ; tous ayant eu pour leur lot, ou le commandement de quelque place, ville ou château, ou la confiscation, soit de quelque maison de prix dans les villes, soit de quelque riche fonds à la campagne. Les soldats mêmes du dernier rang y eurent part comme les officiers ; & quoyqu'il leur eût déja fait de grandes largeses en commun, il en fit encore de particulieres à ceux qui s'étoient distinguez par leur valeur, assignant à plusieurs d'entr'eux de bonnes pensions. On ne sçavoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou que le souvenir des belles actions de chacun d'eux pris separément luy fût si present, ou qu'il sçût disperser les graces avec une liberalité si proportionnée au mérite du service. Pas un officier, pas un soldat de tous ceux qui étoient à ses ordres à qui il n'eût pensé ; pas un qui n'eût été

recompensé dignement de ses peines, & qui ne s'en tint bien payé. Après cela combien les troupes ne devoient-elles pas être attachées à un tel General, & dequoy le General n'étoit-il pas capable avec de telles troupes. Tout cela neanmoins ne contentoit pas encore son grand cœur, bien que c'en fut déja trop pour sa seureté & pour son repos ; l'envie ayant pris occasion de l'estime & de l'affection que les troupes avoient pour luy, de le rendre suspect dans l'esprit du Roy son maître, de minuter secretement quelque grand dessein. Mais il faut encore parcourir ce que son histoire a de plus memorable, avant que de rapporter ce qu'il eut à souffrir de la malignité de ses envieux & de la défiance de Ferdinand.





HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE, SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE.

LIVRE CINQUIÉME.

Autant qu'on s'applaudissoit à la Cour d'Espagne de la conquête du Royaume de Naples, & que la joye y étoit grande & triomphante, autant la perte qu'en fit la France porta-t-elle dans tout le Royaume de tristesse & de consternation. Toute la Noblesse étoit en deüil, n'y ayant presque pas une maison qualifiée qui n'eût perdu quelqu'un des siens dans cette malheureuse expedition. Le peuple aussi sensible à la perte de ses proches que tou-

ché de la désolation des Grands & de la Cour, éclatoit en plaintes & en murmures, detestant le jour qu'on s'étoit mis en tête de tenter une entreprise qui devoit remplir la France de larmes & de misere, & la couvrir d'un opprobre plus triste & plus honteux mille fois qu'on ne l'avoit vû sous le regne precedent. Mais cette affliction des Grands & des peuples, n'étoit rien au prix de celle du Roy, plus interessé que nul autre à cette calamité publique, & tout ce que chaque particulier regretoit étant une perte pour luy. Il voyoit son Etat épuisé inutilement d'hommes & de finances, ses armes décreditées, un Royaume florissant, qu'il avoit crû un an auparavant tenir déja entre ses mains, saisi par un Prince rival de sa puissance & de sa gloire, & qui triomphoit de se voir élevé sur les ruines & les débris de la fortune d'un ennemi. La conduite que Loüis avoit tenuë à l'égard de Ferdinand, toute des plus fieres & des plus hautaines, les menaces qu'il luy avoit fait faire, ces grands & extraordinaires préparatifs avec quoy il se promettoit d'emporter de vive force ce que ce Prince luy disputoit, tout cela s'en étoit allé en fumée, & ne luy causoit

pas moins de confusion que de perte & de dommage. Il rappelloit le souvenir de ses predecesseurs, dont pas un ne luy paroissoit avoir été si malheureux que luy. Car encore qu'ils eussent perdu dix-huit batailles dans les guerres qu'ils avoient eües avec les Anglois, outre que ce n'étoit point tant par leur faute que par leur mauvaise fortune, ils avoient du moins cette consolation, de n'avoir été vaincus que par des hommes de leur nation, y ayant parmi les ennemis plus des deux tiers de François; ensorte que si l'Angleterre faisoit la guerre, la France gagnoit les batailles & remportoit les victoires. Quant à Charles VIII. à qui Loüis avoit succedé, il est vray que sa retraite ou plûtôt sa fuite du Royaume de Naples avoit eu quelque chose d'ignominieux, mais toute la honte en avoit été effacée par la journée memorable de Fornouë, où Charles en laissant à ses ennemis le profit de la guerre, leur en avoit ravi toute la gloire. Loüis au contraire se voyoit dépoüillé d'un Royaume par des ennemis qu'il méprisoit, se croyant fort superieur à eux par le nombre & la valeur de ses troupes, & se flattant que de les attaquer & de les vaincre, seroit une

même chose pour luy. A la honte de cette défaite se joignoit encore la crainte, que les Espagnols animez par leurs succez, ne portassent leurs armes jusques dans le Milanez, & ne s'emparassent de ce Duché avec la même facilité qu'ils avoient reconquis le Royaume de Naples. Tout étoit à craindre pour l'execution de ce dessein, & de la fortune qui favorisoit toutes leurs entreprises, & des dispositions de l'Empereur Maximilien, qui ne manqueroit pas ou de se joindre aux Espagnols, ou de faire diversion aux forces que la France voudroit envoyer au-delà des monts, par une grande & soudaine irruption dans quelqu'une de ses provinces. L'embarras où il se trouvoit ne venant que de ses malheurs d'Italie, & la plûpart de ces malheurs ne pouvant être imputez qu'à la mauvaise conduite de ses Generaux & aux malversations des Tresoriers & des Commissaires de ses troupes, il jugea que quelque expedition qu'il entreprît à l'avenir, il falloit qu'il se mît luy-même à la tête de ses armées. Il en avoit l'exemple dans un grand Roy de Perse, qui vaincu déja en plusieurs rencontres par Alexandre, & voyant que de ceux à qui

il avoit confié le commandement de ses troupes, plusieurs avoient été negligens & tous les autres malheureux, sans vouloir desormais s'asseurer sur eux, résolut de commander en personne la nouvelle armée qu'il alloit opposer à son ennemi. Conduite hazardeuse, à la verité, mais une raison plausible qu'on en peut rendre & qui la fera toûjours approuver, c'est que souvent l'incertitude du sort des armes lie les mains à un Generàl assujeti à une puissance superieure, & qu'il n'ose hazarder une action qui seroit décisive pour la fortune de son maître, que parce qu'il apprehende de n'y pas réüssir ; au lieu qu'un Roy qui n'est responsable à personne du mauvais succès, ne peut être retenu par cette crainte.

Si le Roy de France apprehendoit extrêmement que Consalve ne passât du Royaume de Naples au Milanez, tous les Italiens partisans de l'Espagne ne le souhaitoient pas moins ; & quant à ceux qui se tenoient neutres entre les deux Couronnes, ils ne doutoient pas que le General Espagnol ne profitât de la conjoncture pour accroître la puissance de ses maîtres, en joignant un Etat de cette importance à

tous ceux qu'ils possedoient déja, tant en Italie qu'en Espagne. Mais diverses raisons le détournerent de tenter une si grande entreprise. Il n'eût osé s'y engager sans des ordres exprès de Ferdinand & d'Isabelle, & ses ordres ne pouvoient venir qu'après de longues déliberations, dont peut-être le resultat seroit de s'en tenir au Royaume de Naples. Car qui ne voyoit que l'Empereur & les Venitiens prendroient ombrage de ce nouveau dessein, & que peut-être se croiroient-ils obligez de se joindre à la France pour concourir avec elle à donner des bornes à une puissance qui ne pouvoit s'étendre plus loin sans les remplir d'inquietude & de défiance. Supposé même qu'il reçût un ordre de la Cour d'Espagne, d'entrer dans le Milanez, la maladie où il tomba peu de jours après son retour à Naples, le mettoit horsd'état d'y obeïr; & s'il ne conduisoit luy-même son armée, c'étoit faire un grand éclat sans esperance d'un bon succès. D'ailleurs, il voyoit, que de tirer ses troupes du Royaume de Naples avant que d'en avoir chassé les François qui y restoient & pourvû à la seureté de sa conquête, ce seroit trop oser, & encourir le blâme d'avoir voulu signaler sa valeur aux

dépens de sa conduite. Venouse étoit encore occupée par Loüis d'Ars, qui après la bataille de Cerignole s'y étoit retiré avec un corps d'infanterie & quelques escadrons, bravant tous les efforts de ceux qui l'attaquoient & les repoussant toûjours à leur honte & à leur perte. Non content de cela, il s'étoit rendu maître d'Atelle, d'Altamure, de Melphe & de quelques autres villes ou forteresses des environs, attendant toûjours que l'armée Françoise eût forcé le pas de Saint-Germain ou passé le Garillan, pour réchauffer la faction d'Anjou, c'est-à-dire, ceux des Italiens qui étoient encore François dans l'ame, & recommencer la guerre dans la Poüille avec plus de vigueur qu'on ne l'avoit faite auparavant. Et quand Consalve auroit pû s'ôter cet ennemi de dessus les bras, ou le tenir renfermé dans les places qu'il avoit saisies, autre difficulté qui devoit l'arrêter, le peu de disposition qu'il trouvoit dans ses troupes à entreprendre une nouvelle expedition, parceque l'argent luy manquoit, & que tout ce qui luy en restoit quand après la prise de Caïette il les ramena à Naples, avoit été consommé par les grandes largesses qu'il leur avoit faites. Les

ſoldats les avoient reçûës avec joye, mais comme des dons extraordinaires qui ne devoient pas tenir lieu, ni diminuer rien de la paye qui leur étoit dûë, ſçachant tres-bien diſtinguer entre ce qui étoit de la liberalité du General & de ſa juſtice, & ne pretendant pas que la premiere fut ſubſtituée à l'autre. Auſſi voyant que la paye étoit differée, commencerent-ils à murmurer de ce retardement. Plus ils étoient perſuadez qu'on avoit lieu d'être content de leurs ſervices, plus ils ſe croyoient en droit d'en exiger le prix, & tout alloit à une ſedition ouverte, ſi Conſalve ne l'eût prévenuë en les logeant en divers lieux, où il leur permit de vivre aux dépens des peuples & comme à diſcretion. Mais parcequ'il craignoit avec raiſon que l'avidité du ſoldat ne pût ſe contenir dans de juſtes bornes, il propoſa aux Napolitains de ſouffrir, qu'on mît des impôts ſur le Royaume, ou une taxe par tête pour ſauver les habitans de la vexation de ceux qui avoient chez eux leur logement. Le remede étoit pire que le mal, parceque les ſommes neceſſaires pour le payement des troupes étoient ſi exorbitantes, qu'elles auroient épuiſé tout l'argent des particuliers ; & delà quel-

les plaintes, quelles clameurs & quel danger d'une revolte universelle ? Il étoit donc encore plus à propos que les soldats se payassent par leurs mains, en tirant de ceux chez qui ils logoient, tout ce qui leur étoit necessaire pour leur subsistance. Consalve ne laissa pas de défendre tres-expressement toutes sortes de violences, menaçant de châtimens tres-severes ceux qui en commettroient ; mais les défenses & les menaces n'aboutirent qu'à un plus grand désordre. Les officiers chargez de tenir la main à l'execution des volontez du General, ne furent ni obéïs ni écoutez. Bien plus, la licence effrenée du soldat foulant aux pieds toute discipline, alla jusqu'à les déposer & en substitua d'autres en leur place, qui étoient toûjours les plus mutins & les plus seditieux de chaque compagnie. Cependant tous leurs ordres étoient reçûs & executez avec plus de soumission, que ceux d'un General le plus autorisé ; & quiconque osoit y contrevenir, étoit puni de mort. La ville de Capouë à cause de l'extrême fertilité de son terroir, fut la premiere où ces troupes rebelles se cantonnerent pour y vivre à leur volonté, & après qu'elles en auroient tiré tout ce

qui pourroit les accommoder, leur dessein étoit de se transporter de là en plusieurs autres, où elles esperoient de trouver une plus grande abondance de vivres ou plus d'argent. Jamais Consalve ne se trouva si embarrassé ni si fatigué du poids du commandement. Outre le mal present qu'il étoit obligé de tolerer, il en prévoyoit d'autres plus grands & plus préjudiciables au bien de ses Maîtres. Loüis d'Ars pouvoit tirer de Venouse & des autres places qu'il occupoit, cinq à six mille hommes & se mettre en campagne avec cette petite armée. Naples étoit menacée de l'invasion des rebelles, comme toutes les autres villes du païs, & quand on apprendroit qu'ils en approchoient pour la piller, il étoit à craindre que les Napolitains n'appellassent les François à leur secours, & qu'ils n'aimassent mieux retomber sous leur domination, que de se voir en proye à l'avarice & à la violence des Espagnols; & si la capitale sortoit des mains de ces derniers, que devenoit le reste du Royaume, & où retrouver le fruit des fatigues & des victoires du grand Capitaine? Tout ce qu'il voyoit ou qu'il craignoit, il le fit sçavoir à la Cour de ses Maîtres, & Ferdinand

tres-fertile en expediens, & plus encore en artifices, trouva moyen de le tirer d'intrigue.

Il n'ignoroit pas que le Roy Loüis avoit ordonné de grandes levées, mais qu'elles ne se faisoient qu'avec beaucoup de lenteur, parceque son épargne étoit épuisée par le grand armement qu'il avoit fait l'année d'auparavant. Présumant donc qu'il ne seroit pas fâché d'avoir du temps pour rétablir ses finances dans l'état où elles étoient quand il entreprit la conquête de Naples, il luy fit proposer par des Députez qu'il luy envoya, une trêve d'une année, dans tous les païs qui dépendoient de l'une & de l'autre Couronne, sans en excepter le Royaume de Naples. Par là il s'assuroit deux avantages considerables; l'un, que pendant la trêve il feroit passer à Consalve tout l'argent qui luy étoit necessaire pour appaiser les troupes & les faire rentrer dans leur devoir; l'autre, que la trêve étant signifiée à Loüis d'Ars par le Roy son maître, elle luy ôteroit la liberté de rien entreprendre contre les Espagnols par la voye des armes. Mais en quoy parut la ruse de ce Prince, c'est que dans le traité qui portoit une suspension d'armes pour

un an entre la France & l'Espagne, & cela dans tous les lieux de leur dépendance, & même au Royaume de Naples, il fit inserer cette clause captieuse, que neanmoins dans ce Royaume il n'y auroit nul commerce entre les deux nations. Les Ministres Espagnols en demandant que ce dernier article fût ajoûté au traité, déclarerent que cela ne devoit s'entendre que des marchands François qui trafiquoient par mer, & pour empêcher que sous pretexte de negoce, on ne leur ordonnât de passer & de débarquer secretement des gens armez au Royaume de Naples. Le Roy Loüis prenant la clause en ce sens, & ne croyant pas qu'on s'avisât jamais de l'interpreter autrement, signa le traité avec la franchise & la bonne foy qui luy étoit naturelle, surquoy ayant envoyé ordre à d'Ars de se conformer à ce traité, Ferdinand l'envoya de même à Consalve, mais en luy recommandant de faire l'attention qu'il devoit aux termes de la clause, & de les prendre dans toute l'étenduë de leur signification. C'en étoit trop pour un homme aussi penetrant que Consalve, & qui sçachant que la politique de Ferdinand ne luy permettoit jamais d'appuyer, mais au plus de

couler legerement sur les pas glissans, devina d'abord quel sens ce Prince vouloit qu'on donnât à des termes d'une ambiguité affectée. Avant que de faire notifier le traité à Consalve, il luy avoit déja fait toucher de grosses sommes, par le moyen desquelles ce General ayant calmé la rebellion des troupes, & se trouvant fort content de son maître, il ne songea plus qu'à le contenter reciproquement en suivant fidelement ses secrettes intentions. Il fit donc bloquer les cinq villes qui tenoient encore pour la France, & lorsque d'Ars qui étoit dans Venouse voulut representer, que c'étoit violer la foy du traité, on luy répondit, que le mot de commerce étoit si general, qu'il autorisoit les Espagnols à empêcher que rien absolument n'entrât dans la ville, pas un grain de bled ni un verre d'eau. D'Ars qui n'avoit personne à qui s'adresser pour avoir une plus juste & plus favorable interpretation du traité, & qui n'en pouvoit appeller qu'à ses armes, ne laissa pas de rester dans sa place jusqu'à ce que ses vivres fussent consommez. Mais enfin réduit à la derniere necessité, il fit sçavoir aux Commandans des autres places que tenoient les

François, qu'ils pourvussent à leur seureté comme ils pourroient, & que pour luy il avoit pris son parti, qui étoit de sortir de Venouse avec sa garnison, & de s'ouvrir un chemin jusqu'aux Alpes à la pointe de l'épée. Il le fit en homme de tête & de résolution, & s'il ne se proposa pas pour modelle la retraite de Xenophon avec les dix mille hommes qu'il ramena des confins de Babylone jusques dans la Grece, toûjours sçût-il l'imiter parfaitement. A peine se fut-il mis en marche, que l'Alvianne avec un corps de troupes le joignit de près, & le cotoya long-temps, ne cherchant qu'à le surprendre & à le charger avec avantage. Luy, quoyqu'à la vûë de l'ennemi, continua de marcher tambour batant & enseignes déployées, déterminé à se faire hacher en pieces avec toute sa troupe, plûtôt que de s'abaisser à des prieres indignes & de mendier lâchement la vie ou la liberté à ceux dont il n'avoit jamais redouté les armes. En cette fiere contenance s'étant avancé jusque hors du païs ennemi, il continua de marcher vers la France avec moins de précaution, mais toûjours en homme qui vouloit remettre sa garnison dans le Royaume

au même état qu'elle étoit sortie de Venouse. Il y réussit parfaitement, & ce fut le seul de tous les Generaux François qui eut la gloire de remener en France tous les gens de guerre qui luy avoient été confiez. Les Gouverneurs des autres villes, ou manque de courage, ou pour n'avoir pas assez de monde, n'oserent tenter une entreprise si hardie. Ils eurent bien-tôt sujet de s'en repentir, l'exemple d'Ars leur ayant fait voir, qu'ils auroient pû se tirer comme luy des mains des Espagnols, & qu'ils ne pouvoient prendre de parti contraire au sien qu'avec quelque honte & bien moins de bonheur. On les affama dans leurs places & on les contraignit enfin de les quitter dans un état qui tout pitoyable qu'il étoit, n'empêcha pas les païsans & les bandis de se jetter sur eux & de les sacrifier inhumainement à leur haine & à leur vengeance.

Consalve étant sorti heureusement d'une affaire où son autorité s'étoit trouvée en compromis, tomba dans une autre, où quoyqu'il n'eût rien fait que par ordre de ses Maîtres, il eut peine toutefois à sauver l'honneur de sa parole & à se laver d'une tache

de

de mauvaiſe foy. Ce fut au ſujet de la détention du Duc de Valentinois fils du Pape Alexandre VI. & comme cet évenement fit grand bruit dans le monde, il eſt à propos de reprendre la choſe d'un peu plus loin, pour la ſatisfaction de ceux qui en liſant l'hiſtoire, veulent qu'on les mette bien au fait, & que rien ne manque pour contenter pleinement leur curioſité.

L'ambition qu'avoit le Cardinal de la Roüere de parvenir au ſouverain Pontificat, s'étoit renduë ſi maîtreſſe de ſon cœur, que ſurmontant la haine inveterée qui étoit entre ſa maiſon & celle de Borgia depuis l'élevation d'Alexandre ſur le trône de l'Egliſe, il crût ne devoir rien oublier pour gagner le Duc de Valentinois, & par ſon moyen toutes les créatures d'Alexandre. Sans vouloir donc ſe ſervir de perſonnes interpoſées pour negocier cette affaire, il jugea que le plus ſeur étoit de s'en charger luy-même. Il fit demander une entrevûë au Duc, & s'étant abouché avec luy, il luy repreſenta, que leurs maiſons n'ayant été juſques-là ennemies l'une de l'autre, que par la contrarieté de leurs interêts, il ſe preſentoit une occaſion de les reconcilier qu'il ne falloit pas laiſſer

échaper ; que le Duc ayant une fille à marier & la maison de la Roüere se trouvant reduite à un seul heritier, qui étoit François Marie de la Roüere son neveu, s'il vouloit consentir au mariage de l'une avec l'autre, & luy procurer les suffrages des créatures d'Alexandre pour son élection, il luy donneroit parole de l'aider à reconquerir les villes de la Romagne, que les Venitiens luy avoient enlevées, de luy continuer la Prefecture de Rome & le Generalat des armées de l'Eglise, & de favoriser les desseins qu'il avoit sur les Republiques de Florence, de Sienne & de Pise. Outre que le Duc avoit grand sujet de se défier de la sincerité de ses promesses, il n'ignoroit pas que le Cardinal étoit un homme imperieux, violent, implacable ; & que quand il auroit le souverain pouvoir entre les mains, il cesseroit de se contraindre, & ne rendroit d'autre raison de sa conduite qu'une volonté absoluë, par où il faudroit necessairement en passer. Mais ayant eu des avis secrets par les amis qu'il entretenoit dans le sacré College, que la faction d'Espagne & celle du Cardinal Sforce s'étant déja déclarée pour le Cardinal de la Roüere, en vain s'opposeroit-il à

son élection, il luy parut que la bonne politique exigeoit de luy, qu'il se fit un mérite de ce qu'il eût été inutile & même dangereux de refuser, & accorda de bonne grace tout ce qu'on luy demandoit.

Il y avoit long-temps que les Venitiens aspiroient à la possession de la Romagne, dont le Duc de Valentinois aidé des armes des François s'étoit rendu maître, & la mort d'Alexandre VI. leur parut une conjoncture tres-favorable pour executer ce dessein. Le Duc par sa jeunesse & à force de remede, ayant sauvé sa vie du même empoisonnement dont Alexandre étoit mort, n'en avoit pû encore sauver sa santé, & les fâcheux restes d'un mal si violent le mettoient hors d'état de rien entreprendre. Les Colonnes & les Ursins qui s'étoient réünis contre luy à la mort de son pere, occupoient Rome & les environs avec des forces si superieures aux siennes, que pour éviter de tomber entre leurs mains, il avoit été contraint de passer du Vatican au château saint Ange où il se tenoit renfermé. Le Pape Jules II. qui n'en étoit encore qu'au commencement de son Pontificat ne se trouvoit pas peu empêché à se démêler de tous les embar-

ras que les guerres d'Italie luy avoient mis sur les bras, en même-temps qu'on luy avoit mis la tiare sur la tête. D'ailleurs les peuples de laRomagne voyant qu'ils alloient avoir affaire à un Pape entreprenant & plein de hardiesse & de courage, ne doutoient pas qu'il ne fît tous ses efforts pour réünir leur païs à l'Etat Ecclesiastique. C'est neanmoins ce qu'ils craignoient comme la mort, & cette domination leur paroissoit si odieuse & si insupportable, qu'ils disoient hautement, que si on laissoit à leur choix de se donner pour maîtres des Prêtres ou des Turcs, ils préfereroient sans balancer les Turcs aux Prêtres. Toutes ces conjonctures furent autant de raisons aux Venitiens pour se hâter de jetter une armée dans la Romagne, sous la conduite du Provediteur Christophle More. Le Pape pour rompre leur dessein ou pour en suspendre l'execution, envoya à Venise l'Evêque de Tivoli, dont la negotiation ne réüssit pas, parcequ'on s'y étonna peu de ses menaces, & que pour ses raisons on les réfuta par de meilleures. Le Provediteur s'alla presenter devant Faënza, dont le château étoit déja à luy, en ayant gagné le Gouverneur par argent, & pour la ville, il la réduisit par les armes & la

soûmit à l'obéïssance de la Republique. Cette premiere conquête fut suivie de celles de diverses petites places ou forteresses, dont il s'empara sans peine & sans y employer son artillerie, comme à Faënza. Il est difficile de dire qui fut le plus mortifié de cette expedition des Venitiens ou, le Pape, ou le Duc de Valentinois. Le Pape y voyoit son autorité méprisée, & le dessein qu'il avoit de réünir cette province au domaine de l'Eglise, prévenu par l'invasion de ces Republiquains ; le Duc ne pouvoit la regarder que comme le premier coup de sa ruine & le commencement de la décadence entiere de sa fortune. Toutes les autres villes de la Romagne sembloient tendre les mains aux Venitiens & les appeller à elles, & il ne tint qu'à eux de s'y faire recevoir, ayant plus de forces & plus d'argent qu'il n'en falloit pour achever de conquerir toute cette province. Toutefois craignant de pousser à bout la patience du Pape & de se le rendre irreconciliable, ils envoyerent ordre à leur armée de s'abstenir de toute nouvelle hostilité, & de se contenter de conserver ce qu'elle avoit acquis par ses premieres actions. Cette démarche qu'ils croyoient de-

voir appaiser le Pape, ne fit qu'ajoûter le mépris à l'indignation. Il la traita de foiblesse & de lâcheté, & en prit occasion d'encourager le Duc de Valentinois à vaincre son mal, si cela se pouvoit, & à se mettre en campagne pour aller reprendre Faënza. Ce Duc ou à cause du mauvais état de sa santé, ou parceque le nombre de ses troupes étoit fort diminué, n'esperant plus de pouvoir défendre contre les armes des Venitiens, les places qui luy restoient dans la Romagne, s'étoit offert au Pape de les luy remettre entte les mains. Jules qui avoit dessein de se servir du Duc pour recouvrer Faënza, dont il se flatoit qu'il luy seroit plus aisé de traiter avec luy & à de meilleures conditions qu'avec les Venitiens, le remercia de ses offres obligeantes, luy remontra, qu'il falloit qu'il reprit son courage avec ses forces, qu'il rassemblât au plûtôt toutes ses troupes, & que d'abord que sa santé luy permettroit de souffrir l'agitation de la mer, il luy feroit fournir des vaisseaux pour s'embarquer à Ostie, & passer de là dans la Romagne en qualité de General des armées Ecclesiastiques. Ces honneurs à quoy le Duc ne s'attendoit pas, le remplirent de tant de joye,

qu'en fort peu de temps il se trouva parfaitement gueri. Ses medecins en donnerent avis au Pape, & l'assurerent qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour luy à se mettre sur mer. Mais à peine fut-il sorti de Rome, que Jules, soit par une legereté naturelle, ou qu'on luy eût jetté dans l'esprit quelque soupçon des dispositions du Duc à son égard, se repentit & du refus qu'il avoit fait d'accepter ses places, & de l'autorité qu'il luy avoit donnée en le revêtant du titre de General. Le Pape regretoit de s'être fié à luy si imprudemment ; le Duc n'étoit pas moins surpris qu'il eût osé le faire. Les Cardinaux de Volterre & de Sutri furent dépêchez par sa Sainteté pour courir après luy, avec ordre de l'arrêter en quelque lieu qu'ils le pussent joindre & de le ramener à Rome. Le Duc qui ne se défioit pas moins du Pape, que le Pape de luy, se hâta de son côté de gagner Ostie où il ne demeura qu'une demie-heure, & il étoit déja sur la galere qu'on luy avoit destinée pour son trajet, lorsqu'il fut atteint par les deux Cardinaux qui étoient chargez de se saisir de sa personne. Malheureusement pour luy il n'étoit point encore sorti du port & les officiers de la galere où il s'étoit

embarqué étant tout dévoüez au Pape., le contraignirent d'en sortir & le livrerent aux Cardinaux. On le mena à Rome lié avec des cordes, quoyqu'il luy fût impossible de s'enfuir étant bien escorté, & jamais le Peuple Romain ne témoigna plus de joye que de le voir prisonnier & entre les mains de ceux que la justice obligeoit indispensablement de luy faire subir une punition exemplaire. Tout le monde ayant souffert de ses violences & de ses méchancetez, il n'y avoit personne qui ne souhaitât d'en être vengé par son supplice. Mais le Pape qui craignoit que s'il luy faisoit faire son procez, les Gouverneurs des places qui étoient encore à luy dans la Romagne, n'en traitassent avec les Venitiens, & n'aimassent mieux les livrer aux ennemis de l'Etat, qu'au persecuteur de leur maître, frustra l'esperance des gens de bien, en refusant au public l'exemple qu'on attendoit d'une juste severité. S'étant donc contenté de le tenir renfermé dans le Vatican sous bonne garde, il ordonna qu'à la liberté près on luy accordât tout ce qu'il souhaiteroit. Il luy rendit même une visite, & luy fit des honnêtetez & des caresses que n'auroit jamais dû attendre un homme

qui, selon toutes les loix divines & humaines, ne méritoit que la mort. Il est vray qu'il s'agissoit de luy persuader de ceder ses places de la Romagne au Pape, ou en tout cas de les mettre en dépôt entre ses mains. Le Duc demanda du temps pour y penser; & autant qu'il voulut demeurer maître de ces places, autant cessa-t-il de l'être de sa liberté.

La raison qu'il eut de ce délay, & dont il n'avoit garde de s'expliquer à personne, fut qu'il vouloit attendre l'issuë de la guerre des François avec les Espagnols, pour se déclarer ensuite en faveur du parti victorieux. Si les armes des premiers prévaloient, il ne doutoit pas qu'ils ne dussent accomplir de bonne foy le traité fait avec eux, & obliger le Pape de le remettre en liberté. Que si l'Espagne l'emportoit sur la France, son dessein étoit d'offrir à Consalve une partie de ses places pour conserver l'autre, ne doutant pas qu'une offre si avantageuse à l'Espagne ne dût estre acceptée avec joye par un General qui ne cherchoit que l'accroissement de la grandeur & de la puissance de cette Monarchie. Après la déroute du Marquis de Saluces, voyant les desseins de la France tombez en

ruine ; & le Royaume de Naples soumis à la domination d'Espagne, il fit sçavoir à Consalve, que s'il vouloit penser à la conquête des villes de Floce, de Pise, de Siene & de Luques, luy de son côté étoit prêt d'y concourir, & par ses armes & par les places de la Romagne qu'il luy feroit livrer. Rien n'étoit plus engageant pour un Espagnol également interessé & à sa propre gloire & à celle de ses Maîtres. Mais quelle asseurance prendre sur la parole d'un homme aussi faux & aussi perfide que l'étoit le Valentinois ; & & pour Consalve, quelle atteinte à la réputation qu'il s'étoit faite du plus habile & du plus pénetrant de tous les Capitaines de son siecle, s'il se fût fié aveuglement à un homme qui faisoit comme profession de tromper & de trahir tout le monde ? Peut être cependant habile comme il étoit, eût-il sçû prendre toutes ses seuretez avec le Duc & le mettre dans la necessité de tenir sa parole, si l'armée Espagnole se fût trouvée disposée à executer les projets du Duc. Mais l'argent luy ayant manqué, & rebutée d'attendre si longtemps après le payement de sa solde, il étoit inutile & peut-être dangereux de vouloir s'engager dans cette entre-

prise. C'est ce qui détermina Consalve à répondre au Duc qu'il avoit bien du regret que l'état present de ses affaires ne luy permît pas de seconder ses bonnes intentions, mais que dans peu de temps il ne manqueroit pas de s'y prêter, & que ses Maîtres luy étant redevables de la conquête de la Toscane, il pouvoit s'asseurer que jamais il ne cesseroit d'en être appuyé & protegé.

Le Duc de Valentinois prenant cette réponse pour un refus, perdit courage & ne songea plus qu'à tenter quelque autre voye de se tirer au plûtôt de captivité. La meilleure & la plus importante place qu'il occupoit dans la Romagne étoit Ceséna, & Don Pedro Oviedo à qui il en avoit donné le gouvernement, luy avoit laissé une promesse, par laquelle il s'obligeoit de luy remettre la place entre les mains, lorsqu'il luy representeroit luy-même ou luy feroit representer cette promesse. Le Duc la donna au Pape, & le saint Pere tres-satisfait de cette avance, se persuada qu'il en seroit de même de toutes les autres villes & châteaux qu'il avoit dessein de recouvrer. Il envoya en toute diligence à Ceséna presenter cet-

te promesse à Oviedo & le sommer de luy livrer la place. Oviedo demanda à cet Envoyé que le Pape avoit choisi entre plusieurs autres officiers de sa Cour, comme un homme de créance & tres intelligent, si le Duc de Valentinois étoit remis en liberté. L'Envoyé ayant répondu que non, mais que cela se feroit au plûtôt, Oviedo entre en fureur, reproche à l'Envoyé de n'être venu que pour le surprendre, le condamne à être pendu en punition de sa perfidie, & sans autre forme de procez le fait executer. Un autre plus moderé que Jules n'auroit appris cette nouvelle qu'avec une extrême indignation; luy donc qui étoit le plus fier & le plus impatient de tous les hommes, que ne devoit-il pas ressentir de se voir insulté avec tant d'audace & d'insolence en la personne de celuy qui portoit ses ordres, & comme dépositaire de son autorié? Craignant cependant que s'il laissoit éclater son ressentiment, Oviedo pour le braver ne livrât sa place aux Venitiens, & ne se couvrît de leur protection, il crut qu'il feroit mieux de tenir secret ce qui s'étoit passé, & de marcher toûjours d'un pas égal à l'execution de son dessein. Il se renferma dans sa cham-

bre, avec défenſe d'y laiſſer entrer perſonne, & y demeura ſeul vingt-quatre heures, autant pour digerer l'affront qu'il venoit de recevoir, que pour reſoudre en luy même quelles ſeuretez il pourroit donner au Duc de Valentinois pour ſon élargiſſement, après qu'il auroit reſtitué la Romagne au ſaint Siege. Enſuite il tint un Conſiſtoire où cette affaire fut miſe en déliberation. Il y fut conclu qu'on offriroit au Duc de choiſir celuy qu'il voudroit du ſacré College pour être remis entre ſes mains. Il jetta les yeux ſur le Cardinal Carvajal moins pour l'étroite amitié qui étoit entre eux, qu'à cauſe qu'il le croyoit homme ferme & inflexible, & qui jamais ne ſe laiſſeroit diſſuader de tenir la parole qu'il auroit donnée. Carvajal fut quelque temps à ſe défendre d'une commiſſion ſi délicate. Il ſçavoit que le Pape étoit plein de haine & de vengeance contre le Duc, & qu'après l'avoir dépoüillé, il ne ſongeroit plus qu'à le punir. Cependant l'amitié qu'il avoit pour le priſonnier, l'emporta ſur la crainte de ſe commettre avec le Pape. Il demanda d'abord qu'on le rendît maître d'Oſtie, ce qui luy ayant été accordé, il ſe chargea d'y conduire

le Duc. Et comme cela ne suffisoit pas encore pour rasseurer le Duc contre ses défiances, le Consistoire, selon qu'il l'avoit souhaité, exigea du Cardinal Carvajal un serment, par lequel il s'obligeât de remettre le Duc en liberté au premier avis certain qu'il auroit de la restitution de la Romagne à l'Etat Ecclesiastique, quand même le Pape releveroit le Cardinal de son serment & luy envoyeroit ordre de retenir son prisonnier, quand même il le menaceroit d'excommunication & de toutes les foudres de l'Eglise en cas de désobéïssance.

Avec tant de seuretez il n'étoit plus permis au Duc de tergiverser, aussi n'hesita-t-il point à se dessaisir des promesses qu'il avoit reçûës des Gouverneurs de ses places, & prit ensuite le chemin d'Ostie, où Carvajal le conduisit. Mais ces Gouverneurs apprenant qu'encore qu'il eût abandonné les places qu'ils tenoient en son nom, il n'avoit pas encore recouvert sa liberté, s'imaginerent que la Cour de Rome l'avoit condamné à une prison perpetuelle, & que peut-être elle porteroit sa rigueur jusqu'à le faire mourir. Là dessus ils s'assemblent & complotent entr'eux de livrer leurs places aux

Venitiens pour des sommes tres-modiques, ne cherchant qu'à s'indemniser des frais qu'ils avoient faits pour les fortifier. Après ils députerent au Senat pour luy faire leurs propositions. Ils se flatoient qu'elles seroient reçûës avec joye & d'un consentement unanime, toutefois ils apprirent qu'elles avoient été rejettées, & que le Senat sçachant que le Pape n'étoit déja que trop offensé de la prise de Faënza, craignoit d'outrer sa patience, & qu'à la fin elle ne se convertît en fureur. Nonobstant cette réponse ils furent encore quelque-temps à déliberer quel parti ils prendroient. Mais ayant consideré que peut-être le Pape & les Venitiens s'accorderoient entr'eux & feroient un commun effort pour les reduire, ils se determinerent enfin à donner pleine satisfaction au Pape, & remirent leurs places entre les mains de ceux qui avoient ordre de s'en asseurer. A l'heure même ils dépêcherent deux couriers au Duc pour luy donner avis qu'ils avoient évacüé ses places, & que le Pape s'en étoit mis en possession, surquoy Carvajal, selon qu'il y étoit engagé par son serment, le remit incontinent en liberté. Mais la justice divine qui devoit au

monde une vengeance éclatante de ses crimes, ne permît qu'il se tirât d'une captivité que pour tomber dans une autre plus dure & plus longue, & d'où il ne trouva moyen de se sauver que pour courir au malheur imprévû qui devoit terminer une si méchante vie, voici quelle en fut l'occasion.

Pendant qu'on negocioit la reddition des places de la Romagne, le Duc de Valentinois se mit dans l'esprit, qu'après que ces places seroient renduës, le Pape nonobstant toutes les paroles données, ne laisseroit pas d'employer la force pour le retenir prisonnier, ou en tout cas pour le faire ressaisir après un élargissement de quelques jours. Il s'en expliqua à Carvajal qui ne put luy dissimuler qu'en effet il le craignoit comme luy. Sur cela il luy vint en pensée de s'adresser à Consalve, pour luy déclarer qu'il vouloit se mettre sous la protection d'Espagne, & le prier en même-temps de luy envoyer des galeres, sur lesquelles il pût se refugier à Naples aussitôt qu'il seroit relâché. Le Cardinal y consentit, & Consalve fit partir en diligence trois galeres pour le transporter avec ses gens d'Ostie à Naples. Le Duc impatient de se voir hors des ter-

res Ecclesiastiques & de la jurisdiction du Pape, ne put attendre que les galeres Espagnoles fussent arrivées au port d'Ostie, mais se retira secretement à Nettune, d'où il passa sur une petite barque au château de Mondragon, & de là reprenant son chemin par terre se rendit à Naples. Consalve le reçût avec autant de distinction & d'appareil, que si son pere eût été encore en vie & sur le trône de l'Eglise. Il alla six lieuës au-devant de luy, le logea dans le plus magnifique hôtel de la ville, luy fournit des équipages, & un train de Roy, & ne passa point de jour sans luy rendre une visite. Le Duc persuadé par les honneurs extraordinaires qu'on luy faisoit que l'Espagne vouloit se l'attacher & ensuite se servir de luy pour conquerir toute l'Italie, crut pouvoir en toute seureté s'ouvrir à Consalve de ses desseins. Il luy déclara que la Republique de Pise ne pouvant plus éviter de retomber sous la servitude des Florentins, avoit eu recours à luy & imploré sa protection contre les entreprises & les vexations de ces fâcheux voisins; Qu'il n'y avoit que sa maladie qui l'eût empêché d'aller au secours & de Pise & de diverses autres villes de la Tos-

cane, qui ne craignoient pas moins que cette premiere de se voir subjuguées par les Florentins ; Qu'il demandoit seulement qu'on luy avançât quelque argent pour lever des troupes & les conduire en Toscane, & que sitôt qu'on les verroit aborder au rivage de Pise, tous les peuples de cet Etat viendroient les recevoir à bras ouverts; Que Florence se verroit bien-tôt destituée du secours & de l'appuy des François, qu'il renvoyeroit au-delà des Alpes en reprenant sur eux le Duché de Milan ; Que tout malade qu'il étoit il n'avoit pas laissé de pratiquer sous main les Ursins & le Cardinal Ascagne Sforce, & de conclure avec eux deux traitez fort importans : avec les premiers pour rétablir dans Florence la maison de Medicis : avec le dernier, pour reveiller les intelligences qu'il avoit conservées dans le Duché de Milan, & porter tout le païs à un soulevement general au sujet des mauvais traitemens que le Duc son frere souffroit en France dans le château de Lôches; que les Rois Catholiques seroient alors en pouvoir de s'assujettir tout ce qui se trouvoit entre le Royaume de Naples & les Alpes, s'ils n'aimoient mieux se contenter du seul Royaume

de Naples, & prendre ſous leur protection les Princes & les Etats qui s'étoient mis ſous celle des François pendant que leurs armes proſperoient en Italie. On ne croira pas aiſement que Conſalve ſe fût laiſſé leurrer par tous ces projets chimeriques, & il eſt bien plus vraiſemblable qu'il ne feignit d'y entrer que pour amuſer le Valentinois & l'empêcher d'aller chercher un aſyle dans quelque autre Cour, avec d'auſſi mauvaiſes intentions contre l'Eſpagne qu'il en faiſoit paroître contre la France. Il y a même des Auteurs qui pretendent, que le Pape avoit fait avertir Conſalve de le veiller de près, & qu'ayant envoyé en Eſpagne déclarer ſes penſées aux Rois Catholiques, luy qui étoit ſoumis à cette puiſſance, il voyoit bien quelle obligation ſon devoir luy impoſoit d'attendre leurs ordres pour ſçavoir comment ils vouloient qu'on diſpoſât de la perſonne du Duc. Quoyqu'il en ſoit, Conſalve pour luy ôter de devant les yeux tout ce qui pouvoit luy donner quelque ombrage, ou reſſerrer ſa confiance, partagea avec luy le peu d'argent qui luy reſtoit, luy permit de lever des troupes, loüa & approuva ſes deſſeins & l'aſſeura que rien ne luy manque-

roit pour les conduire à une heureuse fin.

Paul Jov. in vit Consf. lib 3.

Le Duc endormi par toutes ces belles apparences, n'étoit occupé qu'à hâter les preparatifs de son expedition, n'ayant pas le moindre soupçon de ce qui se tramoit sourdement contre luy entre la Cour de Rome & celle d'Espagne. Aussi-tôt que le Pape eût appris qu'il s'étoit retiré auprès de Consalve, il fit solliciter les Rois Catholiques & par leurs Ambassadeurs qui étoient à Rome & par ceux qu'il avoit auprès de leurs Majestez, d'envoyer ordre à Consalve de l'arrêter & de le faire passer en Espagne. On leur representa de sa part qu'il étoit de leur interêt & de celuy de tous les Princes Chrêtiens de reprimer la licence effrenée d'un homme qu'ils sçavoient être le perturbateur de la paix dans toutes les Cours par ses perfidies, & l'horreur de tous les gens de bien par ses méchancetez; Que le meurtre de Jean Duc de Gandie son frere, le noir attentat à la vie du Cardinal Cornette & de ceux du sacré College, pour qui il avoit fait préparer le poison dont le Pape Alexandre étoit mort, la fin tragique d'un jeune Prince Arragonnois époux de Lucrece sa sœur, qu'il avoit

assassiné barbarement dans la chambre & dans le lit de son épouse, n'étoient encore que la moindre partie des crimes dont on demandoit justice ; Qu'il avoit allumé & entretenu une cruelle guerre entre deux des plus illustres & des plus anciennes maisons de Rome, les Colonnes & les Ursins, afin qu'après qu'ils se seroient entredétruits par les armes, il pût profiter des dépoüilles des uns & des autres ; Que les voyant reconciliez à son grand regret, il avoit persecuté si cruellement les Colonnes que ceux-cy ne trouvant point de voye pour se dérober à ses violences, que la fuite, l'exil, & de luy abandonner tous leurs biens, il leur avoit fallu essuyer cette triste calamité; Que le sang de tous les Ursins, dans lequel il avoit trempé ses mains, n'avoit pû éteindre la haine implacable qu'il avoit encore dans l'ame contre ceux qui portoient le même nom; Que pour se rendre maître de Sermonette qui appartenoit aux Gaëtans, il avoit crû l'avoir à bon prix s'il n'en coutoit que la vie aux Seigneurs de cette place, Jacques, Nicolas & Bernardin, massarcez tous trois par ses ordres ; Qu'il en étoit de même de ceux de Camerin, Jules, Venance, Anni-

bal & Phyrrus, qu'il avoit fait étrangler après s'être emparé de leur domaine; Qu'à tous ces meurtres, dont la haine ou l'avarice l'avoient rendu coupable, il falloit encore ajoûter celuy d'Astor Manfrede, Seigneur de Faënza, à qui il avoit donné parole de le proteger, & toutefois peu de temps après égorgé & jetté dans le Tibre, en vertu du commandement qu'il en avoit fait aux Ministres de sa cruauté; Celuy de Jacques de Sainte-Croix homme d'une naissance illustre, & l'un de ses meilleurs amis, & depuis victime de sa fureur, parcequ'il le soupçonnoit de s'entendre trop bien avec les Ursins, & d'appuyer sous main l'opposition qu'ils formoient à ses desseins; celuy de Cerbellion si recommandable par ses vertus civiles & militaires, & aussi peu épargné que les deux premiers, à cause qu'ayant pris une épouse dans la maison de Borgia, il la tenoit dans une contrainte qui luy ôtoit tout moyen de franchir les bornes de la fidelité conjugale & de la pudeur de son sexe; Que deux places enlevées violemment à Catherine Sforce, tristes débris de la fortune de sa maison qu'on luy avoit laissez pour son entretien; à Pandulphe Malateste,

la ville de Rimini ; à Jean Sforce celle de Pisaure ; à Ubaldin Feltrio celle d'Urbin ; à Jacques Appien celle de Populonia dans le Sienois, ne pouvoient être regardées que comme de legeres traces de son insatiable convoitise, n'offrant rien aux yeux de plus odieux que l'injustice & la violence, au lieu que de tous ses autres forfaits il y en avoit peu qui ne fussent marquez du sang de ceux qu'il avoit sacrifiez à ses plus honteuses & plus iniques passions ; Que toute l'Italie crioit & étoit comme outrée d'indignation que tant de crimes demeurassent impunis ; que tout l'Etat Ecclesiastique gemissoit sous la tyrannie d'un homme si violent & si scelerat ; monstre également indigne d'être regardé du ciel & que la terre le portât ; bête feroce qu'il falloit ou renfermer dans une prison comme dans une cage, pour se garentir de ses cruautez, ou en défaire le monde, pour venger par son sang tout celuy qu'il avoit répandu.

Ferdinand & Isabelle étoient trop équitables pour refuser la justice qu'on leur demandoit. Et comme c'étoit le Pape luy-même qui les en faisoit solliciter par des instances tres-pressantes, & qu'ils étoient l'un & l'autre pleins

de respect pour le saint Siege, ils dépêcherent une galere à Naples, qui y arriva en fort peu de jours, avec ordre tres-exprès à Consalve d'arrêter le Duc de Valentinois & de l'envoyer sous bonne garde en Espagne. Le jour même que la galere entra dans le port de Naples, Consalve permit au Valentinois d'embarquer toutes ses nouvelles levées sur la flotte Espagnole, se comporta avec luy comme s'attendant de le voir partir incessamment pour la Toscane, & lorsque le Duc vint prendre congé de luy au château-neuf, redoubla les honnêtetez & les caresses qu'il n'avoit cessé de luy faire depuis qu'ils étoient ensemble. Ainsi le Duc se separoit de luy tres-content & de ses bons offices & de ses manieres obligeantes. Mais à peine fut-il sorti de la chambre de Consalve, qu'il se vit arrêté pas ses ordres & conduit du château-neuf au port, où se trouva un vaisseau appareillé, sur lequel on le contraignit de monter pour passer en Espagne. On peut se figurer aisement quelle fut la surprise, le desespoir, la rage du Duc, lorsqu'il se vit non seulement frustré de ses esperances, mais privé de la liberté, incertain de sa destinée, & sans sçavoir quels traitemens

il recevroit de ceux qui le tenoient en leur pouvoir. Ses amis qui ne sçavoient point encore par quelle autorité Consalve avoit mis les mains sur luy, ne s'en prirent qu'à ce General, & tous les reproches de mauvaise foy & de perfidie qui luy avoient été faits au sujet de la détention du Prince Ferdinand fils de Frideric, il eut encore à les essuyer dans une conjoncture toute semblable à la premiere. Il en parut peu touché, ayant une raison à rendre aussi juste & aussi plausible que lorsqu'il arrêta Ferdinand, l'ordre de ses maîtres & l'obligation indispensable qu'il avoit d'y obeïr: que les hommes approuvassent sa conduite ou qu'ils la blâmassent, ce n'étoit point à quoy il falloit qu'il regardât, mais seulement à son devoir, & que lorsque des Rois parloient & faisoient un commandement, un sujet n'avoit qu'à se taire & à executer leurs volontez. Sur cela il fit mettre à la voile le vaisseau qui portoit le Duc, à qui il ne laissa de tous ses gens qu'un page pour le servir. Aussi-tôt qu'il fût débarqué en Espagne, on le conduisit par ordre des Rois Catholiques à Medina del Campo, où il demeura prisonnier pendant près de trois ans, & toûjours gardé tres-étroi-

tement. Il y a grande apparence qu'il y eût fini ses jours, s'il n'avoit trouvé moyen de se tirer de prison par la connivence de ses gardes qu'il avoit gagnez, & en se coulant le long d'une corde attachée aux murailles de la ville. Pigmentel Prince de Benevent l'attendoit au pied du mur, & avec l'escorte & les chevaux que ce Seigneur luy avoit amenez, il se refugia auprès de Jean d'Albret Roy de Navarre, dont il avoit épousé la sœur. Ce Prince étoit en guerre avec Loüis de Beaumont Connestable de Castille & son vassal, & le Duc de Valentinois alla assieger Viane, occupée alors par Beaumont, mais qui appartenoit au Roy de Navarre. Beaumont y voulut jetter soixante hommes durant la nuit. Le Duc sans se contenter de leur avoir fermé l'entrée de la place, courut après dans les tenebres, à dessein de venger par leur mort la surprise qu'ils avoient voulu luy faire. Mais ils furent vengez eux-mêmes de sa témerité, & toute l'Italie de ses crimes, par le coup qui le tua l'an 1507. Ses gens couvrirent son corps d'un manteau d'écarlate, pour dérober aux troupes la connoissance de sa mort, & quelque temps après le porterent à Pampelune où il

fut enterré. Il en avoit été fait Evêque n'étant encore que Diacre, & on remarqua que son dernier malheur luy étoit arrivé au même jour qu'il avoit pris possession de cet Evêché, qui étoit le douziéme de Mars. Depuis s'étant fait séculariser par son pere, & ayant pris l'épée, il eut le sort de la plûpart de ceux qui renoncent à l'Etat Ecclesiastique pour rentrer dans celuy des Laïques, d'y trouver une mort ou funeste ou prematurée, pour les punir d'avoir préferé la fortune & les biens de ce monde à l'heritage du Seigneur. Il prit & retint toute sa vie le titre de Duc de Valentinois, soit parceque le Pape Alexandre incontinent après sa promotion l'avoit nommé à l'Archevêché de Valence en Espagne, soit à cause que Loüis XII. Roy de France luy donna l'investiture du Duché de Valence en Dauphiné, lorsqu'il apporta une bulle au Prince, dans laquelle le Pape nommoit des Commissaires pour connoître de la nullité de son mariage avec Jeanne fille de Loüis XI. qu'il vouloit repudier, & avec cette bulle le bonnet de Cardinal pour George d'Amboise Archevêque de Roüen. D'abord qu'il commença de porter les armes, il prit ces paroles pour sa devise, *ou Cesar ou*

Aut Cesar, aut nihil.

rien. Le ſens en fut pleinement rempli. Il eut toute l'ambition des deux premiers Ceſars, Jules & Auguſte, pour s'élever tyranniquement à une puiſſance ſouveraine aux dépens de ſa patrie. Il eut toute la perfidie, toute la violence, toute la cruauté, tous les déreglemens honteux des Ceſars ſuivans, Tibere, Caligula, Claudius, Neron &c. Ceſar comme les premiers, par ſa paſſion demeſurée de dominer; Ceſar comme les derniers, par l'énormité de tous ſes crimes, & au bout de tout cela reduit à rien par la perte de ſa liberté, de ſes biens & de ſa vie, lorſqu'il étoit encore dans toute la force & comme en la fleur de ſon âge.

La détention du Duc de Valentinois ne cauſa pas peu d'agitation & d'inquietude dans la Republique de Florence. Elle auroit volontiers pris le même parti que la plûpart des autres Etats & Princes d'Italie, qui étoit de ſe mettre ſous la protection des Eſpagnols. Mais ayant les François pour voiſins dans le Duché de Milan, elle craignoit avec raiſon qu'au premier vent qu'ils auroient de ſa défection, ils ne vinſſent fondre ſur elle avec toutes leurs forces, & ne l'accablaſſent

avant que Consalve fut à portée pour la secourir. Rompre avec une puissance qui étoit presque à ses portes, & esperer qu'un allié fort éloigné se trouveroit à point nommé pour la mettre à couvert de ses entreprises, c'étoit un dessein chimerique que leur Conseil ne pouvoit approuver, & que toute bonne politique auroit condamné. Elle jugea donc qu'il seroit plus expedient de dépêcher à Prosper Colonne qui étoit alors auprès de Consalve, pour le prier de ménager secretement son accommodement avec l'Espagne. Prosper se chargea de la commission, & ce traité eut cela de singulier, que ni Consalve ni Florence ne mirent rien par écrit, les deux parties s'étant accordées à ne le point faire par des motifs differens ; les Florentins de peur que Consalve s'il arrivoit qu'il ne fût pas content d'eux, ne fît voir aux François l'acte de leur traité avec l'Espagne, pour les exposer au ressentiment de la France ; Consalve, afin qu'il pût retirer plus seurement sa parole, si les Florentins refusoient de tenir celle qu'ils luy avoient donnée. Le premier article dont ils convinrent entr'eux fut, que la Republique de Florence n'aideroit ni directement ni in-

directement les François à recouvrer le Royaume de Naples ; le second, que Consalve laisseroit les Florentins & les Pisans vuider entr'eux leur querelle, sans y prendre aucune part, à condition toutefois que les premiers ne se serviroient point d'artillerie contre les autres, ou que s'ils le vouloient faire, ils en demanderoient la permission à Consalve, qui seroit tenu de l'accorder, au cas seulement que les Florentins se déclarassent contre la France & non autrement. Sur cela la Republique de Florence enrôla les soldats que Consalve avoit été contraint de congedier manque d'argent, ravagea la banlieuë de Pise, essaya d'affamer cette ville, en détournant la riviere d'Arne qui y passoit & la faisant tomber dans les marais proche de la mer. Mais quoyqu'ils pussent faire, ou par force ou par artifice, pour soumettre cette ville à leur domination, elle sçût également éluder leurs intrigues & rompre leurs efforts, jusqu'à ce que lassée de se voir toûjours aux prises avec des ennemis si importuns, ou obligée de se tenir en garde contre eux, elle se mit sous la protection des Genois, qui ayant celle de la France, la garentirent de tout danger. Ainsi les

Florentins n'osant rien entreprendre ni en faveur de la France après s'en être ôté la liberté par une promesse expresse, ni contre la Republique de Pise, depuis qu'elle avoit si bien pourvû à sa seureté, tout demeura calme dans la Toscane, & laissa Consalve dans la même tranquillité.

Son repos fut bien-tôt troublé par la nouvelle qui luy vint de la mort de la Reine Isabelle, épouse de Ferdinand. Ce triste évenement le remplit de douleur, & ne luy causa pas moins d'inquietude. Outre le changement qu'il prévoyoit que la perte de cette Princesse alloit apporter aux affaires, & les divisions dont elle seroit suivie en Espagne, il se voyoit privé par là de tous les avantages qu'il tiroit de la bienveillance & de la puissante protection dont cette Princesse l'avoit toûjours honoré. Elle mourut le 26 de Novembre l'an 1504. d'un chancre qu'elle avoit contracté par les fatigues de la guerre, & pour avoir été trop long-temps à cheval pendant dix ans entiers que dura celle de Grenade. Jamais Princesse ne fut si regretée de ses sujets, ni ne mérita plus de l'être, s'étant renduë si recommandable par sa prudence, par sa magnanimité, par

ses bonnes mœurs, & particulierement par sa religion & par sa pieté, qu'il ne s'en étoit point encore vû en Espagne, ni peut-être en tout autre païs qui pût luy être comparée. Plus la douleur qu'on ressent de la perte d'une personne qui n'est plus, est grande & excessive, plus on affecte de justifier cette douleur par des éloges souvent trop exagerez. On veut avoir raison en tout, même dans les passions, & si l'affliction est inconsolable, c'est qu'on a perdu infiniment, ou du moins qu'on ne trouvera jamais autant qu'on a perdu A prendre les choses sur ce pied, il ne faut pas s'étonner que les Espagnols excedassent dans les loüanges qu'ils donnoient à Isabelle, lorsquelle leur fut enlevée]par la mort. Mais ce qu'on ne peut approuver, est que des Ecrivains ayent pris ces loüanges outrées pour des veritez & en ayent chargé leurs histoires. Entre les derniers personne n'a porté les choses plus loin que Pierre Martyr, autrement dit Anglerius, parcequ'il étoit né dans un petit bourg du Milanez nommé *Anghiera*, & en Latin *Angleria*, ce qui suffit pour le distinguer d'un autre Pierre Martyr; Allemand d'origine & fameux heretique. An-

Spond. in annal. ad an. 1504. n. 4.

glerius s'étant attaché au service de Ferdinand & d'Isabelle, ils le mirent au nombre de leurs Secretaires & l'employerent en des affaires tres-importantes. Autant qu'il étoit content de ses Maîtres, autant se crut-il obligé de signaler sa reconnoissance envers eux par des éloges qui tiennent plus du visionnaire que d'un sage Ecrivain. Parlant donc d'Isabelle il ne se contente pas de la mettre infiniment au-dessus de toutes les Princesses qui l'avoient devancée, mais il pretend qu'à la mort son ame alla de plein vol au ciel sans passer par le Purgatoire, & que le degré de gloire où elle fut élevée en recompense de ses vertus, surpassoit de beaucoup celuy de toutes les autres saintes, & n'étoit inferieur qu'à celuy de la mere de Dieu. Ainsi cet Ecrivain, quoyque laïque & particulier, se donnoit hardiment un pouvoir que les Papes n'ont encore osé s'attribuer; se contentant de canoniser les Saints sans entreprendre de regler leurs rangs. Il auroit parlé plus judicieusement, & en eût été avoüé de tout le monde, s'il se fût restreint à dire, que l'Espagne luy étoit redevable en partie de la vaste étenduë de ses Etats, de la conquête des Royau-

mes de Grenade & de Naples, & de celle du nouveau monde : Car quoyque Ferdinand eût part à ces grandes entreprises, & qu'il les suivît constamment, quand une fois il s'y étoit embarqué, il est vrai cependant que de lui-même il étoit plus porté à épargner ses finances qu'à former des desseins dignes d'un Monarque. Isabelle qui avoit le cœur aussi noble que l'esprit élevé, ne vouloit que de grandes choses & ne les conduisoit qu'avec grandeur. Elle institua par son testament la Princesse Jeanne, l'aînée de ses filles & épouse de l'Archiduc, heritiere de la Castille & de tous les Etats qui en dépendoient ; voulant cependant que l'Archiduc regnât en Castille avec l'Archiduchesse, & que tous les actes publics fussent inscrits du nom de l'un & de l'autre. Mais comme l'Archiduchesse avoit l'esprit foible, & que la jalousie qu'elle eut de voir son époux épris des charmes d'une jeune Flamande & fort passionné pour elle, luy avoit presque fait perdre la raison, Isabelle insera dans son testament, qu'en cas que l'infirmité de sa fille ne diminuât point ou qu'elle augmentât, le Roy Catholique Ferdinand auroit l'administration de la Castille, jusqu'à

ce que Charles d'Austriche son petit fils, Duc de Luxembourg eût vingt ans accomplis. Ce testament ayant été ouvert après la mort d'Isabelle, l'Archiduc s'en tint tres-offensé & le soupçonna d'être supposé. En effet, il y étoit traité d'une maniere, non seulement peu digne de sa naissance & de son rang, mais encore tres-contraire à la justice. Ayant épousé l'Archiduchesse par un mariage reconnu & solemnel, les loix vouloient qu'il en fût le curateur, supposé qu'elle se trouvât incapable de regner. Cependant il n'étoit point fait mention de luy, & on le frustroit d'un droit qui luy étoit acquis pour l'attribuer à son beau pere. Ferdinand de son côté soutenoit, que l'Archiduc n'ayant de droit à la Couronne & au gouvernement de la Castille que par l'Archiduchesse, & celle-cy se trouvant dans un état qui ne permettoit pas qu'on luy confiât un employ si important, toutes les pretentions de l'Archiduc se trouvoient vaines & sans fondement. Pour terminer ce different, l'Archiduc passa des Païs-Bas en Espagne avec l'Archiduchesse, & la plûpart des Grands du Royaume s'étant déclarez en sa faveur, Ferdinand fut contraint de quitter la Cas-

tille & de se retirer en Arragon. Plus son autorité se trouvoit affoiblie, plus il redoubloit ses intrigues & ses pratiques secretes, pour entretenir ceux des Grands & des Seigneurs de Castille qui étoient dans ses interêts & pour en gagner d'autres. Cependant son parti, ni n'étoit encore assez fort, ni, selon toutes les apparences, ne le pouvoit jamais être assez pour l'emporter sur celuy de l'Archiduc. Un évenement imprévû le servit mieux que toute sa politique, & fit comprendre à ceux mêmes qui luy étoient le plus opposez, le besoin extrême qu'ils avoient encore de luy & de son ministere. L'Archiduc mourut à Burgos le 25 de Septembre l'an 1506. en la fleur de son âge, n'ayant encore que vingt-huit ans, & en passe de cette grande fortune où parvint quelques années après Charles son fils, Empereur & souverain de toute la Monarchie Espagnole. Il avoit quelque connoissance de l'Astrologie, & peu de jours avant qu'il mourût ayant sçû qu'il paroissoit une grande comete, il se plaignit de ce méteore, comme de la cause ou du moins un pronostic de sa mort ; preuve évidente que son esprit baissoit & se ressentoit déja de la langueur d'un

corps qu'on voyoit défaillir ſenſiblement. Pluſieurs crurent qu'il étoit mort de poiſon, bien que les medecins s'en priſſent à l'indocilité de ce jeune Prince, qui n'avoit pas voulu les écouter lorſqu'ils l'avertiſſoient que le climat d'Eſpagne étant bien different de celuy des Païs-Bas, s'il n'apportoit quelque moderation à ſes grands repas & à ſes violens exercices, & particulierement de la chaſſe, ſa ſanté s'en trouveroit bien-tôt notablement alterée. Quoyqu'il en ſoit l'Archiducheſſe ſa veuve ne pouvant ni ne voulant mettre la main au timon & ſe charger du gouvernement de l'Etat, il fallut recourir à Ferdinand, & le prier de reprendre ce qu'on luy avoit tant diſputé, & enfin enlevé deux mois auparavant.

Du vivant d'Iſabelle l'envie n'avoit oſé éclater contre Conſalve, parceque la faveur & la protection de cette Princeſſe, qui étoit plus puiſſante & d'une autorité plus abſoluë dans toute l'Eſpagne que Ferdinand ſon époux, le rendoient reſpectable à tous les courtiſans. Mais ſa mort leur ayant levé cet obſtacle, & ſçachant combien Ferdinand étoit ombrageux & jaloux de ſa puiſſance & de ſon autorité, ils le

prirent par son foible & sans laisser voir encore ouvertement où ils en vouloient venir, luy dirent comme par maniere d'entretien, tout ce qu'il falloit pour luy faire naître le soupçon, que Consalve cherchoit sourdement à s'approprier le Royaume qu'il venoit de conquerir ; Que les donations qu'il avoit faites à divers Seigneurs Napolitains de tant de terres & de domaines du Royaume, & peut-être avec encore plus de dessein & d'adresse que de liberalité, pouvoient être suivies d'un grand inconvenient, qui étoit de rendre le Prince odieux à ceux à qui avoient été faites ces donations, s'il venoit ensuite à les casser ou qu'il refusât de les confirmer ; Que leur ayant déclaré que ce n'étoit point à luy, mais au Roy Ferdinand qu'ils en avoient toute l'obligation, rien n'étoit plus capable d'exciter contre ce Monarque le dépit & la haine de ceux qui n'avoient point eu de part à de telles graces ; Pourquoy se hâter de faire tant de bien à des gens dont la foy luy devoit être encore fort suspecte, & qui plus ils seroient puissans, plus il étoit à craindre qu'ils ne manquassent de soumission & de fidelité ; Qu'à la verité l'Espagne luy étoit tres-redeva-

ble de la conquête de Naples, mais qu'ayant pris pour luy ou distribué à ses amis les meilleures & les plus riches terres de ce Royaume, c'étoit décider en quelque maniere que le Roy devoit se contenter de l'honneur de la Couronne & du vain éclat d'un nouveau titre, & en laisser tout le profit à ceux qui prétendoient l'avoir bien mérité par leurs services. D'autres l'attaquerent plus ouvertement, & s'en expliquerent à Ferdinand en des termes qui alloient à luy persuader qu'il devoit le rappeller, ou du moins retirer l'autorité qu'il luy avoit confiée. Entre ces derniers, ceux qui parlerent avec plus d'animosité, furent parmi les Espagnols, Jean Nuccia Viceroy de Sicile, dont Consalve avoit été obligé de reprimer les concussions, par des reprimandes & des menaces tres-severes, Valence Benavide, François Sanchez tresorier du Roy, & plus fortement encore que tous ceux-là Nonnius Campege, qui par ses accusations signala le moins son zele pour le service & les interêts du Roy, que son ingratitude envers Consalve; homme de basse extraction qui luy devoit tout ce qu'il étoit, n'ayant obtenu une compagnie des gardes Espagnoles & le

gouvernement du château-neuf à Naples que par sa faveur. Campege s'étoit fait instruire par un nommé Spinelli Napolitain, tres-entendu dans les finances, & sçachant parfaitement à quoy pouvoit monter & ce qu'on levoit au nom du Roy dans le Royaume de Naples, & la dépense qu'il falloit faire pour l'entretien de ses armées. Avec ces instructions & ces connoissances Campege fit comprendre sans peine à Ferdinand, que le tresor Royal devoit être rempli, si Consalve ne l'eût épuisé par une vaine profusion, ou plûtôt par une dangereuse affectation de liberalité, pour s'attacher les Napolitains. A quoy il ajoûta, que toutes ces largesses de faste & d'éclat ne l'avoient pas empêché de s'enrichir luy-même par une quantité prodigieuse de vaisselle & de vases d'or & d'argent dont on luy avoit fait present ou qu'il avoit enlevée à son profit, par un amas excessif de pierreries & de tapisseries de grand prix, par une infinité de riches meubles qui convenoient mieux à un Roy qu'à un particulier, & qu'il avoit soin de dérober aux yeux du public, de peur qu'on ne luy enviât tant de richesses, & qu'on ne trouvât le moyen de les tirer de ses

mains. Toutes ces choses, quoyque fausses, ou du moins trop exagerées, ne pouvoient pas manquer de faire impression sur l'esprit d'un Prince qui aimoit à amasser, & qui ne demandoit pas mieux que de pouvoir avec quelque couleur de justice augmenter des biens d'autruy ses fonds & son tresor. Toutefois à l'égard de Consalve, sa prudence fut un frein à sa convoitise, & il jugea sagement qu'il falloit passer cela au mérite extraordinaire d'un homme qui luy avoit assujetti le Royaume de Naples, qu'il avoit défendu avec autant de valeur & d'habileté qu'il l'avoit conquis, & à qui l'Espagne étoit redevable de la gloire & de la réputation de ses armes, dont le bruit s'étoit répandu dans toute l'Europe. Parmi les Italiens personne ne nuisit plus à Consalve que Prosper Colonne. Il avoit servi dès sa plus grande jeunesse sous les Rois Arragonnois établis en Italie; & un jour après avoir entretenu long-temps Ferdinand du genie & de la conduite de ces Princes, tant pour la guerre que pour les affaires civiles, il ajoûta malignement, quoyqu'avec verité, que Consalve les surpassoit tous en courage, en sagesse, en autorité, en splendeur; que c'étoit

par toutes ces qualitez qu'il avoit acquis une telle estime parmi les peuples & les troupes, qu'un Roy ne pouvoit être plus reveré, ni mieux obéï, qu'il en avoit tout le pouvoir & tout l'empire dans les Etats de Naples & de Sicile, & que s'il s'avisoit d'en prendre le titre, il ne luy seroit pas plus disputé qu'à ceux qui le portoient par un droit hereditaire, tant on étoit ou ébloüi de l'éclat de ses vertus, ou charmé de sa magnificence, ou gagné par ses bienfaits. Ces éloges empoisonnez blessoient la Majesté Royale, & c'étoit insinuer à Ferdinand, que s'il ne se hâtoit d'abaisser le grand Capitaine, il y avoit danger, que peu content de la dignité de General de ses armées, & de celle de Viceroy de ses provinces en Italie, il n'entreprît de se mettre la Couronne de Naples sur la tête & de s'associer avec luy à la Royauté. Mais quelque agité qu'il pût être de ces soupçons, il avoit soin de les couvrir d'une profonde dissimulation. Il ne laissoit pas de témoigner aux accusateurs le gré qu'il leur sçavoit des avis qu'ils luy donnoient, sans toutefois laisser entrevoir le moindre mécontentement de la conduite de Consalve, au contraire affectant en

toute occasion d'en parler honorablement & avec toutes les loüanges qui luy étoient dûës. Rien sur son visage ni dans ses paroles qui marquât la moindre alteration à son égard, & tout ce que pouvoient luy inspirer de défiance & de chagrin les rapports qu'on venoit de luy en faire, il le tenoit renfermé au fond de son cœur, semblable à la mer, qui quoyque calme & tranquille au dehors, ne laisse pas de conserver toute son amertume. Consalve n'ignoroit pas les mauvais offices qu'on luy avoit rendus auprès de Ferdinand, & l'un de ceux qui avoit été plus vigilant à les découvrir & plus soigneux de l'en instruire étoit Pierre de Cordouë son neveu, Marquis de Plegoïe. Celuy-cy pour cacher à Prosper qu'il fut aussi bien informé qu'il l'étoit de la conduite désobligeante qu'il avoit tenuë envers son oncle, & des avis qu'il avoit cru devoir luy en donner, joignit à toutes les honnêtetez qu'il faisoit à Prosper, un present magnifique, & quantité de chevaux d'Espagne fort estimez. Toutefois Prosper étant de retour à Naples, s'apperçût bien-tôt que Consalve étoit bien refroidi à son égard, ne retrouvant plus en luy ni la même familiarité ni la

même confiance qu'avant son voyage d'Espagne. Quant à Campege, étant repassé comme Prosper d'Espagne en Italie, il y mourut empoisonné par un bandit, qu'il avoit autrefois traité outrageusement. On ne le plaignit point de son malheur, au contraire on benit le ciel d'avoir puni de ce genre de mort un ingrat qui avoit répandu le poison de sa malignité sur la vie & sur les actions de son bienfaicteur, & fletri la reputation de l'homme de son siecle le plus illustre par l'éclat de ses vertus.

Quelque belle mine que tint Ferdinand au dehors, ne pouvant neanmoins s'ôter de l'esprit que Consalve ne cherchât secretement & comme par des souterrains, à approcher du trône de Naples & s'en emparer, ce soupçon luy causoit de trop violentes agitations, pour differer plus long-temps de s'éclaircir d'une affaire si importante à ses interêts & à son repos. Il luy manda plusieurs fois de revenir en Espagne; luy faisant entendre que sa presence & ses conseils luy étoient tres-necessaires dans les conjonctures où il se trouvoit. Consalve ne refusoit pas, mais il differoit seulement d'obéïr, couvrant son retardement de divers pretextes tres-plausibles, à la

verité, mais que Ferdinand ne pouvoit prendre pour de bonnes raiſons. Plus ces pretextes avoient de vraiſemblance, plus Ferdinand les croyoit artificieux & inventez, & par conſequent plus ils lui étoient ſuſpects de cacher quelque grand deſſein. Pour ſe bien mettre au fait & penetrer les plus ſecretes intentions de Conſalve, il luy vint dans la penſée de l'engager à un prompt retour, par la plus grande & la plus diſtinguée de toutes les graces qu'il luy pût faire. Il y avoit en Eſpagne trois Ordres de Chevalerie, l'un de ſaint Jacques, l'autre d'Alcantara, & le dernier de Calatrava. La Commanderie de ſaint Jacques étoit ſans contredit la plus belle & la plus riche dignité d'Eſpagne après la Royale, & avoit été réünie comme les deux autres à la Couronne de Caſtille. Ferdinand promit à Conſalve de l'en détacher en ſa faveur, à condition toutefois qu'il partiroit au plûtôt de Naples pour en venir recevoir l'inveſtiture. Conſalve n'avoit garde de refuſer l'offre qu'on luy faiſoit d'une dignité à laquelle étoit attaché le tiers du revenu du domaine Royal. Il en écrivit à Ferdinand en des termes tres-reſpectueux & pleins de reconnoiſſance, ſans tou-

tefois que cela luy fit hâter son départ. Alors tous les soupçons de Ferdinand se convertirent en certitude dans son esprit, & il se crût pleinement convaincu que rien ne retenoit Consalve à Naples, qu'un dessein secret & peut-être fort avancé de s'en asseurer la Couronne. Presque tout le monde en pensa comme luy, quand on sçût ce qui s'étoit passé, & bien des gens prirent d'abord pour une verité constante ce qui n'étoit qu'une crainte imaginaire & une vision de Ferdinand. Cependant nous ne trouvons point d'Auteurs anciens, Italiens ou Espagnols, qui accusent Consalve de cet injuste & ambitieux projet. Tous s'en tiennent au bruit qui en courut, & il est étrange qu'un Ecrivain François, celebre par la multitude & le mérite de ses ouvrages, ait osé le premier franchir le pas & prononcer hardiment, que Consalve avoit affecté la Royauté. Peut-être neanmoins en eût-il été crû de quelques lecteurs, si la passion dont cet Ecrivain s'étoit laissé prevenir par je ne sçay quelle raison contre Consalve, n'eût été plus que suffisante pour les détromper. Car sans se contenter de luy prêter cette mauvaise intention, il le traite outrageusement d'homme

Varillas l. 4. de la vie de Loüis XII.

ſans parole, ſans honneur, ſans religion, n'ayant, ſelon luy, conquis le Royaume de Naples que par ſes mauvais artifices & par ſes fourberies, plûtôt que par ſa conduite & par ſa valeur. Toute paſſion obſcurcit les yeux de l'eſprit, & l'eſprit ſe trouvant dans cet obſcurciſſement, n'eſt pas moins ſujet à prendre une vaine idée pour une verité conſtante, que ceux qui ont la vûë trouble ou affoiblie, une ombre pour un corps. Voicy donc tout le myſtere des retardemens affectez de Conſalve, & le fondement des ſoupçons injuſtes de Ferdinand.

L'arrivée de l'Archiduc en Eſpagne avoit jetté tant de partage & de diviſion entre les Grands du Royaume au ſujet du gouvernement de la Caſtille, qu'on ne pouvoit encore juger bien ſeurement lequel des deux auroit la preference, ou Ferdinand ou l'Archiduc. Car quoyque le plus grand nombre fût pour ce dernier, toutefois le premier avoit tant d'avantage ſur luy, & par une longue experience & par les ruſes & les ſecrets reſſorts de ſa politique, qu'il ne paroiſſoit pas impoſſible qu'il ne vint enfin à bout de ſupplanter ſon concurrent. Conſalve en homme ſage & habile ſe tenoit aux

écoutes, ne pouvant pas retourner en Espagne sans être obligé de se déclarer pour l'un des deux, & ne pouvant prendre parti avec l'un sans peut-être avoir lieu dans la suite du temps de se repentir de ne s'être pas attaché à l'autre. Naturellement il devoit être plus porté pour l'Archiduc, qu'il sçavoit être un Prince tres-gratieux, plein de generosité & de reconnoissance, & qui luy sçauroit tres-bon gré de s'être déclaré en sa faveur. De plus il consideroit, que Ferdinand n'ayant regné dans la Castille que par Isabelle, & la conquête du Royaume de Naples s'étant faite aux frais & avec les forces de la Castille, c'étoit à l'heritiere de cette Couronne & à son époux que ce Royaume conquis devoit appartenir. D'un autre côté aussi il n'ignoroit pas le droit que Ferdinand avoit d'y pretendre en qualité de Roy d'Arragon, & que supposé que la France fût hors d'état d'en reprendre possession après les grandes pertes qu'elle y avoit faites, il ne manqueroit pas de s'emparer de ce Royaume comme d'une succession qui luy étoit échûë. Il falloit donc necessairement prendre conseil du temps, & attendre que ce grand different fût pacifié pour sçavoir à

quoy

quoy s'en tenir. Ce ſage temporiſement fut mal interpreté, mais falloit-il s'en étonner, vû la facilité des hommes à precipiter leurs jugemens ? Un peu de patience alloit éclaircir leurs doutes & juſtifier pleinement la droiture des intentions de celuy à qui ils s'étoient un peu trop hâtez d'en attribuer de mauvaiſes. Ferdinand voyant ſon parti trop foible pour eſperer encore d'être préferé à ſon gendre, ſe réſolut enfin à paſſer un accord avec luy aux conditions qui luy avoient été propoſées ; la premiere, qu'il renonceroit au gouvernement de Caſtille qu'Iſabelle luy avoit laiſſé par ſon teſtament, & qu'il ſortiroit inceſſamment de ce Royaume, avec promeſſe de n'y plus rentrer ; la ſeconde, qu'il demeureroit maître & poſſeſſeur du Royaume de Naples, comme d'un bien qui luy étoit propre, & ſur lequel on ne luy vouloit rien diſputer ; la troiſiéme, que les tributs impoſez ſur les Indes luy ſeroient conſervez ſa vie durant, de même que les grandes Maîtriſes des Ordres de ſaint Jacques, d'Alcantara & de Calatrava ; la quatriéme, qu'il prendroit chaque année vingt-cinq mille ducats ſur les revenus du Royaume de Caſtille. Il n'y avoit

que peu de jours que ce traité avoit été conclu lorsque Consalve en fut averti. Ainsi si ce que ses ennemis luy supposerent étoit vray, que Seigneurs & Nobles de l'Etat de Naples, Chefs des troupes, Gouverneurs des places, Magistrats des villes, tout fût à sa dévotion, & qu'il les eût gagnez en vûë de se faire reconnoître & proclamer Roy, c'étoit alors qu'il falloit lever l'étendard de la rebellion & monter sur le trône, puisque Ferdinand avec les seules forces d'Arragon qu'il eût envoyées contre luy, n'auroit jamais pû l'en faire descendre & le punir de son usurpation. Cependant ce fut alors qu'il se détermina à repasser promptement en Espagne, pour obéir aux ordres de Ferdinand. Le Royaume de Naples étant cedé à ce Prince & luy n'en étant que Viceroy, le rang de Ferdinand regloit le sien ; Ferdinand continuoit d'être son maître & luy son sujet. C'est ce qu'il voulut luy faire connoître par des lettres qu'il luy écrivit pleines de respect & de soumission, avant même qu'il sçût qu'il se disposoit au voyage d'Italie, luy déclarant que rien ne le retenoit plus à Naples, & qu'il alloit incessamment executer ses volontez. Ferdinand étoit déja à

Barcelone prêt à s'embarquer, quand il reçût ces lettres, & comme sa défiance ne luy permettoit pas d'y ajoûter beaucoup de foy, il ne laissa pas de se mettre en mer au premier vent favorable. Ainsi quelque diligence que pût faire Consalve pour hâter son départ, Ferdinand l'avoit prévenu, ne croyant pas pouvoir se rendre trop tôt à Naples, pour rompre les mesures qu'il croyoit qu'il avoit prises & empêcher l'execution de son dessein. Jamais ses conjectures ne furent plus trompeuses, ni ses craintes plus vaines, & il fut obligé d'en convenir, lorsqu'étant arrivé à Genes, il y trouva Consalve qui s'y étoit rendu en toute diligence sur une galere, & où il y avoit déja quelques jours qu'il l'attendoit. Ferdinand fut si surpris de cette rencontre imprevûë & de le voir se presenter à luy, qu'il demeura près d'un quart d'heure comme interdit & sans pouvoir luy parler. Quelques uns croyent qu'il déliberoit en luy-même s'il le feroit arrêter sur le champ, ou s'il remettroit à le faire qu'ils fussent à Naples, & après qu'il se seroit mieux asseuré de la verité. Mais ils n'en parlent qu'en devinant & sans oser affirmer ce qu'ils avancent. Ce qu'il y a

de certain, c'est qu'après s'être remis de son agitation, ou si l'on veut de son trouble, il luy fit un accüeil dont Consalve ne fut pas moins surpris que Ferdinand l'avoit été de sa presence. Il le felicita de sa conquête, le loüa de son habileté, de sa valeur & de toutes les vertus par lesquelles il s'en étoit ouvert le chemin, luy témoigna l'obligation que luy personnellement, & toute l'Espagne luy en avoient, luy rendit luy-même & luy fit rendre des honneurs extraordinaires, & qui jusques là n'avoient été faits à aucun Grand de Castille. On eût dit qu'il vouloit le traiter d'égal, & qui n'eût pas sçû la difference que la naissance & la dignité mettoient entre eux, auroit crû que l'un n'étoit pas moins Roy que l'autre. Consalve luy ayant témoigné que son dessein étoit de retourner en Espagne, sous le bon plaisir de sa Majesté, Ferdinand n'y put consentir & luy déclara, qu'il luy feroit plaisir de l'accompagner à Naples pour le servir de ses conseils & de ses connoissances, & luy aider à établir une bonne forme de gouvernement. Ils partirent ensemble & sur leur route ils reçûrent nouvelle de la mort de l'Archiduc. Ferdinand l'ayant apprise,

fut quelque-temps en suspens s'il retourneroit en Espagne ou s'il continueroit sa navigation vers Naples. Il s'en tint à ce dernier parti, présupposant que les Espagnols auroient assez de patience pour l'attendre quelques mois, au lieu que les Napolitains se révolteroient infailliblement s'il differoit de s'y faire reconnoître & de prendre des mesures avec eux qui les unissent inseparablement à la Couronne d'Espagne.

On luy avoit préparé à Naples une reception aussi magnifique qu'il convenoit à la dignité d'un grand Roy qui vient se montrer pour une premiere fois à de nouveaux sujets. Ferdinand fit remercier la ville de ces honneurs, & refusa de les recevoir, moins par modestie que par bienséance, ayant pris le deüil à son entrée dans Naples pour la mort de l'Archiduc son gendre, & ne voulant point paroitre en public qu'il ne luy eût rendu les derniers devoirs. Il le fit sans beaucoup d'appareil, & par de simples obseques, où il ne se trouva avec luy que sa maison & quelques Seigneurs qu'il avoit amenez d'Espagne. Peu de jours après tout le monde fut admis à luy venir rendre

les hommages qui luy étoient dûs. Consalve étoit toûjours à son côté pour luy faire connoître ceux qui se presentoient, & plus encore pour rendre le témoignage qu'il croyoit devoir à leur fidelité & a leur mérite. Tous generalement s'adressoient à luy pour le prier de les produire, & il n'y avoit pas jusqu'aux soldats du dernier rang & à de simples bourgeois à qui il ne se fît un plaisir de rendre ce bon office. Que s'il démêloit dans la foule quelques personnes de distinction que la honte ou la crainte empêchassent d'avancer, il les appelloit tout haut par leur nom & les faisoit approcher du Roy pour luy baiser la main. Il en étoit des graces comme des saluts & des audiences. Tous ceux qui avoient à en demander le prenoient pour entremetteur, & tous obtenoient sur le champ ce qu'ils demandoient. Car comme Consalve ne manquoit pas d'appuyer leurs demandes de tout ce qu'il pouvoit dire de plus avantageux en leur faveur, Ferdinand de son côté qui se piquoit de droiture & de justice, accordoit sans peine ce qu'on luy representoit être fondé en justice & en raison. D'ailleurs voyant de ses yeux ce que c'étoit que le Royaume de Naples, &

l'obligation qu'il avoit à Consalve de l'avoir rendu maître d'un Etat si florissant, il n'y avoit rien qu'il ne crût devoir donner à sa recommandation. C'est par la même raison qu'il negligea le procez que les tresoriers & les directeurs des finances voulurent luy faire touchant le maniement des deniers publics, l'accusant de malversation, & prétendant qu'il avoit tiré d'eux bien au-delà de ce qu'il falloit pour l'entretien des troupes & pour les frais de la guerre. Ces hommes d'affaires ayant prié le Roy de citer Consalve à paroître à leur tribunal en presence de sa Majesté, produisirent leurs livres où étoit un état exact de la recette & de la dépense, & firent voir article par article, que la premiere excedoit de beaucoup la seconde. Consalve sans s'étonner répondit, que de son côté il avoit aussi dressé un état de l'une & de l'autre, par lequel il alloit demontrer, que bien loin d'être responsable au tresor royal des sommes qu'on l'accusoit d'avoir ou dissipées ou diverties à son profit, c'étoit le tresor au contraire qui luy étoit redevable de plusieurs grosses sommes dont il étoit bien résolu de poursuivre le payement en justice. Sur cela il ouvre un

livre où étoit écrit pour premier article, dépensé en aumônes & en gratifications faites aux Monasteres de l'un & de l'autre sexe & à plusieurs Communautez de Prêtres, afin que les pauvres & toutes ces personnes pieuses obtinssent du ciel par leurs bonnes prieres, la prosperité des armes de sa Majesté, deux cens mille sept cens trente-six écus d'or & neuf piastres. Second article, dépensé en espions pour découvrir les desseins sécrets des ennemis & se servir de cette connoissance pour les rompre ou les traverser, autres écus d'or au nombre de six cens mille quatre cens quatre-vingt-quatorze. Il alloit passer à un troisiéme article, lorsque ceux qui étoient presens & qui ne se trouvoient point interessez à cette reddition de comptes, se prirent à rire de toute leur force & témoignerent beaucoup de curiosité d'entendre le reste. Les tresoriers & les directeurs des finances en parurent fort interdits, voyant bien que si cela continuoit sur le même pied, ils alloient tomber dans l'embarras où ils avoient eu dessein de jetter Consalve, & que jamais ils ne pourroient luy tenir compte de tout ce qu'il pretendoit être en droit d'en exiger. Ferdinand écoutoit les

parties avec un grand froid & sans paroître pencher plus d'un côté que de l'autre. Mais comme il vit d'abord que tout ce qui se passoit sous ses yeux n'aboutiroit à rien, & d'ailleurs se representant combien il étoit indigne de faire rendre compte de quelques millions à un homme qui venoit de luy livrer un grand & puissant Royaume qu'il avoit conquis, il leva la séance & ne voulut plus qu'on luy parlât de cette affaire. Il ne s'en tint pas là & se croyant obligé de ne pas laisser les grands services de Consalve sans recompense, il luy assigna le Duché de Sessa dans le Labour, & confirma la donation que luy avoit faite Ferdinand le jeune de celuy de Terra nova dans l'Abruzze, & Frideric de celuy de saint Ange au pied du mont Gargan. Le Duché qu'il luy donnoit étoit peu de chose pour un homme qu'il auroit dû combler d'honneurs & de biens. Mais Ferdinand n'étoit point liberal, & les moindres gratifications qu'il faisoit passant dans son esprit pour de grands bienfaits, il fallut que Consalve reçût cette foible donation comme s'il luy eût attribué des provinces entieres. Car si l'on doit estimer un don, moins par ce qu'il est en luy-

même, que par les dispositions de celuy de qui on le reçoit, il ne faut pas douter que lorsqu'il part d'un de ces hommes, à qui l'épargne lie les mains, & tient le cœur fort à l'étroit, le violent effort qu'il se fait n'en releve beaucoup le prix.

Il se passa ensuite une affaire où Consalve se trouva fort intrigué & capable de le broüiller tout à fait avec Ferdinand, ou du moins de fortifier la défiance que ce Prince avoit de luy, mais qui toutefois tourna à l'honneur de ce General, & ne servit qu'à faire éclater la generosité de son cœur. Après la mort d'Isabelle & l'arrivée de l'Archiduc en Espagne, Ferdinand qui étoit veuf & qui cherchoit à s'appuyer de quelque grande puissance, contre le parti qui luy étoit opposé, envoya proposer au Roy Loüis de faire la paix entr'eux, & pour la cimenter par une étroite alliance, luy fit demander en mariage Germaine de Foix fille de la sœur de ce Prince & de Jean de Foix Vicomte de Narbonne. En même-temps que l'Envoyé de Ferdinand arriva à la Cour de France, il en vint un de la part du Roy Loüis à Ferdinand, pour luy faire la même proposition. La raison qu'eut ce dernier,

c'eſt qu'il redoutoit la puiſſance de l'Archiduc, qui venoit de s'accroître notablement, tant par l'union de la Caſtille à ſes autres Etats, que par l'alliance du Roy d'Angleterre, dont le fils aîné nommé Artur, avoit épouſé Catherine ſœur de l'Archiduc. On admira que ce deſir unanime de paix fût tombé en même-temps dans le cœur de Ferdinand & de Loüis, ſi ennemis auparavant & pour des querelles qui ſembloient les devoir rendre irreconciliables. Mais qui ne ſçait que les inimitiez des Rois ne different en rien de celles des particuliers, & qu'où il ſeroit impoſſible à tout autre motif de les rapprocher les uns des autres, ce n'eſt qu'un jeu pour l'interêt d'y réüſſir. Loüis ayant donc conſenti au mariage de la Princeſſe Germaine avec le Roy Ferdinand; on en dreſſa le contrat, dont les principaux articles furent que les enfans iſſus de ce mariage heriteroient du Royaume de Naples, en vertu de la ceſſion que Loüis d'une part & Ferdinand de l'autre, leur faiſoient des pretentions qu'ils avoient à cette Couronne : Qu'en cas qu'il n'y eût point d'enfans, ou qu'ils vinſſent à mourir, les provinces du Labour & de l'Abruzze qui avoient été cedées à

la France par le traité de partage, luy seroient restituées & cedées à perpetuité ; Que Ferdinand pour dédommager Loüis des frais de la guerre de Naples, luy payeroit cent mille ducats d'or chaque année, & luy feroit une obligation d'un million de ducats d'or payable dans dix ans ; Que les Angevins, c'est-à-dire, les Seigneurs Napolitains qui avoient été faits prisonniers ou dépoüillez de leurs terres & de leurs seigneuries pour s'être attachez à la France, seroient remis en liberté & en possession de leurs biens. Ce dernier article fut le seul qui fit de la peine à Consalve & qui le commit avec Ferdinand : Car quoyque ce Prince ne refusât pas ouvertement de l'accomplir, toutefois il s'en fallut bien qu'il ne fût executé avec toute la fidelité & dans toute l'étenduë que ceux qui y étoient interessez se l'étoient promis. Leurs terres avoient été confisquées pendant la guerre & assignées ensuite aux Arragonnois & aux Italiens qui s'étoient le plus distinguez au service d'Espagne. Ferdinand au lieu de restituer ces terres aux anciens proprietaires, comme il y étoit obligé, en vertu du traité fait avec la France, se contenta de les payer en argent.

Pour cet effet il jetta une taxe sur le Royaume, & imposa de grosses sommes, dont il retint pour luy une bonne partie. Ensuite ayant fait évalüer ces terres à un tres bas prix, les Angevins furent contraints d'en passer par où il vouloit. Ce ne fut neanmoins qu'avec un violent dépit du peuple & de ces Seigneurs qui se plaignoient hautement, ceux-cy de cette injustice, le peuple de cette fraude ; & il ne faut pas douter qu'ils ne se fussent revoltez, si quelque puissance voisine, comme Venise, avoit entrepris de favoriser leur rebellion. Consalve n'étoit pas moins indigné qu'eux de l'avarice & de la mauvaise foy de Ferdinand. Parmi ces Angevins, il y en avoit plusieurs qu'il avoit ramenez au parti Espagnol, avec promesse que les biens dont on les avoit dépoüillez, leur seroient restituez, & ceux à qui on en avoit fait un transport, dédommagez par d'autres gratifications. Et comme ils vinrent le trouver, pour se plaindre à luy de les avoir trompez par de fausses esperances, & sans être bien avoüé des promesses qu'il leur faisoit, il leur fit voir, que rien n'étoit plus autorisé ni plus authentique, en leur produisant le pouvoir qu'il en avoit

reçû de Ferdinand par un écrit signé de sa main & scellé de son sceau. Ensuite leur ayant témoigné combien il désapprouvoit l'inexecution de ses promesses & le peu de seureté qu'il y avoit à la parole & aux sermens de Ferdinand, il ajoûta, ou par un mouvement d'indignation, ou comme le pense un Auteur moderne en plaisantant; *Un autre fois*, Messieurs, *quand nous aurons à traiter avec ce Prince, souvenons-nous de le faire jurer par le Dieu en qui il croit; car pour le nôtre, il faut ou qu'il ne s'entende pas trop bien avec luy, ou qu'il en ait obtenu dispense de luy tenir parole.* Par bonheur ce trait de satyre ne fut point rapporté à Ferdinand. Il ne l'eût imputé qu'à de mauvaises dispositions de Consalve à son égard, & jamais au tort qu'il luy faisoit luy-même de le commettre si injustement, & se seroit toûjours plus envenimé contre luy. L'avis que Consalve donnoit aux Angevins, pour s'asseurer de la foy de Ferdinand, ne regardoit que l'avenir, il falloit remedier au mal present, & n'en trouvant qu'un seul moyen, il eut le courage & la generosité de l'employer. Dès le lendemain il emprunta de grosses sommes, dont la dette fut hypotequée sur les trois

Belcan l. 10. Comment. Gal.

Duchez qui luy avoient été donnez en recompense de ses services, & tout l'argent qu'il put trouver fut distribué avec une exacte proportion à ceux des Angevins qui s'étoient fiez à sa parole. Ferdinand ne s'y opposa point, & bien que cette action luy déplût, & qu'il crût y découvrir que Consalve cherchoit à établir sa propre reputation aux dépens de celle de son maître, il jugea cependant qu'il feroit mieux de passer sur cette affaire, comme s'il ne s'en fût pas inquieté, ou qu'il n'en eût eu nulle connoissance. Que si dans l'ame il n'étoit pas fâché que Consalve suppléât de son fonds ce qui manquoit au dédommagement des Angevins, il est inutile de pousser plus loin pour trouver la vraye cause de son silence & de sa dissimulation.

Consalve parut peu touché de la perte de ses biens, & de voir que Ferdinand n'eût rien fait pour l'empêcher ou pour la reparer. Mais cette premiere disgrace ayant été suivie d'une seconde, lorsque ce Prince ne voulut point consentir qu'il acceptât le Generalat, ou des troupes Ecclesiastiques, qui luy étoit offert par le Pape, ou de celles de Venise, que la Republique luy presentoit, c'est ce qui luy

causa une vive & amere douleur. Le Pape persistoit dans la résolution de faire la guerre aux Venitiens, pour retirer de leurs mains les places de la Romagne, dont ils s'étoient rendus maîtres. La France de son côté mal contente de leur conduite, avoit dessein de leur enlever le Cremonois & les villes du Duché de Milan au-delà de l'Adde qu'elle leur avoit cedées avant la seconde conquête de Naples. Si le Pape ne se hâtoit d'executer son dessein, il avoit lieu de craindre que les François contre lesquels il venoit de se déclarer si hautement, ne s'opposassent à son entreprise. L'unique remede à ce mal étoit de lever promptement une armée assez puissante pour chasser les Venitiens de la Romagne, en aussi peu de temps que les François en mettroient à reduire les places qu'ils se disposoient à attaquer. Il avoit amassé de grosses sommes dans cette vûë, & il ne luy étoit pas difficile de trouver des troupes bien aguerries pour son argent. Il ne luy manquoit qu'un General, & il jetta les yeux sur Consalve qu'il fit prier de se mettre à la tête de son armée. Les Venitiens de leur côté s'étoient preparez avec tout le soin & toute la diligence possible à soûtenir la

guerre dont ils étoient menacez. Ils avoient fait de grandes levées de cavalerie, tant en Albanie qu'en Allemagne, & rassemblé sous leurs enseignes tout ce qui se trouvoit de bons fantassins en Italie. Il leur étoit venu grande quantité de Suisses, que les Ambassadeurs de France n'avoient pû empêcher de sortir des Cantons, pour se joindre à leur armée. Il falloit un bon Chef à tant d'étrangers, autre toutefois qu'un Italien, de peur qu'il ne fût tenté de partager avec le Pape ou avec la France, les Etats qu'il seroit chargé de défendre. La fidelité de Consalvé ne pouvoit plus leur être suspecte, & Ferdinand en avoit trop mal usé avec luy pour croire qu'il voulût encore contribuer à l'agrandissement de ce Prince en Italie. Il ne pouvoit ni craindre les François, dont il avoit triomphé si glorieusement, ni refuser à la Republique des services dont il avoit lieu de croire qu'elle seroit plus reconnoissante que Ferdinand de ceux qu'il luy avoit rendus. Ferdinand les avoit exigez comme un devoir, Venise les demandoit comme une grace, & rien ne luy pouvoit être plus glorieux que de contraindre les François de quitter le Duché de Milan, pour

étendre la puissance d'une Republique noble & genereuse, après leur avoir enlevé le Royaume de Naples au profit d'un maître ingrat. Ces raisons déterminerent les Venitiens à offrir à Consalve le commandement de toutes leurs forces de terre, & un Senateur fut député pour luy en apporter les provisions. Il n'avoit garde de les accepter sans la participation & le consentement de Ferdinand ; & quoyqu'il se tint tres-obligé à la Republique de l'honneur qu'elle luy faisoit, il pria le Senateur de porter les provisions au Roy son maître, de qui il vouloit les recevoir comme un don de sa main. Ferdinand les ayant vûës, répondit froidement au Senateur, qu'il s'en remettoit à Consalve, & que c'étoit à luy à voir si ce parti l'accommodoit. Mais quand il fallut s'en expliquer avec Consalve en particulier, soit qu'il eût dessein de se servir d'un si bon sujet pour ses propres affaires, soit que n'étant pas content de luy, il voulût l'humilier & le laisser sans employ, soit enfin qu'il craignît que les armes des Venitiens entre les mains de Consalve ne fissent de trop grands progrez & ne le missent en état d'entreprendre quelque chose sur le Royaume de Naples,

il n'y eut rien qu'il ne luy dît pour le porter à refuser le commandement qu'on luy offroit; Qu'il devoit voir que l'objet des Venitiens n'étoit que de mettre deux ou trois places de la Romagne à couvert des armes du Pape, & s'il convenoit à un grand Capitaine comme luy de se charger d'une commission si peu honorable, après avoir conquis un Royaume entier ? Que l'Espagne luy alloit ouvrir un bien plus beau champ, & qu'il n'y seroit pas arrivé qu'il trouveroit des occasions d'un tout autre éclat pour signaler sa capacité & sa valeur; Que la paix qui venoit de se faire avec la France, rendant inutiles les troupes destinées contre la Guyenne & le Languedoc de même que la flotte qui devoit barrer les ports de la Provence, il falloit employer toutes ces forces contre les Infidelles, & se rendre maître des côtes de Barbarie; Que les Maures qui s'y étoient retirez après la perte du Royaume de Grenade, se ressouvenoient encore des grands avantages que le fameux Consalve avoit remportez sur eux; & que depuis ce temps-là sa réputation s'étant encore fort accruë par les guerres d'Italie, ils trembloient déja au seul bruit de son

retour; Quant au Generalat de l'armée Ecclesiastique, qu'il étoit encore bien au-dessous de celuy de l'armée Venitienne, & pour le nombre des troupes & pour la durée de la guerre, le Pape ayant donné parole aux Princes d'Italie, qu'il desarmeroit aussi-tôt qu'il se seroit ressaisi de quelques petites places de la Romagne qui luy appartenoient. Il ne tiendroit point aux Souverains que leur autorité ne s'étendît sur les pensées comme sur les actions, & qu'on ne fût obligé de croire ce qu'ils disent comme de faire ce qu'ils commandent. Consalve étoit trop habile pour ne pas sentir le foible & le peu de solidité de tout ce que Ferdinand venoit de lui deduire. Et quoiqu'il vît clairement qu'on cherchoit à lui donner le change, & que tous ces beaux discours n'étoient que pour couvrir les mauvaises dispositions d'un Prince qui ne lui vouloit pas de bien, il falloit neanmoins s'en tenir aux apparences sans toucher au fond Il étoit dangereux de déclarer à Ferdinand, qu'il s'appercevoit bien qu'il avoit le malheur de lui déplaire, & fort inutile de lui en demander les raisons. Et comme il ne doutoit point que s'il lui faisoit quelques instances sur l'affaire

dont il étoit question, il ne passât aisément d'un premier pas à un second, & que ne pouvant le dissuader de son dessein par conseil, il n'emploïât l'autorité pour lui en faire une défense expresse, il prit ses sentimens pour des ordres & y obéït aveuglement. Tout le monde se récria sur la soumission & sur sa déference aux intentions de son maître. On n'avoit encore rien vû de pareil dans le siecle où l'on étoit. Le Pape même & les Venitiens n'en furent pas moins surpris qu'ils auroient eu de joïe s'il avoit accepté l'offre qu'ils lui faisoient. Il leur parut plus grand par sa moderation que par tout l'éclat de ses vertus militaires, & s'ils avoient estimé le grand Capitaine, ils admiroient le magnanime & le grand homme.

Pendant le sejour que Ferdinand fit à Naples, qui fut d'environ sept mois, Loüis Roy de France fut obligé de conduire une armée à Genes, pour soumettre & punir cette ville factieuse qui s'étoit revoltée contre luy. Il y avoit huit ans qu'il s'en étoit rendu maître, lorsqu'il conquit le Milanez, & après l'avoir réduite sous son obéïssance, il l'avoit pacifiée, en mettant d'accord les Nobles avec le peuple.

Cette paix ne fut pas de longue durée. La noblesse, qui dans un Etat monarchique a coûtume de traiter le peuple avec hauteur & dureté, poussa à bout la patience des autres habitans, par les insultes & les vexations qu'elle ne cessoit de luy faire. Le peuple s'en plaignit d'abord assez doucement ; & comme ses plaintes n'étoient point écoutées, & que les outrages continuoient, il se mit sur la défensive, résolu de faire tête & de resister fortement à ceux qui l'attaqueroient. Déja ce n'étoit plus qu'attroupement tumultueux, que menaces, que rebellions ouvertes contre l'autorité du Gouverneur, qui étoit le Comte de Ravestein & contre celle des Magistrats. Il porterent l'insolence jusqu'à faire abatre les armes du Roy de France des endroits où on les avoit arborées, pour mettre en leur place celles de l'Empereur Maximilien. Il leur falloit des Chefs, ils s'en donnerent eux-mêmes, & outre huits Tribuns du peuple qu'ils élurent, ils jetterent les yeux sur un certain Paul de Novi, teinturier de profession, à qui ils défererent le titre & l'autorité de Doge. Conduits par cet homme seditieux les voila déchaînez contre tous les Nobles, courant sur

eux avec furie ; ſaccageant leurs maiſons & maſſacrant impitoyablement tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Les Nobles ne pouvant plus tenir contre ces violences, députerent au Roy pour le ſupplier d'employer ſon autorité & ſes armes pour les reprimer. Le peuple fit auſſi ſa députation, pour repreſenter l'oppreſſion qu'il ſouffroit des Nobles & demander de la protection contre eux. Les Envoyez de la Nobleſſe, ſuivant le train ordinaire des Cours des Princes, furent accueïllis de mille careſſes & écoutez favorablement ; ceux du peuple au contraire dédaignez & rebutez. Cette diverſité de traitement étant rapportée au peuple, luy inſpira encore plus d'animoſité & de fureur qu'il n'en avoit auparavant. Il fit main baſſe ſur tous ceux qui ſe trouverent dans la ville, & alla chercher à plus de ſix lieuës de là ceux qui s'étoient retirez à la campagne, pour les ſacrifier à ſa vengeance. Le Roy réſolu d'en avoir raiſon, envoya d'abord ſa flotte qui étoit de huit galeres, d'autant de galions & de pluſieurs fuſtes & brigantins, ſe ſaiſir du port de Genes. Enſuite ayant fait marcher ſon armée de terre, qui étoit de cinquante mille

hommes, elle alla camper dans la vallée de Pezzavera, qui n'est qu'à deux bonnes lieuës de Genes, poussant toûjours les rebelles de défilez en défilez, & à mesure qu'ils reculoient, s'emparant des postes qu'ils avoient quittez. Etant arrivée au bourg de Rivarole, d'où il n'y a plus qu'une demie-lieuë jusqu'à Genes, elle continua sa marche & s'approcha de saint Pierre d'Arene, qui est un fauxbourg sur le bord de la mer. Ce fut là que le Roy l'ayant jointe, il la mena en personne vers Genes par la montagne du Promontoire, entre Rivarole & saint Pierre d'Arene. Les rebelles avoient depuis peu construit sur cette montagne un petit fort qu'il falloit necessairement emporter, pour s'ouvrir un passage à une ancienne forteresse appellée Castellat. Voyant donc les François en approcher, ils sortirent de la ville au nombre de huit mille hommes sous la conduite de Jacques Corso, & allerent d'abord se poster derriere le nouveau fort pour le soutenir. Corso jugeant que ce n'étoit pas assez faire de le soutenir & qu'il falloit le couvrir, se mit avec une partie de ses gens au devant du fort sur le penchant de la montagne. Chaumont qui eut ordre d'aller

d'aller à luy avec un gros détachement de François, le chargea avec vigueur & fut d'abord repoussé de même. Piqué de voir des bourgeois se défendre avec tant de fermeté contre des troupes reglées & aguerries, il retourna à la charge, & donna avec encore plus de courage & de résolution que la premiere fois. Les rebelles soutinrent ce second choc comme le premier, & avec une resistance si opiniâtrée, que Chaumont eût été obligé de se retirer avec quelque honte, s'il ne se fût avisé de faire pointer sur un rocher près de la deux pieces d'artillerie qui battoient les ennemis en flanc. Le canon en tua plusieurs & mit tant de desordre parmi les autres, qu'ils furent contraints de lâcher le pied & de se retirer derriere le fort. Ceux qui étoient dedans se voyant exposez à une perte inévitable, si on achevoit de défaire Corso, abandonnerent le poste aux François, qui s'en saisirent sur l'heure. Ceux-cy perdirent assez peu de monde, & pour ce qui est des Genois, il en demeura bien deux mille cinq cens sur la place. L'armée victorieuse étant ensuite venu camper au fauxbourg de saint Pierre d'Arene; sur le soir du même jour les Genois firent une sor-

tie au nombre de vingt mille hommes pour tenter de reprendre le fort de la montagne. Mais craignant d'être coupez par la cavalerie Françoise, à la tête de laquelle le Roy s'étoit mis, ils se hâterent de regagner la porte par où ils étoient sortis, qui étoit la plus éloignée du camp des assiegeans. Ils la trouverent fermée, & se voyant sur le point d'être chargez par les François, ils se débanderent & se sauverent comme ils purent dans les bois & dans les montagnes des environs. Comme c'étoient les plus seditieux qui avoient fait cette sortie, ceux qui étoient restez dans la ville crurent qu'après s'en être ainsi défaits, il leur seroit plus aisé d'obtenir grace du Roy. Paul de Novi & quelques autres qui se sentoient aussi coupables que luy, demanderent à ces derniers, que pour plus grande seureté de leurs personnes, ils les laissassent sortir de la ville, ce qui leur fut accordé. Alors on députa au Roy pour implorer sa clemence, & la réponse qu'on fit aux députez, fut, que sa Majesté vouloit les avoir à discretion. Quelque dure que leur parût cette condition, il fallut la subir, & se livrer à la merci du Roy. On luy apporta les clefs des portes avec toutes

les marques de reſpect & de ſoumiſſion par leſquelles on crut pouvoir le flechir. Chaumont qui s'étoit ſignalé par la priſe du fort de la montagne, eut ordre d'entrer dans Genes avec un bon nombre de troupes, pour s'emparer des principaux poſtes de la ville, & ſe ſaiſir de l'artillerie & de toutes les munitions de guerre. Le lendemain, qui étoit le 29. d'Avril, le Roy entra dans la ville accompagné de ſa Nobleſſe & de ſes Gendarmes qui marchoient en tres-belle ordonnance, & au milieu deſquels il paroiſſoit armé de toutes pieces & l'épée nuë à la main. Les Conſeillers de ville, qu'ils appelloient les Anciens, vinrent audevant de luy dans le fauxbourg de ſaint Pierre d'Arene, ſe jetterent à ſes pieds & le conjurerent par tout ce qu'ils purent luy dire de plus touchant de fermer l'oreille aux cris de la juſtice pour n'écouter que ſa clemence. Le Roy pour toute réponſe leur commanda de ſe retirer & marcha droit à la Cathedrale, pour rendre graces à Dieu du ſuccès de ſon expedition. Toutes les ruës qu'il luy fallut traverſer pour ſe rendre à l'Egliſe, & de là au Palais qu'on luy avoit preparé, étoient bordées de femmes & d'enfans vêtus de blanc avec

des rameaux d'olivier à la main, & faisant retentir l'air de cris lugubres & pitoyables pour exciter sa compassion. Le Roy ne put voir un si triste spectacle, sans en être touché, il fit lever les supplians, quitta l'épée qu'il tenoit à la main, & autant qu'on en pouvoit juger à l'air de son visage, on le crut déja fort adouci. Cependant il les tint en suspens huit ou dix jours, pendant lesquels on dressa des gibets en divers endroits de la ville, on fit plusieurs informations & on arrêta quantité de bourgeois qui furent menez en prison. Le jour venu qu'il vouloit s'expliquer à eux de ses volontez, on éleva dans la cour du Palais où il étoit logé un grand échaffaut, au milieu duquel étoit son trône, & aux deux côtez du trône des sieges pour les Princes du sang. Les Anciens s'y étant rendus par son ordre avec autant de monde que la cour en pouvoit tenir, Michel Ricci Maître des Requêtes déclara à haute voix les habitans de Genes coupables de crime de Leze-Majesté, & par consequent dignes de mort, & tous leurs biens confisquez. En même-temps on tira des coffres qu'on avoit apportez, les titres de tous les privileges de la ville, qui furent annullez & sur le

champ lacerez & brûlez. Cela fait, Ricci ajoûta, que neanmoins par une bonte extraordinaire le Roy leur remettoit la vie & leurs biens, mais aux conditions ſuivantes. Premierement, que Paul de Novi qui avoit été repris par les galeres du Roy & Demetrio Juſtiniani, les deux plus factieux hommes de la bourgeoiſie, ſeroient punis de mort, & ſoixante autres, dont la liſte fut lûë, remis à la diſpoſition de la juſtice. Secondement, qu'ils entretiendroient dans le port trois galeres pour le ſervice du Roy & augmenteroient les fortifications du château & de Caſtellat. En dernier lieu, qu'ils payeroient au Roy une amende de trois cens mille ducats, tant pour rembourſer ſa Majeſté des frais qu'elle avoit faits pour dompter leur rebellion, que pour bâtir une citadelle. Il marqua l'endroit où le Roy vouloit qu'elle fût placée, qui étoit à la tour de Codifa; & de là vint que cette citadelle fut appellée la bride, parcequ'elle commandoit le port & une bonne partie de la ville. Après cette déclaration le Roy confirma la même forme de gouvernement qu'il leur avoit laiſſée, lorſqu'après qu'il eût conquis le Milanez, ils ſe ſoumirent à luy, &

les conserva dans presque tous leurs anciens usages ; avec cette difference, qu'ils les avoient auparavant à titre de conventions faites avec les Rois de France, & qu'ils ne leur étoient rendus que comme des privileges revocables à la volonté du Roy regnant & de ses Successeurs à la Couronne. Ainsi Loüis ayant signalé sa bonté par une indulgence, que des rebelles moins emportez & moins furieux que les Genois, n'auroient jamais osé se promettre, sçût-il justifier pleinement & le titre qu'il portoit de pere du peuple & la devise qu'il avoit prise à son avenement à la Couronne, qui étoit un Roy d'abeilles, environné de son essain, & au-dessus ces belles paroles, *le Roy que nous avons ne se sert point de son aiguillon.* Avec une armée puissante & victorieuse comme la sienne, il luy eût été aisé de faire de grands progrez en Italie, de quelque côté qu'il eût voulu se tourner. Mais outre qu'il ne pouvoit rien entreprendre sans se mettre sur les bras le Pape, Venise, l'Espagne & principalement l'Empereur Maximilien fort irrité contre luy, il n'étoit venu que pour l'expedition de Genes, & content d'y avoir réüssi, il ne songeoit plus qu'à licentier ses troupes

Non utitur aculeo Rex cui paremus.

& à reprendre le chemin de son Royaume. Il se fût même retiré plûtôt si Ferdinand qui étoit encore à Naples, ne luy eût fait demander une entrevûë à Savone, où il avoit dessein de conferer avec luy sur diverses affaires qui leur étoient communes.

Il y avoit déja du temps que Ferdinand se disposoit secretement à repasser en Castille, parceque l'infirmité de l'Archiduchesse sa fille s'étant encore augmentée par la mort de l'Archiduc, & son esprit se trouvant toûjours plus aliené, elle ne respiroit qu'aprés le retour de son pere, & refusoit obstinement de signer aucune expedition, sans quoy toutefois suivant la coûtume d'Espagne, nulle affaire ne pouvoit être reglée. Mais lorsque Loüis eut fait sçavoir à Ferdinand qu'il ne differoit de retourner en France que pour s'aboucher avec luy; Ferdinand de son côté hâta son départ, & aprés avoir mis ordre le plus promptement qu'il pût aux affaires qui luy restoient encore à terminer, il s'embarqua pour se rendre à Genes. Il s'en fallut bien que sa presence ne répondit à l'idée que les Napolitains s'étoient formée de luy. Il perdit plus qu'il ne gagna en se montrant à eux, & s'il est

Guichardin l. 7. n. 8.

vray qu'il soit des grands hommes comme des statuës, dont les unes veulent être vûës de près, les autres de loin, le point de perspective avantageux à sa renommée, ainsi que tout le monde en jugea, étoit l'éloignement. Que s'ils rabbatirent beaucoup de l'estime qu'ils en avoient, ils furent encore plus mal satisfaits de la conduite qu'il tint avec eux, & voicy les deux choses qui contribuerent le plus à leur mécontentement. L'une fût l'empressement qu'il eut de retourner en Espagne, sans avoir encore rien fait de considerable pour le bien commun de l'Italie & en particulier pour le Royaume de Naples; regardant la Castille comme le fondement de sa grandeur & de sa puissance, il ne travailloit qu'à s'y rétablir au plûtôt. L'Empereur en qualité d'ayeul des jeunes Princes heritiers de cette Couronne, & le Roy de France voisin de la Castille, pouvoient le traverser & empêcher qu'il n'en reprît possession, il falloit donc se ménager avec eux, & ne rien décider encore sur quantité d'affaires du Royaume de Naples, auxquelles il ne pouvoit toucher, ni pourvoir comme il falloit à la seureté de cet Etat, sans danger de se commettre

avec ces Princes. Autre chose qui déplut fort aux Napolitains, c'est que Ferdinand n'ayant rien fait pour l'interêt du public, il n'eut pas plus de soin de contenter les particuliers. Le Royaume de Naples étoit plein de Nobles & de Seigneurs qui l'avoient servi aux dépens de tous leurs biens & au peril de leur vie. Ils s'étoient rejoüis de son arrivée, se persuadant qu'un grand Roy comme luy ne manqueroit pas de répandre sur eux, les dons & les graces à pleines mains, & qu'il n'y auroit personne qui ne fût aussi distingué par les bienfaits du Prince, qu'il s'étoit signalé par ses services. Mais s'étant determiné à amasser de grandes sommes, pour dédommager les Angevins des terres qui devoient leur être restituées, & pour en acheter d'autres qui pussent remplacer celles qu'on leur retenoit, & ces sommes se levant sur le peuple, qui après tout ce qu'il avoit souffert de guerre, s'étoit attendu à des exemptions & à des immunitez, plûtôt qu'à de nouveaux impôts, ce n'étoit pas le moyen de s'attirer les benedictions d'une nation nouvellement soumise à son obéissance, mais plûtôt d'exciter ses murmures & ses plaintes. Qu'il fût sage, in-

telligent, penetrant dans les affaires, affable & civil, cela pouvoit bien illustrer sa personne & luy donner du relief à leurs yeux, mais ils vouloient un Roy qui s'interessât également au bien de leur Etat & à celuy de chaque particulier, bienfaisant, liberal, aussi grand par ses dons que par sa dignité, & c'est ce qu'ils ne trouvoient point en luy. Quand d'ailleurs ils comparoient Consalve avec Ferdinand, & qu'ils voyoient combien le sujet surpassoit le souverain, & par ses vertus militaires & par ses qualitez royales, genereux, reconnoissant, magnifique en toute maniere, c'est-à-dire, non seulement en tout ce qui pouvoit faire honneur à son nom & à sa dignité, mais plus encore par ses liberalitez envers tout le monde, peu s'en falloit qu'à la naissance près ils ne le crussent plus digne de la Couronne que celuy qui la portoit. Les Grands étoient trop sages pour s'en expliquer ouvertement, le peuple moins retenu qu'eux parloit sur cela comme il pensoit, & ces discours étoient negligez parcequ'on les croyoit sans consequence. Quand donc Ferdinand quitta le Royaume de Naples, rien ne se presenta aux yeux qui ne fît sentir qu'on le voyoit partir avec

beaucoup d'indifference. Mais lorsque peu de jours après Consalve s'embarqua pour le suivre, ce fut une agitation & un tumulte qui ne s'étoient point encore vûs en pareille occasion. Tous les Ordres de la ville, toute la populace, les dames même les plus qualifiées se rendirent sur le port. Il sçavoit parfaitement quelles étoient les dispositions des Napolitains à son égard ; mais si jusques-là il en eût douté, les regrets des uns, les larmes des autres, les souhaits que tous en general faisoient pour son retour, luy eussent assez fait connoître qu'il emportoit l'estime & les cœurs de tout le monde. Aussi cette estime & cette affection, jointes à l'honneur qu'il avoit acquis par les armes, étoit proprement tout ce qui luy restoit de ses services & de ses grands emplois. Il sortoit d'Italie aussi peu avancé pour ses propres interêts, qu'avant qu'il y fût envoyé, sans établissement, sans richesses, sans dignitez & dans un état plus digne de compassion que d'envie, si un grand nom ne luy avoit tenu lieu de tout. Quelques Auteurs modernes asseurent, qu'il monta le même vaisseau que Ferdinand, fondez apparemment sur une raison assez foible, qui

est que Ferdinand auroit apprehendé que s'il ne l'emmenoit avec luy il ne restât à Naples contre ses ordres. Mais quelle apparence qu'il eût formé ce dessein, voyant l'autorité qu'il y avoit euë passée en d'autres mains, & ceux qu'on lui avoit substituez en pouvoir de l'arrêter, au cas qu'il refusât d'obéïr aux commandemens de son maître, ou seulement qu'il cherchât à les éluder. De plus, si Ferdinand se défiant encore de luy eût voulu prendre cette précaution, c'eût été manifestement se contredire luy-même, puisqu'avant que de quitter Naples, il fit dresser un acte public, qui contenoit une éloge de Consalve où rien ne manquoit à l'honneur de sa memoire, une protestation solemnelle des obligations qu'il luy avoit, un témoignage authentique qu'il vouloit rendre de sa fidelité & de sa valeur, comme l'acte le portoit en termes exprès, non seulement à tous les Princes & à tous les peuples du siecle present, mais encore à toute la posterité. On doit donc s'en tenir plûtôt au sentiment de Paul Jove qui asseure qu'il n'en partit que quelques jours après Ferdinand. Il prit ce temps pour faire ses adieux à toutes les personnes de distinction & pour

In vita Consf. l. 3.

payer ſes créanciers ; & quant à ces derniers, il les fit avertir d'apporter tous un état exact de ce qui leur étoit dû, ne voulant pas s'éloigner d'eux qu'il ne les eût ſatisfait juſqu'au dernier ſol. Ce qu'il fit luy-même, il voulut que quelques amis & quelques officiers choiſis qu'il emmenoit avec luy en Eſpagne, le fiſſent à ſon exemple, & ceux qui manquoient d'argent, il leur fournit liberalement du ſien tout ce qui leur étoit neceſſaire pour acquiter pleinement leurs dettes. Il arriva à Genes preſque auſſi-tôt que Ferdinand, & de là ſe rendit avec luy à *Savone* pour aſſiſter à l'entrevûë des deux Rois, & c'eſt l'honneur qu'il y reçût, & tout ce qui luy arriva de plus remarquable depuis qu'il fut de retour en Eſpagne, qui doit compoſer le dernier livre de ſon hiſtoire.





HISTOIRE DE CONSALVE DE CORDOUE. SURNOMMÉ LE GRAND CAPITAINE.

LIVRE SIXIÉME.

LE refus que Consalve avoit fait d'accepter le Generalat des troupes Ecclesiastiques & ensuite des Venitiennes, de peur de déplaire à Ferdinand, luy ayant acquis un nouveau dégré d'estime & de reputation dans toute l'Italie, on pretend que ce ne fut pas moins par curiosité de voir & d'entretenir un si grand homme, que par désir de conferer avec Ferdinand que le Pape fit inviter ce Prince de relâcher à Ostie, où il luy fit sçavoir qu'il al-

loit se rendre en personne pour l'attendre & le voir à son passage. Il y demeura en effet près de trois semaines & ne s'en retourna à Rome que lorsqu'il sçût que Ferdinand étoit passé sans vouloir consentir à l'entrevûë qu'il souhaitoit & dont il l'avoit fait prier fort civilement. Ferdinand avoit sur le cœur & ne pouvoit digerer que Jules luy eût refusé l'investiture du Royaume de Naples, aux conditions qu'il la demandoit. Il s'en étoit même expliqué au Nonce que le saint Pere avoit auprès de luy à Naples, en des termes de hauteur & de fierté & peu éloignez d'une menace, déclarant à ce Ministre, qu'il mettroit les affaires d'Italie dans une situation qu'on feroit bientôt réduit à le prier d'accepter ce qu'on refusoit d'accorder à l'équité de sa demande. Il étoit bien informé que le Pape l'attendoit à Ostie suivant sa parole qu'il luy avoit donnée, & une conference de quelques heures qu'ils auroient eu ensemble, n'eût pas été un long retardement à son voyage, mais il n'étoit pas content de luy, & c'est ce qu'il voulut luy faire sentir par un mépris affecté. Ayant donc passé devant le port d'Ostie sans vouloir y moüiller l'ancre. Il continua sa navi-

gation vers Savone ville de l'Etat de Genes, où il aborda le 28. de Juin l'an 1507. Il trouva sur le port le Roy Loüis qui s'y étoit rendu pour le recevoir. On y avoit dressé un pont de bois à l'extremité duquel la galere de Ferdinand fut attachée. Loüis passa le pont & entra dans la galere sans gardes & sans autre escorte que de quelques Seigneurs de sa Cour. Il y fut reçû non seulement avec tous les honneurs qui luy étoient dûs, mais même avec tous les témoignages que Ferdinand & la Reine Germaine niece de Loüis purent luy donner du plaisir qu'ils avoient de le voir. Loüis ne leur ceda ni en civilité ni en démonstrations de joye & d'amitié. Après les premiers complimens & toutes les honnêtetez dont ils furent accompagnez, ils sortirent tous ensemble de la galere, passerent le pont & entrerent à pied dans la ville, où ils n'eurent pas peu de peine à traverser les ruës remplies d'une infinité de monde qui y étoit accouru de toutes les villes circonvoisines, pour avoir le plaisir d'un si beau spectacle. La Reine avoit à sa droite le Roy son époux, & à sa gauche le Roy son oncle, paroissant entre l'un & l'autre dans un grand

éclat & avec des habits tout couverts de pierreries. Après eux marchoient le Cardinal d'Amboise, d'un côté, & Consalve de l'autre, suivis d'une foule de Seigneurs & de Dames qui étoient de la maison de la Reine, tous parez magnifiquement & autant qu'ils y avoient été portez par l'émulation qui étoit entr'eux à qui rendroit cette pompe plus digne des regards & de l'admiration du public. Devant & après eux marchoient les Cours des deux Rois, où il étoit aisé de reconnoître combien elles s'étoient piquées à l'envi l'une de l'autre de faire honneur à leurs Maîtres. Avec tout ce brillant cortege le Roy Ferdinand & la Reine son épouse furent conduits par le Roy Loüis au château où il logeoit auparavant & qu'il avoit quitté pour les y recevoir, & toutes les ruës des environs étoient pour leur suite. Luy il se contenta de l'Evêché qui étoit vis-à-vis du château, & il s'y logea avec tous les officiers de sa maison. Il eut soin en toute rencontre de donner le pas à Ferdinand, mais avec des précautions qui empêchoient que cette déference ne dérogeât à sa propre dignité. Car premierement il attendoit que Ferdinand le vint prendre chez luy pour al-

ler à la Messe ou en tout autre lieu où ils devoient se trouver ensemble, & le laissoit ensuite retourner au château comme il étoit venu. En second lieu, comme Ferdinand attendoit toûjours à prendre le pas que Loüis le luy eût déferé, *marchez le premier*, luy disoit Loüis, *car si j'étois chez vous & dans vôtre Royaume, je ferois ce que vous voudriez; & puisque vous êtes chez moy & sur des terres soumises à ma Couronne, je veux que nous allions comme je vous le dis, & je vous en prie.* Tout le monde admiroit que ces deux Rois plus éloignez auparavant l'un de l'autre par la contrarieté de leurs interêts que par la distance des lieux, se trouvassent ainsi réünis, non pas précisément par le rendez vous qu'ils s'étoient donné, mais par l'alliance qu'ils avoient contractée, & par l'amitié qu'ils se témoignoient. Mais ce qui surprit encore davantage fut la confiance qu'ils parurent avoir l'un en l'autre, au sujet de laquelle on demandoit qui des deux s'étoit en cela plus distingué. Les sentimens se trouverent partagez. Les uns tenoient pour le Roy Tres-Chrêtien, qui étoit entré hardiment dans la galere de Ferdinand & s'étoit comme livré entre ses mains, sans autre

caution de sa seureté que la bonne foy de ce Prince. D'autres au contraire donnoieut la preference au Roy Catholique, & soutenoient que d'être demeuré plusieurs jours au pouvoir d'un Prince qu'il avoit offensé si sensiblement, en le dépoüillant d'un Royaume, dans une ville dont il étoit maître & où il ne tenoit qu'à luy de le faire arrêter, en des conjonctures où il ne pouvoit pas douter que divers Seigneurs qui l'accompagnoient ne le portassent à s'asseurer de la personne de son ennemy pour le contraindre de restituer ce qu'il venoit de luy enlever, c'étoit avoir risqué davantage & fait paroître une confiance plus hardie & plus abandonnée. Il est vray cependant que les sentimens que ces Rois avoient l'un de l'autre étoient fort differens. Ferdinand connoissoit Loüis pour un Prince plein de candeur, de droiture & de bonne foy, & il n'en falloit pas davantage pour bannir de son esprit toute crainte & toute défiance qui auroit pû s'y glisser. Loüis au contraire sçavoit par experience, qu'il n'y avoit point d'homme plus dissimulé, plus profond, plus artificieux dans ses desseins que Ferdinand, & c'étoit ce semble s'exposer à de justes

reproches d'une conduite aveugle & imprudente, que de compter sur la fidelité d'un Prince dont il avoit tant de raisons de se défier. Mais l'évenement justifia leur conduite, & ayant negligé chacun de son côté l'occasion qui se presentoit de faire un coup d'éclat, on trouva qu'ils avoient eu raison de se reposer sur la bonne foy l'un de l'autre; au lieu que s'il en fût arrivé autrement, tous deux auroient eu tort, & qu'on eût pas manqué de blâmer la témerité de l'un & de détester la perfidie de l'autre. Les Rois furent trois jours ensemble, pendant lesquels il y eut entr'eux plusieurs conferences, toutes fort longues & fort secretes. Ceux qui ont prétendu en avoir découvert le sujet par de plus seures conjectures, le font rouler sur l'envie qu'avoient ces Princes d'établir entr'eux une bonne intelligence & une parfaite union, pour agir ensuite de concert & donner tel branle qu'ils voudroient aux affaires de l'Europe. Selon leur pensée, Ferdinand & Loüis étoient convenus de joindre leurs armes pour attaquer les Venitiens; Ferdinand devoit s'entremettre pour reconcilier l'Empereur Maximilien avec le Roy Loüis, & tous ensemble demander un Concile general,

tant pour travailler à la réformation du Clergé, que pour détrôner le Pape Jules & substituer en sa place le Cardinal d'Amboise, à qui ils asseurent que Ferdinand avoit offert son credit & tous les suffrages des Cardinaux de sa faction pour l'élever à cette suprême dignité. Quelques Auteurs modernes qui se sont copiez les uns les autres, donnent tous ces projets pour des veritez constantes, les Anciens & même les Contemporains n'en parlent qu'en devinant. Ainsi il est libre au lecteur de se déclarer pour le doute ou pour la certitude, puisque quelque parti qu'il prenne il trouvera toûjours des garants de son opinion.

Cette entrevûë des deux Rois fournit à Consalve la plus belle occasion qu'il eût jamais de goûter le fruit de ses travaux & de la réputation qu'il s'étoit acquise par ses grands exploits de guerre. Tous les Seigneurs & Officiers François qui n'avoient pas été des deux expeditions de Naples & qui ne le connoissoient que sur le bruit de sa renommée, vouloient le voir & observer de près si sa mine & son esprit répondoient à ses qualitez militaires. Luy trouvant donc la taille haute & majestueuse, l'air noble, une droi-

ture de sens & de raison qu'il joignoit à une rare penetration, une gravité qui n'ôtoit rien à une extrême politesse qui se faisoit sentir dans toutes ses manieres & toutes ses paroles, ils luy passoient sans peine tout le mérite qu'on luy donnoit. Le Roy nonobstant tout ce qu'il luy en coutoit de l'avoir eu pour ennemi, fut neanmoins celuy de toute sa Cour qui luy témoigna plus d'estime & luy fit plus d'amitiez. Il alla plus loin, & dans le dernier repas qu'il fit à Ferdinand & à la Reine son épouse, & qui fut le plus somptueux & le plus splendide de tous, il voulut que Consalve eût l'honneur de manger à une même table avec ces trois têtes couronnées, & pria Ferdinand de ne s'y point opposer. Ce Prince avoit peine d'y donner les mains, mais craignant de désobliger son hôte, s'il luy refusoit la grace qu'il luy demandoit, il y consentit. Consalve s'en défendit autant qu'il put, ou par modestie, ou parcequ'il croyoit que tous ce qui étoit à sa gloire se tournoit en poison contre luy dans le cœur de Ferdinand. Mais Loüis le vouloit absolument, & pria Ferdinand de luy en faire un commandement, à quoy il fallut obéïr. Durant tout le repas il eut

presque toûjours la parole, ayant à répondre à toutes les questions que luy faisoit Loüis sur les guerres de Naples. Il sçût par une fine & adroite manœuvre se conformer au goût des deux Rois, ne perdant rien de la gravité Espagnole, & neanmoins assaisonnant tout ce qu'il disoit d'esprit & d'enjoüement. Il parla de luy tres-modestement, supprima ou ne toucha que legerement ce qui avoit été l'effet de sa sagesse & de sa conduite, se contentant de faire toûjours pencher la balance du côté de sa nation. Ce qu'il ôtoit aux François en general, il le remplaçoit par les éloges qu'il faisoit de plusieurs de leurs officiers, dont il affectoit de relever toutes les bonnes qualitez & de les mettre dans tout leur jour. Il ne refusa pas de parler par ordre de tout ce qui s'étoit passé dans le Royaume de Naples depuis qu'il l'avoit conquis, sans découvrir ni laisser entrevoir ce qu'il importoit à la gloire de son Maître de tenir caché. Tout ce qu'on vouloit sçavoir, il l'exposoit avec tant de précaution & le rendoit si plausible, qu'il n'y eut pas lieu de le contredire sur quoy que ce fût. Où il garda moins de mesures & s'expliqua plus ouvertement, ce fut au sujet des

Marquis de Mantoüe & de Saluces qui avoient commandé les armées Françoiſes, pouvant dire hardiment en preſence des deux Rois ce qu'il en penſoit, parceque Ferdinand les regardoit comme ſes ennemis & que Loüis en avoit été tres-mal ſervi. Tout ce qu'il y avoit de Seigneurs des deux Cours qui voyoient manger les Princes, furent charmez de l'entendre, & preſque tous demeuroient d'accord que de s'être vû admis à la table des deux plus grands Monarques de l'Europe & de les avoir entretenus avec tant de ménagement, d'eſprit & de ſuffiſance, c'étoit un jour plus glorieux pour luy que lorſqu'il entra dans Naples victorieux & triomphant.

Les deux Rois s'étant ſeparez, Loüis reprit le chemin des Alpes pour retourner en France, & Ferdinand étant parti d'un bon vent, arriva en peu de jours de navigation à Barcelone. Tous les Grands d'Eſpagne & toutes les perſonnes de diſtinction s'empreſſerent d'aller ſe preſenter à luy pour le feliciter de ſon heureux retour, & luy témoigner à l'envi la joye qu'ils en avoient. Ceux même qui s'étoient déclarez des premiers pour l'Archiduc & l'avoient preferé à Ferdinand, y parurent

rurent comme les autres, & affecterent encore plus qu'eux de luy faire sentir combien ils se réjoüissoient de le revoir, s'efforçant de reparer leur infidelité par toutes les demonstrations imaginables d'un parfait dévoüement à ses interêts. Le juste sujet qu'ils luy avoient donné de n'être pas content d'eux, les rendoit plus attentifs à observer comment il recevroit leurs complimens, & si dans ses paroles & dans ses manieres ils ne démêleroient pas quelques marques de ressentiment & d'indignation. Ferdinand, soit qu'il ne les crût pas si coupables qu'ils le craignoient, soit par politique & pour les regagner, les recevoit tous indistinctement avec un visage ouvert & un air gracieux; & s'il luy arriva de reprocher à quelques-uns de l'avoir abandonné comme au Marquis de la Cueva, ce fut en des termes plus doux & plus honnêtes que durs & rebutans. Après avoir rendu au Roy les honneurs qui luy étoient dûs, tout le monde accouroit à Consalve, ou par civilité ou par curiosité de voir un homme si celebre par l'éclat & la multitude de ses grandes actions. Il n'arriva en Espagne que quelques jours après que le Roy eût débarqué à Barcelone, une

petite fiévre qui luy prit sur sa route ne luy ayant pas permis de faire autant de diligence que ce Prince. Il fut reçû à Valence par Seraphin Centelle Comte d'Oliva avec autant de pompe & d'appareil que si c'eût été le Roy en personne. Et comme il avoit avec luy quantité d'officiers de guerre, Italiens ou Espagnols, qui avoient voulu le suivre, les uns par attachement à sa personne, les autres pour voir l'Espagne & pour faire leur cour à Ferdinand, Centelle eut soin d'envoyer sur le port, tant de mules & de chevaux superbement enharnachez, qu'il n'y eut personne de sa suite qui fût obligé d'entrer à pied dans la ville. Il y demeura quelque temps pour se remettre des incommoditez & des fatigues de la navigation; après quoy ayant appris que le Roy étoit arrivé à Burgos, il quitta Valence pour l'aller rejoindre avec tout le monde qui l'accompagnoit. La multitude de Seigneurs & d'Officiers qu'il avoit amenez d'Italie, grossie encore considerablement par la foule de ceux qui se rendoient auprès de luy pour le voir & luy faire honneur, formoit une Cour autour de luy, qui obscurcissoit presque celle du Roy. Il ne leur étoit pas possible,

tant le nombre en étoit grand, de tenir tous le même chemin, & dans les villes où ils paſſoient, ils ne ſe trouvoit ni aſſez d'hôtelleries, ni preſque aſſez de maiſons pour les loger. On étoit ravi de le voir, & autant que les Grands admiroient les dehors de ſa perſonne, ſa taille, ſa bonne mine, la nobleſſe & la majeſté de ſon viſage, autant le peuple étoit-il ébloüi de tout l'éclat qui l'environnoit. Tant de vêtemens également riches & brillans, tant d'armes ſi luiſantes & ſi bien travaillées, quantité de chevaux de prix avec des harnois à l'Italienne ou à la Françoiſe, où l'on ne voyoit que pourpre, or & argent, tout cela avoit à leurs yeux un air de triomphe qui excitoit leur joye & leurs applaudiſſemens. Mais ſelon le train des choſes humaines l'envie ne manqua pas d'en être piquée. Don Pedro Giron qui fut témoin de ce beau ſpectacle, & qui en parut ſurpris comme les autres, dit malignement qu'en voyant Conſalve avec toute cette pompe il ſe repreſentoit un de ces gros navires fort chargez qui ne peuvent voguer que ſur une mer qui ait beaucoup de fond, & qu'autrement ils courent riſque de toucher le ſable & déchoüer. Par là il vouloit

faire entendre que l'Espagne toute puissante qu'elle étoit, ne pouvoit fournir à un faste qui convenoit plus à un Roy qu'à un particulier, & qu'à moins que Consalve ne le diminuât à peu près comme on décharge un vaisseau sur mer, jamais il ne pourroit se garentir de quelque grande disgrace. Lorsqu'on sçût qu'il approchoit de Burgos, Ferdinand luy-même sortit de la ville pour aller au-devant de luy, & le voyant précedé de cette multitude d'officiers qui l'accompagnoient, & luy se presenter le dernier pour luy baiser la main, *Je vois bien Consalve,* dit-il, en montrant du doigt tous ceux qui avoient passez devant luy, *que vous voulez rendre fidellement à ces hommes de guerre ce que vous croyez leur devoir, qui est de les faire marcher devant vous pendant la paix, comme vous avyez coûtume de marcher à leur tête pendant la guerre.* C'étoit luy dire obligeamment & avec esprit, que quand il falloit aller au combat, il étoit toûjours le premier qui se presentoit à l'ennemi, & affrontoit le danger pour encourager les autres par son exemple.

Après avoir passé plusieurs jours, tant à faire sa cour au Roy, qu'à voir & entretenir plusieurs de ses amis avec

qui il ne s'étoit point encore rencontré depuis son retour en Espagne, il pria Ferdinand de luy tenir la promesse qu'il luy avoit faite, & qu'il avoit même signée de sa main, de le mettre en possession de la Grande-Maîtrise de l'Ordre de saint Jacques. Il insistoit sur sa demande, avec dautant plus d'asseurance & de liberté, qu'étant dégradé de tous les honneurs dont il s'étoit vû revêtu en Italie, & ayant consommé une partie de son bien au service de l'Etat, il ne croyoit pas qu'on pût luy refuser un rang de distinction & un établissement avantageux, quand même la parole ne luy en eût pas été donnée. Ferdinand qui ne pouvoit gagner sur luy de se dépoüiller d'une dignité à laquelle étoient attachez de si gros revenus, tantôt convenoit de sa promesse, & en remettoit de jour à autre l'execution, tantôt éludoit les instances de Consalve, en l'asseurant qu'il songeoit à luy trouver un équivalent dont il ne fût pas moins satisfait que de la Grande-Maîtrise qu'il demandoit. Cependant rien ne se faisoit, & plus Consalve retournoit à la charge, plus Ferdinand s'aigrissoit & entroit en mauvaise humeur contre luy. Comme il avoit été maître de

faire cette promesse à Consalve, il croyoit l'être également de se retracter, & se voir sommer d'accomplir une parole donnée, passoit dans son esprit pour une même injure que d'attenter à son autorité. Consalve irrité d'un refus auquel il ne voyoit pas qu'on pût donner la moindre couleur de justice, s'en plaignoit en secret à ses amis, & répandoit dans leur sein l'amertume de son cœur. Pourquoy ne luy pas accorder ce qui luy avoit été promis si authentiquement? Qu'avoit-il fait depuis son départ d'Italie pour recevoir un traitement si indigne? Où étoit donc la récompense de ses services & d'un grand & florissant Royaume qu'il avoit conquis à Ferdinand? Où étoit le prix des travaux & des dangers qu'il avoit essuyez & de tout ce qu'il avoit tiré de son fonds pour fournir aux frais de la guerre? Quel exemple que le sien pour ceux qui luy succederoient aux mêmes emplois, & que pourroient-ils penser quand ils sçauroient que pour se croire quitte envers eux des plus grands services qu'ils pouvoient rendre, on n'avoit qu'à les oublier? Un de ceux qui fut plus touché de ses plaintes & qui prit plus de part à sa douleur, fut

Bernardin Velaſque Conneſtable de Caſtille, homme puiſſant par ſes grands biens & d'une grande autorité dans le Royaume. Conſalve qui logeoit chez ce Seigneur en qui il remarquoit plus de droiture & de grandeur d'ame que dans la plûpart de ceux dont la Cour étoit compoſée, conçût tant d'eſtime & tant d'amitié pour luy qu'il luy offrit en mariage Helvire ſa fille. Velaſque trouvant le parti tres-honorable & tres-avantageux, en accepta l'offre avec joye, & peu de jours après épouſa Helvire en ſeconde nopces. La premiere femme qu'il avoit euë étoit une fille naturelle de Ferdinand, & quoyque par cette raiſon il dût être fort attaché à ce Prince, cependant il paroiſſoit bien refroidi à ſon égard, depuis que Ferdinand luy avoit refuſé la grace d'un de ſes amis condamné à la mort. Ferdinand ne pût apprendre qu'avec un violent dépit le mariage d'Helvire avec Velaſque, parcequ'il la deſtinoit à ſon petit fils, dont le pere étoit Don Alonſe d'Arragon Archevêque de Saragoſſe, pour faire paſſer dans la maiſon Royale par un droit hereditaire tous les biens de celle de Conſalve. La Reine Germaine ne parut pas moins offenſée de ce mariage

que Ferdinand, & ayant rencontré Velasque, *Connestable*, luy dit-elle. *comment se peut-il faire qu'un homme d'un cœur noble & genereux comme vous aprés avoir eu l'honneur d'épouser en premiere nopces la fille d'un Roy, se soit abaissé à prendre pour seconde femme la fille d'un particulier? Madame*, luy répondit Velasque, *j'en ai un bel exemple en la personne de Ferdinand mon maître, qui bien que l'un des plus grands Rois du monde, & veuf d'une grande Reine qui luy avoit mis la Couronne sur la tête, s'est contenté pour un second mariage, d'une Princesse qui n'est que niece & non pas fille de Roy.* Ferdinand & Germaine furent piquez si vivement de cette réponse hardie, & si l'on veut un peu insolente, qu'ils ne purent plus souffrir que le Connestable parût devant eux. Et comme rien n'est plus contagieux que la disgrace des Princes elle passa du Connestable à Consalve, à cause de l'étroite liaison qu'il y avoit entr'eux. Ce dernier ne fut pas long-temps sans en ressentir l'effet. Car s'étant presenté, selon sa coûtume, pour donner la main à la Reine & pour la conduire en tenant les reines de la mule qu'elle montoit, Germaine le rebuta avec un air d'indigna-

tion, & fit avancer le Duc d'Albe pour luy rendre ce service honorable. Consalve soutint cette mortification avec ce courage & cette force d'esprit qui ne l'abandonnoit jamais. Mais pour Velasque qui étoit d'un naturel vif & ardent, se voyant déchû des bonnes graces du Roy & de la Reine d'une maniere à n'en pouvoir plus revenir, il en conçût tant de chagrin & de dépit, que quelques mois après il tomba dans une maladie dont il mourut. Avant cet accident il luy étoit arrivé une autre affaire où Consalve se trouvoit encore impliqué avec luy, & qui fut un nouveau sujet à Ferdinand d'aversion & de haine contre eux. Ce Prince ne souffroit qu'avec peine que le plus riche benefice d'Espagne qui est l'Archevéché de Tolede, fût entre les mains de Ximenés, & son dessein étoit de le faire passer à l'Archevêque de Saragosse son fils, & de porter Ximenés à permuter avec luy. Il avoit en vûë non seulement l'éclat & la puissance de sa maison, mais encore le bien commun de son Royaume, se persuadant que les riches revenus de cet Archevêché, dont Ximenés ne faisoit d'usage que pour des œuvres de pieté & de charité, seroient mieux employez s'ils

s'en servoit pour le besoin de l'Etat, comme il faisoit des Grandes-Maîtrises des trois Ordres de Chevalerie. S'en étant donc expliqué à Ximenés en des termes tres-pressans, & ne cessant de luy faire sur cela de nouvelles instances, le Cardinal qui ne vouloit ni ne croyoit pouvoir y consentir sans blesser sa conscience, s'en plaignit amerement à divers Seigneurs de la Cour, & principalement à Velasque & à Consalve. Ceux-cy firent tout ce qu'ils purent pour l'affermir dans sa résolution, & sur quoy ils insisterent le plus, fut que la Reine Isabelle, Princesse pleine de sagesse & de pieté, l'ayant jugé digne de cet Archevêché & plus capable que nul autre Ecclesiastique de son Royaume d'en remplir tous les devoirs, rien ne seroit plus injurieux à la memoire de sa bienfactrice que la permutation qu'on luy demandoit. Ximenés appuyé du sentiment de deux hommes si distinguez par leur rang & par leur mérite, persista dans son refus, & quand on revint de la part de Ferdinand luy faire sur cela de nouvelles tentatives, il répondit, que son parti étoit pris, qu'il demeureroit Archevêque de Tolede, ou qu'il se retireroit dans son cloître pour y passer le

reste de ses jours dans toutes les observances d'un état qu'il n'avoit quitté qu'à regret, & où il rentreroit toûjours avec joye. Ferdinand jugeant bien qu'il ne gagneroit rien sur un esprit si ferme & si inflexible, conclut de là, qu'il valoit mieux abandonner son dessein que de le poursuivre. Mais apprenant combien Velasque & Consalve l'avoient traversé, il prit le conseil qu'ils avoient donné à Ximenés pour un complot dont le souvenir ne put jamais s'effacer de son esprit.

Il ne fut pas long-temps sans trouver lieu de faire éclater son ressentiment, sous prétexte d'exercer la justice & de punir une rebellion qu'il prétendoit avoir donné une atteinte considerable à l'autorité Royale. Don Hermand de Cordouë, Marquis de Plegoïe, Chef d'une des premieres maisons d'Espagne & neveu de Consalve, indigné que Ferdinand qui cherchoit à se rattacher tous les Grands d'Espagne après son voyage de Naples, ne luy eût ni écrit ni fait parler de sa part, & ne se trouvant pas à l'épreuve d'un tel mépris, se retira de la Cour, gagna une partie de la Noblesse d'Andalousie, & les fit entrer dans ses vûës & dans ses desseins, prêt à se soulever

contre Ferdinand à la premiere occasion qui se presenteroit. Peu de jours après quelques seditieux ayant fait du desordre dans Cordouë, le Magistrat fit arrêter les plus coupables pour les punir, & comme on les conduisoit en prison les domestiques de l'Evêque de Cordouë fondirent sur les officiers de justice & leur enleverent ces seditieux qu'ils avoient saisis. A l'heure même voila toute la ville en rumeur d'un tel attentat, & les plaintes en ayant été portées au Roy, il envoya un Prévôt & des archers pour informer de cette affaire & calmer la sédition. L'ordre du Roy portoit expressément qu'on commandât de sa part au Marquis de Plegoïe de se tenir hors de la ville pendant que les procedures se feroient. Le Marquis loin d'obéïr, fit luy même arrêter le Prevôt & l'envoya sous bonne escorte au château de Montille, où il le fit renfermer. Il n'en demeura pas là, & jugeant bien qu'on ne voudroit pas laisser une telle audace impunie, il leva des gens de pied & de cheval qu'il fit entrer dans Cordouë, mit des corps de garde à toutes les portes de la ville, & allarma tellement les habitans par la terreur qu'il leur donna des armes & de la vengeance de

Ferdinand, que s'imaginant qu'on alloit faire main-basse sur eux, & mettre tout à feu & à sang, ils résolurent de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Il est vray que divers corps de troupes que Ferdinand avoit commandez, s'y acheminoient & que ce Prince devoit s'y rendre en personne, mais c'étoit moins à la ville de Cordouë qu'il en vouloit, qu'au Marquis de Plegoïe, dont il avoit résolu de châtier la rebellion par une punition exemplaire. Consalve qui étoit à la suite de Ferdinand, touché sensiblement du danger où il voyoit son neveu, luy écrivit de venir incessamment à Tolede se jetter aux pieds du Roy, faute de quoy il étoit perdu sans ressource. En attendant son arrivée, il n'y eut rien qu'il ne dît au Roy pour tâcher de le flechir, luy répondant sur sa tête de la soumission & l'obéïssance du Marquis, & le conjurant de se ressouvenir, que Don Alphonse d'Aguilar son pere avoit perdu la vie dans la guerre contre les Maures pour le service de sa Majesté. Le Duc d'Albe & divers autres Seigneurs joignirent leurs prieres à celles de Consalve sans pouvoir rien obtenir, Ferdinand se retranchant sur la necessité où il étoit de don-

ner un frein à la licence de ceux qui seroient tentez d'imiter un si pernicieux exemple. Consalve aussi surpris que consterné d'une severité qui luy paroissoit outrée & excessive, s'en plaignit à Ximenés & luy dit, qu'il ne pouvoit comprendre pourquoy le Roy refusoit de pardonner à son neveu, puisqu'il ne demandoit pas mieux que de venir faire ses soumissions à sa Majesté, luy confesser son crime & subir telle peine qu'elle voudroit luy imposer. Ximenés luy répondit que ni les soumissions du Marquis ni les prieres de ses amis n'étoient pas encore ce qu'il falloit pour le tirer d'un si mauvais pas, & qu'à moins que le coupable ne remît entre les mains du Roy toutes ses places comme des gages de sa fidelité & de son obéïssance, rien ne pourroit le garentir d'être puni selon toute la rigueur des loix, un crime d'Etat dont tout le Royaume ne se trouvoit pas moins offensé que le Roy personnellement, ne pouvant se réparer que par une telle satisfaction. Le Marquis informé des dispositions du Roy à son égard, suivit le conseil de son oncle, & se rendit à Tolede avec toute sa famille, pour demander pardon à ce Prince. Ferdinand ne voulut point

qu'ils paruſſent devant luy, & fit commander au Marquis en particulier de luy livrer inceſſamment tous ſes châteaux, & de ne point approcher de la Cour de plus de cinq lieuës. Alors Conſalve envoya au Roy un memoire de tous les biens de ſon neveu, ſuppliant ſa Majeſté de conſiderer que c'étoit là le fruit du mérite de tous leurs ayeuls & le prix de leur ſang, & que ſi elle comptoit pour rien les ſervices des vivans, elle eût du moins quelque égard pour ceux des morts. Le Roy ſans vouloir répondre à cette requête ni s'expliquer de ſon deſſein, partit de Tolede pour joindre les troupes qui l'attendoient ſur la route & qui groſſiſſoient à meſure qu'il avançoit. Etant arrivé à Cordouë, il raſſeura d'abord les habitans, fit arrêter le Marquis de Plegoïe & ordonna qu'on luy fit ſon procez. On l'accuſa de crime de Leze-Majeſté, & étant interrogé ſur ce point, il répondit modeſtement, qu'il n'entreprenoit pas de ſe juſtifier, & qu'il ne convenoit point à un ſujet de plaider ni même de pretendre avoir raiſon contre ſon Roy; qu'il ſupplioit ſeulement ſa Majeſté de ſe reſſouvenir de ſon pere & de ſes ancêtres, qui pourroient, s'ils étoient en-

core en vie, luy demander d'épargner leur ſang comme une récompenſe dûë à leurs ſervices; mais que pour luy il n'avoit recours qu'à ſa bonté. Pendant qu'on inſtruiſoit le procez du Marquis, on fit de grandes executions dans Cordouë, où pluſieurs Gentilshommes d'Andalouſie furent condamnez à mort & leurs maiſons raſées. Cette rigueur extrême avec laquelle on les traitoit, faiſant toûjours plus apprehender pour la vie duMarquis qui n'étoit pas moins coupable qu'eux, le Conneſtable ami & allié de Conſalve, comme nous l'avons dit, fit ſolliciter le Roy par des perſonnes interpoſées, mais en ſon nom pour le pardon qu'on luy demandoit. Et comme il apprit que ce Prince ne l'écoutoit pas plus favorablement que tous ceux qui s'étoient déja entremis pour le même ſujet, il luy écrivit, que le Marquis étant rentré dans ſon devoir, rien n'empêchoit de luy accorder ſa grace, & que s'il ne la méritoit pas par luy-même, ſon pere qui avoit ſcellé de ſon ſang le zele qu'il avoit pour le ſervice de ſa Majeſté, & ſon oncle qui venoit de ſoumettre à ſa Couronne un grand Royaume la demandoit pour luy. Il ajoûta qu'il s'étonnoit de ſa rigueur dans une occaſion

qui luy fournissoit les plus justes raisons qu'il pût jamais avoir d'exercer sa clemence. Le Roy ayant lû sa lettre, luy fit répondre, qu'il s'étonnoit bien plus qu'il trouvât mauvais qu'on punît un rebelle, comme si la vie d'un particulier étoit préferable au bien de la justice & de tout l'Etat. Cette réponse ayant été rapportée au Connestable, il en conçût un tel dépit, qu'il prit la résolution de quitter le Royaume, & déclara ouvertement, qu'ayant servi la Reine Isabelle par devoir & ne servant Ferdinand que par bienséance, il ne se croyoit plus lié au service d'un Prince à qui rien n'étoit dû, puisqu'on n'en pouvoit rien obtenir. Le Connestable & Consalve avoient quantité d'amis tres puissans & tous dévoüez à leurs interêts, & d'un autre côté l'autorité de Ferdinand depuis la mort de la Reine Isabelle, ne se trouvoit pas encore si affermie, qu'elle ne pût être renversée ou fort ébranlée par le parti qu'ils pouvoient former contre luy. Ainsi il est vraisemblable que ce qui l'empêcha de pousser les choses à l'extrêmité & de faire mourir le Marquis de Plegoïe, fut la crainte que son supplice ne causât quelque grand soulevement qui pourroit le contraindre de

quitter la Castille & de se retirer une seconde fois en Arragon. Suivant donc les ordres qu'il avoit donnez, le Conseil Royal déclara, que le Marquis, selon les loix avoit mérité la mort & la confiscation de tous ses biens, mais que le Roy considerant qu'il avoit remis ses places & sa vie à la discretion de sa Majesté, & voulant bien se relâcher de la rigueur du droit pour signaler sa clemence, se contentoit de le bannir de Cordouë & de l'Andalousie, de retenir toutes ses places en son pouvoir, & de faire raser le château de Montille. Cette derniere place étoit sans contredit la plus belle & la plus ornée de toute l'Andalousie. Consalve y étoit né, & la considerant comme son berceau, il n'avoit rien épargné pour la rendre encore plus forte & d'un plus grand éclat qu'elle n'étoit avant luy. Il ne pouvoit voir sans une extrême douleur, qu'une demeure si charmante & le plus beau monument de la grandeur & de la magnificence de ses ancêtres, fût détruit pour la faute de l'un de leurs descendans, inexcusable, à la verité, mais bien éloignée de celles dont la consequence où l'énormité ne laissent lieu à aucune indulgence. Tout ce qu'il avoit sur le

cœur il le découvrit aux Ambassadeurs de France qui étoient auprès de Ferdinand, & comme ses plaintes leur parurent bien fondées, ils luy offrirent leur médiation & leurs bons offices auprès de ce Prince, pour luy sauver la disgrace dont il paroissoit si touché. Suivant cette parole ayant demandé une audience à Ferdinand, ils le mirent sur le chagrin qu'avoit le grand Capitaine des ordres rigoureux qui étoient donnez pour la démolition de Montille; qu'ils supposoient que ce n'étoit qu'une menace, & que quelque bruit qui courût d'un commandement absolu, ils ne pouvoient se mettre dans l'esprit qu'il voulût refuser la conservation d'un petit château à un homme qui venoit de le rendre maître de plus de deux cens villes & de sept cens bourgs qui se trouvoient dans le Royaume de Naples; que si en effet il y avoit un ordre porté pour l'execution de ce dessein, ils demandoient tres-instamment à sa Majesté qu'il luy plût de le révoquer, & de leur donner par là une marque de la consideration qu'elle avoit pour eux. On ne sçait pas comment Ferdinand se débarassa de ces Ambassadeurs, ni avec quelles paroles il les renvoya.

Mais il est seur que nonobstant leur entremise & leurs pressantes sollicitations, peu de jours après on travailla à la démolition de Montille, & que pour dédommager Consalve de cette perte ou pour luy en adoucir le chagrin, Ferdinand luy abandonna la ville de Loxe, distante de Grenade d'environ quatre lieuës & située dans un vallon fort agréable par luy-même & par quantité de belles & fertiles montagnes dont il est couronné, Ce n'étoit qu'à Consalve en particulier qu'il prétendoit ceder le domaine de cette ville; mais il ajoûta que s'il vouloit renoncer à la grande-Maîtrise de l'Ordre de saint Jacques, & luy remettre entre les mains la promesse qu'il en avoit par écrit, alors il consentiroit que la ville de Loxe fût unie à ses autres terres comme un bien qui luy étoit propre, & qu'elle passât à ses heritiers. Consalve luy répondit librement, qu'il faudroit qu'il eût perdu le sens & la raison, pour faire la renonciation qu'on luy proposoit, & qu'il luy étoit mille fois plus avantageux d'avoir un titre pour se plaindre de l'inexecution d'une promesse Royale, que d'être censé l'avoir désavoüée par un échange si inegal.

Cé refus accompagné d'une réponse si fiere, eut l'effet qui en devoit suivre naturellement, d'aigrir Ferdinand contre Consalve, ensorte que ce Prince ne pouvoit plus le voir que d'un mauvais œil. Consalve de son côté se sentant plein de chagrin contre un maître qui luy manquoit de parole & luy refusoit indignement la juste recompense des services qu'il luy avoit rendus, prit de luy-même le parti que tout homme sage luy auroit conseillé, qui fut de quitter la Cour & de s'aller établir à Loxe. Il demeura deux ans tantôt dans cette place, tantôt à Grenade, éloigné des yeux du Prince & comme à l'abri de son ressentiment & de toutes les marques qu'il lui en auroit fallu essuyer s'il fût resté auprès de luy. Il crut même qu'avec le temps Ferdinand pourroit reprendre des sentimens plus équitables pour luy, & que le souvenir de ce qu'il luy devoit l'emporteroit sur une legere offense qu'il luy sembloit que ce Prince ne pouvoit imputer qu'à son ingratitude & à son infidelité. D'ailleurs il envisageoit dans sa retraite une vie douce & tranquille qui le dédommageroit des dignitez & des emplois dont on le tenoit éloigné, & qui luy feroit sentir par

experience combien le repos eſt preferable aux mouvemens de l'ambition, de l'interêt & de toutes les autres paſſions dont ſe trouvent continuellement agitez ceux qni ſe livrent au grand monde & à la fortune. *S'étant* donc retiré de la Cour par cet exil volontaire, il ne perdit rien de la nobleſſe & de la generoſité de ſon cœur, & parut preſqu'encore plus grand dans une vie privée, que lorſqu'il étoit en Italie, chargé de la conduite des armées & de toutes les affaires de la Vice-Royauté. Il vivoit à Loxe en grand Seigneur, & ſa maiſon étoit comme le rendez-vous de tous les Gentilſhommes des païs circonvoiſins. Tous y étoient bin reçûs, regalez magnifiquement & inſtruits autant qu'ils le deſiroient de ce qui ſe paſſoit de plus curieux dans tous les païs & toutes les Cours de l'Europe. Il n'y en avoit point où Conſalve n'eût des correſpondans qui luy donnoient des avis ſeurs de tous les évenemens les plus conſiderables, & les nouvelles qu'il en recevoit étoient un agréable amuſement pour toute cette Nobleſſe qui luy faiſoit ſa cour, rien n'étant plus au goût des Eſpagnols que de raiſonner ſur les affaires d'Etat. Ce qu'ils apprenoient

leur plaisoit encore plus par la supe-
riorité des lumieres de Consalve & par
les reflexions politiques qu'il ajoû-
toit aux leurs, que par la nouveauté.
Une de ses principales occupations
étoit de pacifier les differens qui étoient
entr'eux. Tous s'en rapportoient à luy,
& s'il y en avoit qui n'osassent le pren-
dre pour arbitre, il s'offroit de luy-
même à leur rendre ce bon office ; &
par les jugemens qu'il rendoit, fondez
en raison autant que soutenus par son
autorité, il leur épargnoit toutes les
inquietudes & tous les frais inevita-
bles d'une cause portée aux Tribunaux
ordinaires de la justice. Les indigens,
ceux qui étoient menacez de quelque
grande calamité, ou qui se trouvoient
dans l'oppression, tous avoient recours
à luy, & rien ne luy faisoit plus de plai-
sir que de les tirer de danger & de la
misere. Parmi ces malheureux il n'y
en avoit point de plus à plaindre que
les Marannes, (ainsi appelle-t-on en
Espagne ceux qui après avoir abjuré le
Judaïsme & embrassé la Loi Chrêtien-
ne, retombent d'ordinaire, mais aussi
secretement que cela se peut, dans le
culte & toutes les observances super-
stitieuses de leur premiere Religion.)
Or comme ce crime passoit pour capi-

tal, & qu'on ne se fioit point à tous ces dehors de Christianisme dont ces hommes artificieux affectoient de couvrir l'ambiguité de leur foy, on avoit coutume de jetter parmi eux des espions qui observassent de près leurs actions & leurs paroles, & en fissent ensuite leur rapport aux Inquisiteurs. Ceux qui étoient citez à ce rigoureux Tribunal & convaincus d'être relaps ou imposteurs, on confisquoit tous leurs biens & on les condamnoit eux-mêmes au feu. Il y en avoit plusieurs qui méritoient ce supplice, à prendre les choses selon toute la rigueur des loix du saint Office. Mais il s'en trouvoit aussi quantité d'autres qui bien que Chrêtiens de bonne foi, étoient déferez à l'Inquisition, ou par la méchanceté de leurs ennemis ou par la cruelle convoitise de ceux qui cherchoient à profiter de leurs dépoüilles. Quand on manquoit de preuves suffisantes pour les convaincre, on les mettoit à la question, & les tortures violentes qu'on leur faisoit souffrir arrachoient quelquefois de leur bouche l'aveu d'un crime dont au fond ils étoient fort innocens. La crainte de ces iniques delations étoit cause que plusieurs quittoient l'Espagne pour se jetter

jetter parmi les Turcs, où ils étoient toûjours bien reçûs, tant à cause de l'affinité qu'il y a entre la loi des Juifs & celle de Mahomet, que parcequ'ils étoient tres industrieux en plusieurs arts, & en particulier de la draperie & de la fonte des canons. Or c'étoit principalement ceux qui apprehendoient ou qui se plaignoient d'être faussement accusez dont Consalve prenoit la défense; & arrêter comme il faisoit ou empêcher les poursuites des Inquisiteurs, c'étoit rendre un service considerable à l'Espagne en particulier & generalement à tous les Etats Chrêtiens, en privant les Turcs de l'utilité & de tous les avantages qu'ils tiroient des Marannes qui se refugioient parmi eux. Il voïoit combien les arts & le commerce du Roïaume étoient tombez depuis la retraite des Juifs, bannis d'Espagne par un édit de Ferdinand & contraints de se sauver en Grece où ils avoient établi diverses colonies. On lui avoit rapporté ce qu'en pensoit Bajazeth II. alors Empereur des Turcs, que quelque reputation qu'eût Ferdinand d'être le plus sage & le plus habile de tous les Princes Chrêtiens, il lui sembloit toutefois qu'il n'entendoit pas trop bien ses interêts d'avoir

exilé les Juifs de ses Etats, puisque rien ne contribuoit plus à la puissance & à l'agrandissement d'un Roïaume que la multitude de ses habitans ; qu'il importoit peu qu'il y eût entr'eux quelque diversité de mœurs & de Religion, pourvû qu'ils se trouvassent tous d'accord sur le bien de la cause commune & sur le culte du vrai Dieu, & qu'avec cela Mahometans, Juifs, Chrêtiens, tout lui étoit égal. Ce Sultan étoit fort sçavant, & trouvant qu'il y avoit quelque chose de bon dans chacune de ces trois Religions, il les estimoit toutes & laissoit à ses sujets la liberté de professer celle où ils étoient nez. On ne pouvoit pas dire qu'il eût herité ce sentiment de Mahomet II. son pere, puisque celui-ci déclaroit hautement, qu'il ne reconnoissoit point d'autres Divinitez que la Valeur & la Fortune, & regardoit toutes les autres comme des chimeres. Ferdinand Roy d'Espagne plus éclairé que ces Princes infideles, tenoit pour la vraïe Religion, à l'exclusion de toutes les autres, & Consalve n'avoit sur cela nul sentiment contraire aux siens. Il croïoit seulement qu'il étoit bon de ne pas entreprendre ceux qu'on ne pouvoit que soupçonner d'être moins attachez à la

Religion Chrêtienne qu'ils affectoient de le faire paroître, pour éviter d'opprimer des malheureux ou des innocens & de priver l'Etat de quantité de bons sujets. A l'égard des Maures qui avoient mieux aimé s'établir dans l'Andalousie que de repasser en Afrique avec le gros de leur nation depuis qu'ils eurent perdu le Roïaume de Grenade, il vouloit de même qu'on eût beaucoup de ménagement pour eux. Il craignoit que se voïant maltraitez ils ne quittassent l'Espagne ou n'appellassent les Africains à leur secours pour se venger des torts qu'on leur feroit, & s'affranchir d'une servitude à laquelle ils ne s'étoient soumis, qu'à condition qu'on leur laisseroit pleine liberté de professer leur Religion. Consalve avoit eu plus de part que nul autre au traité fait avec eux, & par cette raison il se regardoit comme chargé d'en être garant & de prendre ces peuples sous sa protection.

Il y avoit déja quelque temps qu'il s'étoit retiré à Loxe, lorsque le Cardinal d'Espagne, ainsi appelloit-on Ximenés par un titre d'honneur & de distinction que Ferdinand lui avoit attribué, se disposa à passer en Afrique pour faire la guerre aux Maures & leur

enlever Oran. Il y auroit lieu de s'étonner qu'on n'eût pas choisi le grand Capitaine pour cette expedition, si Ferdinand n'eût affecté de le tenir dans l'humiliation, & de lui faire sentir qu'on pouvoit se passer de lui. Un autre que Consalve s'en seroit chagriné & auroit été ravi que l'entreprise échoüât, si même il ne l'eût traversée sous main. Lui au contraire sacrifia genereusement son interêt particulier au bien de l'Etat & à la gloire de la nation. Il encouragea le Cardinal par les esperances qu'il luy donna d'un heureux succez, l'aida de ses conseils & de ses lumieres pour la conduite de son dessein, lui marqua le choix qu'il devoit faire des troupes dont il voudroit se servir & lui conseilla de mettre à leur tête Pierre Navarre, qu'il regardoit comme l'un des meilleurs Generaux qui fussent au service d'Espagne; que c'étoit celui-là particulierement qu'il devoit consulter, & s'en tenir à tout ce qu'il lui diroit, étant aussi seur pour le conseil que vif & hardi dans l'execution. Tout cela en effet se trouva dans Navarre, lequel aprés que les troupes furent débarquées attaqua Oran & l'emporta de vive force en un seul jour, sous les yeux du Car-

Paul Jov. in vit. Conf. lib. 3.

dinal qui tenoit les mains levées au ciel comme Moïse, pendant que ce Josué combatoit vaillamment les ennemis du peuple de Dieu. Le Cardinal content d'avoir été témoin de ce premier exploit, & croïant que c'étoit assez pour lui d'avoir ouvert l'entrée de l'Afrique aux troupes Chrêtiennes, s'en retourna en Espagne, & laissa à Navarre le commandement de l'armée & la conduite de toutes les affaires. Navarre fit bien voir qu'elles étoient en bonnes mains par toutes les places dont il se rendit maître l'année suivante sur la côte d'Afrique, & en particulier d'Alger & de Tripoli. Durant cette guerre d'outre-mer, les Grands raisonnoient fort entr'eux sur les dispositions de Consalve, ne doutant pas qu'il ne dût être tres-mortifié de n'avoir point de part à la gloire de ces conquêtes. Giron qui n'étoit pas de ses amis, s'étant rencontré à la Cour avec un Gentilhomme que Consalve y avoit envoïé, lui demanda avec un ris malin, comment ce grand vaisseau si superbe & si chargé se trouvoit de sa situation, & s'il n'étoit pas bien las de se voir à sec sur le sable de Loxe? Consalve qui apprit ce qu'avoit dit Giron lui fit répondre par son agent,

que ce grand vaisseau dont il deman-doit des nouvelles étoit toûjours en fort bon état & n'attendoit que le retour du flot & un vent favorable pour navi-ger avec autant de bonheur & de suc-cès qu'auparavant. Ce flot ne tarda pas à revenir ni ce vent à se lever, & une grande révolution qui se fit en Italie obligea Ferdinand, tout pré-venu qu'il étoit contre Consalve, de recourir à lui & de le solliter d'y aller reprendre le commandement de ses armées, pour arrêter les grands pro-grès des François, qui étoient à la veille de tout envahir. Il y a apparen-ce que Ferdinand pour vaincre la re-pugnance qu'il avoit à emploïer un homme éloigné de sa Cour par les dé-plaisirs qu'il lui avoit causez, se fortifia par l'exemple des Romains, qui aïant exilé Camille, surnommé le second Romulus, & si celebre par les grands services qu'il avoit rendus à sa patrie, le rappellerent quelques-temps après pour l'opposer aux Gaulois, entre les mains de qui ils alloient tomber, s'il ne les en eût sauvez par sa valeur : voici en peu de mots ce qui causa les trou-bles d'Italie & le sujet qu'eut Ferdi-nand de s'en allarmer.

Toutes les histoires font mention

de la fameuse ligue de Cambray, formée l'an 1508. entre le Pape, l'Empereur, les Rois de France & d'Espagne contre les Venitiens, dont ces Princes se trouvoient tous également offensez, quoique pour divers sujets. Sous pretexte d'accommoder quelques differens entre Charles petit fils de l'Empereur & de Ferdinand, & le Duc de Gueldres, il fut conclu que ces quatre grandes puissances jetteroient chacune une armée dans le païs de Venise, & ce traité fut si secret, que les Venitiens le virent éclore & éclater contre eux par les armes avant que d'en avoir reçû les premiers avis. Le Pape fit entrer dans la Romagne une armée de douze mille hommes, le Roy Ferdinand une flotte dans le golphe de Venise, l'Empereur levoit quantité de troupes qu'il devoit commander en personne, & avec lesquelles il avoit dessein de prendre sa route par le Trentin, & de pousser jusqu'à Venise pour s'en rendre maître. Mais le gros de l'orage qui devoit fondre sur eux venoit du côté du Milanez, où le Roy Loüis étoit déja arrivé à la tête d'une armée de quarante mille hommes. Au plus prompt & au plus puissant de tous leurs ennemis il fal-

loit oppoſer une plus prompte & plus puiſſante défenſe. Aïant donc raſſemblé en diligence tout ce qu'ils avoient de troupes dans les places voiſines, ils en composerent une armée de cinq mille chevaux & de trente mille hommes de pied, qu'ils envoïerent ſur la riviere d'Adde, pour en diſputer le paſſage aux François. Le Roi ne laiſſa pas de la paſſer à leur vûë & avec toute ſon armée, & enſuite les ſerra de ſi près qu'il trouva moïen de leur livrer bataille à Giera d'Adda proche d'Aignadel le quatorziéme jour de Mai l'an 1509. Les Venitiens ſoutinrent avec aſſez de vigueur le choc des François pendant près de trois heures. Mais voïant leur infanterie fort affoiblie par le grand maſſacre qu'on en faiſoit, ils perdirent le courage avec les forces & ſe ſauverent où ils purent, laiſſant ſur le champ de bataille avec les morts vingt pieces de canon, & preſque tous leurs équipages. Barthelemi Alviane qui commandoit leur armée conjointement avec le Comte de Petiliane, y aïant perdu un œil fut fait priſonnier & conduit à la tente du Roi. Cette grande journée où Loüis ne ſignala pas moins ſa conduite que ſa valeur, lui laiſſa comme en proïe tout le païs

de Venise. En quinze jours il reprit toutes les places qu'on luy retenoit. Il étoit en son pouvoir de s'emparer de Vicence, de Padouë, de Verone, de Trevise & de toutes les autres villes qui appartenoient à l'Empire ou à la maison d'Austriche ; mais il aima mieux renvoyer à l'Empereur les Députez qui luy en apportoient les clefs, ne voulant ni manquer de fidelité à ses alliez, ni donner plus à l'ambition qu'à la justice. La triste situation où se trouvoit la Seigneurie de Venise la jetta dans une telle consternation, que desesperant de pouvoir rien garder de ce qu'elle avoit en terre ferme, elle résolut d'abandonner tout & de se cantonner dans les îles de son golphe. Là dessus elle envoya ordre aux Gouverneurs des places qui avoient été au Pape ou à Ferdinand, de leur ouvrir les portes, & rappella les Magistrats de Veronne, de Padouë & de Vicence, & de toutes les autres villes sur lesquelles l'Empereur avoit des pretentions. Si ce fut un bonheur & un grand sujet de joye pour ces trois Princes d'avoir à si peu de frais pour eux, & plûtôt par les armes des François que par leurs propres forces, retiré des mains des Venitiens, tout ce que ces

Republiquains avoient usurpé sur les terres de leur obéïssance ; quel desastre au contraire & quelle consternation pour les Venitiens enflez auparavant de leur puissance & pleins de vastes & ambitieux projets, de s'être vûs resserrez dans des bornes si étroites, que l'étenduë de leur domination ne passoit plus le bord de leur canal. C'est ce qui donna lieu au Roy Loüis d'approcher de leur Capitale, comme l'asseure un Historien moderne, jusqu'à la portée du canon, & d'y en faire tirer plusieurs volées, moins pour leur causer du dommage que pour les insulter & pour ajoûter la honte à la douleur qu'ils avoient de la grande perte qu'ils venoient de faire.

Mezeray.

Mais il falloit que la fatalité des Rois de France en ce temps-là, fût de sçavoir vaincre leurs ennemis & de ne tirer aucun fruit de leurs victoires. Loüis qui avoit emporté tout le païs Venitien avec la même rapidité que Charles son predecesseur le Royaume de Naples, au lieu de s'asseurer de sa conquête, soit en mettant de bonnes garnisons dans les places, soit en gagnant l'affection des peuples & se les attachant par ses biensfaits, se retira d'abord à Milan & peu de temps après

en France, & son éloignement fut cause que les Venitiens recouvrerent l'importante ville de Padouë, autant par surprise que par force. A quelque temps de là l'Empereur vint l'assieger avec une armée de trente-six mille hommes de pied & de près de trois mille hommes d'armes ou chevaux legers, tant de ses propres troupes que de celles de ses alliez. Mais comme la Seigneurie avoit bien pourvû à la seureté de cette place, en y jettant douze mille fantassins, deux mille chevaux & deux cens volontaires, fils de nobles Venitiens, les assiegeans furent repoussez avec tant de vigueur & de fermeté, que l'Empereur jugea à propos de décamper après dix-sept jours de siege, bien mortifié de voir avorter le dessein qu'il avoit formé & dont il se vantoit, qui étoit de marcher droit à Venise & de s'en emparer. Le Pape de son côté se reconcilia avec les Venitiens, & renonça à la ligue de Cambray, par aversion du Roy de France, dont il ne cessoit de se plaindre pour des choses de neant & souvent sans sujet. On se seroit peu embarrassé de ses plaintes, mais ce qui irritoit plus Loüis contre luy, c'est qu'il étoit bien informé qu'il ne cherchoit qu'à luy susciter des en-

nemis, soit en Angleterre où il faisoit solliciter le jeune Roy Henry VIII. dont le pere étoit mort l'année d'auparavant, de luy déclarer la guerre, soit parmi les Suisses, où Matthieu Schiner Evêque de Sion, n'oublioit rien pour les animer contre la France & obtenir d'eux qu'ils se joignissent au saint Pere, pour concourir avec luy à délivrer l'Italie d'une nation qui l'avoit déja tant foulée & dont elle avoit, tout à craindre. Quant à Ferdinand autant qu'il s'étoit refroidi à l'égard de Loüis, par la crainte qu'il avoit que s'il poussoit plus loin ses conquêtes en Italie, il ne luy enlevât le Royaume de Naples, autant se trouvoit-il disposé à se réünir au Pape, dont il venoit de recevoir l'investiture de ce Royaume, sans luy payer la redevance ordinaire de quarante mille ducats qu'on avoit toûjours exigez de ses Predecesseurs, & en ayant été quitte pour une haquenée blanche qu'il luy fit presenter en reconnoissance de vasselage. On pretend même que sous main il ne travailloit pas moins que le Pape à commettre avec Loüis le Roy d'Angleterre, & que croyant avoir droit de se faire écouter de ce jeune Monarque, en qualité de son beau-

pere, il luy faisoit representer que toute l'Europe attendoit de luy qu'il signalât son nom & son avenement à la Couronne par quelque glorieuse entreprise. C'étoit assez luy insinuer qu'il devoit prendre les armes contre la France, mais comme Ferdinand ne s'en expliquoit pas ouvertement, il se persuadoit que le Roy Loüis ne pourroit luy en faire une querelle, & se portoit toûjours pour entremetteur de la paix entre luy & le Pape. Le seul allié sur lequel le Roy pût compter seurement étoit l'Empereur, aussi peu content que luy du Pape Jules, mais d'ailleurs homme lent & irresolu, & toûjours grand dissipateur des finances qu'il avoit amassées pour la guerre. Toutefois comme il avoit beaucoup d'ambition, Loüis le prit par son foible & promit d'employer toutes ses forces pour luy aider à subjuguer & remettre sous son obéïssance la ville de Rome & toute l'Italie, à l'exception du Milanez, du Ferrarois, des Republiques de Genes & de Florence & du Royaume de Naples. Cet accord fait entr'eux & ne cherchant l'un & l'autre qu'à vaincre la hauteur & la fierté du Pape Jules, ils convoquerent un Concile general pour la reformation

de l'Eglise, tant en son Chef qu'en ses membres. L'indiction de ce Concile qui devoit s'ouvrir à Pise le premier de Septembre l'an 1511. étoit datée du 16 de May de la même année, portant expressément, qu'elle étoit faite à la requisition des Procureurs de l'Empereur & du Roy, en execution d'un Decret du Concile de Constance & au nom de plusieurs Cardinaux, dont trois l'avoient signée, & l'un & l'autre Monarque approuva cette indiction, par des lettres patentes qu'ils firent expedier au mois de Juillet suivant. Le Pape indigné au dernier point d'une entreprise qu'il regardoit comme un attentat sacrilege & qui donnoit une atteinte si considerable à son autorité, convoqua de son côté par des bulles du 17 de Juillet un Concile à Rome dans le palais de Latran pour le 19 d'Avril de l'année suivante, déclarant nulle & traitant de Conciliabule la convocation de celuy de Pise, & citant les trois Cardinaux qui l'avoient signée ; sçavoir Carvajal, Borgia & Briçonnet, à comparoître devant luy dans soixante-cinq jours, faute dequoy ils seroient regardez comme Schismatiques, dégradez de leur dignité & privez de tous leurs be-

nefices. Cette animosité de deux partis opposez, où sa Jurisdiction Ecclesiastique se trouvoit comme en compromis, redoubloit encore par la contrarieté de leurs interéts temporels & par tous les chagrins & toutes les traverses qu'ils se donnoient mutuellement, & il n'y avoit personne qui ne vît que tout cela alloit aboutir à une guerre ouverte & déclarée. En effet le Pape trouvant les Venitiens à sa dévotion & Ferdinand fort aliené du Roy de France, par la crainte qu'il avoit que ce Prince n'entreprît de luy ravir la Couronne de Naples, sçût si bien ménager leurs esprits, qu'il les fit consentir à former avec luy une ligue offensive & défensive, à laquelle ils donnerent le nom de sainte Ligue, se flatant qu'étant revêtuë d'un titre qui porte par luy-même le respect & la veneration dans les esprits, elle auroit aussi plus d'apparence de justice. Elle fut concluë & signée le 20 d'Octobre en 1511. & les principaux motifs qu'on luy attribuoit, étoient la concorde de l'Eglise, la suppression du Concile de Pise, & de chasser d'Italie tous ceux qui voudroient empêcher l'execution de ces desseins. Il n'étoit plus question pour les Confederez que de sçavoir à

qui ils confieroient le commandement de leur armée. Le Pape & les Veni-tiens avoient jetté les yeux sur le grand Capitaine, & firent solliciter Ferdi-nand de le renvoyer en Italie pour y reprendre un employ dont ils sçavoient par experience que personne ne s'ac-quiteroit avec plus de succès que luy. Ferdinand, soit qu'il ne pût gagner sur luy de remettre Consalve en honneur après luy avoir donné tant de sujets de mécontentement, soit qu'il craignît de faire un affront à Raymond de Car-donne Viceroy de Naples, ou que l'autorité partagée entre deux hommes, dont l'un avoit l'administration du Royaume, l'autre la conduite des ar-mées, ne jettât la mesintelligence & la division entr'eux, & que ses affaires n'en souffrissent, se fixa au Viceroy, & les Alliez par déference à Ferdinand, le choisirent comme luy pour General de leurs troupes. On convenoit que Cardonne ne manquoit ni de pruden-ce ni d'habileté pour le gouvernement d'un Etat, mais quant à la guerre, la presomption étoit que Consalve l'em-portoit de beaucoup sur luy par l'expe-rience qu'il en avoit & par une une su-periorité de genie.

Quoyque dans le traité de la triple

alliance on n'eût pas designé bien expressement le Roy de France, toutefois ne pouvant y avoir que luy & ses Alliez de sousentendus par l'article qui portoit, que quiconque s'opposeroit aux desseins de la sainte Ligue, en seroit puni par la privation de tout ce qu'il possedoit en Italie, il n'y avoit plus à déliberer pour Loüis s'il prendroit les armes pour prevenir les desseins de ses ennemis ou pour s'y opposer. Il avoit déja nommé Gouverneur du Milanez le Duc de Nemours, qui étoit Gaston de Foix son neveu & frere de Germaine Reine d'Espagne, & autant par l'estime qu'il faisoit de ce jeune Prince, que par consideration pour son sang, il le déclara General de ses armées en Italie. Tout le monde applaudit à ce choix, & s'il n'y avoit personne dans le Royaume qui pût disputer au rang de Gaston un employ si honorable, il y en avoit tres peu qui à ne regarder que sa valeur & un genie transcendant pour la guerre, ne luy eussent donné la preference. Quoyqu'il ne fût encore qu'au commencement de sa vingt-troisiéme année, il avoit déja fait huit campagnes, ayant porté les armes dès l'âge de treize ans, & passé par tous les dégrez de la mili-

ce, à quoy il voulut s'assujettir de luy-même, bien que le Roy son oncle fût tres-porté à l'en dispenser. On le trouvoit dès lors aussi habile pour conduire la cavalerie que l'infanterie, aussi entendu pour les sieges que pour les batailles, aussi appliqué à ses devoirs comme officier subalterne, que lorsqu'il commandoit en Chef & toûjours avec un égal succès. Il ne haïssoit pas de se voir dans des postes proportionnez au dégré de sa haute naissance, mais loin de s'en élever, il en paroissoit peu touché, comptant pour rien tout ce qui étoit au-dessous d'une couronne, à cause des justes pretentions qu'il croyoit avoir au Royaume de Navarre. Dès qu'il eût pris possession du gouvernement du Milanez, où il avoit tres-peu de troupes & fort dispersées un corps de seize mille Suisses qui s'étoit avancé pour le combatre, l'obligea de se retirer dans Milan, où ils se presenterent ensuite pour l'assieger. Mais pendant qu'il les amusoit par des negociations & par des offres qu'il leur faisoit faire de quelques sommes considerables, il sçût si bien pourvoir à la seureté de cette capitale par ses soins & par ses ordres, qu'ils furent contraints de se retirer sans oser rien ha-

zarder. Peu de temps après les trois armées des Confederez se mirent en marche pour venir à luy. Celle d'Espagne étoit composée de dix-huit cens chevaux & de huit mille fantassins; celle du Pape de huit cens lances & d'autant de chevaux legers & de huit mille hommes de pied, & enfin la Venitienne d'un nombre égal à l'Espagnole, tant en infanterie qu'en cavalerie. Dans la premiere étoit Cardonne Viceroy de Naples, qui devoit commander toutes les forces des Confederez quand elles seroient rassemblées; avec luy Fabrice Colonne Connestable hereditaire de Naples, le Marquis de Pesquaire, depuis l'un des plus grands Capitaines de son siecle, le celebre Navarre & quantité d'officiers de tous les rangs qui avoient servi sous Consalve & profité des leçons d'un si grand maître. Celle du Pape étoit commandée par le Cardinal de Medicis, mais comme on n'avoit pas de grandes preuves de sa capacité pour la guerre, on luy avoit donné pour Lieutenans generaux Marc-Antoine Colonne, Jean Vitelli, Malateste Baglion & Raphaël Pacci, tous gens d'experience & recommandables par leur mérite. La Venitienne avoit

pour Commandant Jean-Paul Baglion à qui toutefois le Senat n'en avoit laissé que le titre, parcequ'on se défioit de sa fidelité, & toute l'autorité à André Gritti leur Provediteur. Ces trois armées réünies en une seule, soit pour se signaler par quelque coup d'éclat, soit pour s'asseurer d'un poste qui pût arrêter les François & les empêcher de penetrer dans le païs Venitien, vinrent mettre le siege devant Bologne au commencement de l'année 1512. le 17 de Janvier. Gaston qui avoit jetté quelques troupes dans la place pour la défendre, trouva moyen d'y faire encore entrer un secours assez considerable. Mais comme cela ne suffisoit pas pour la sauver, parcequ'elle étoit presque ouverte de tous côtez, il y marcha luy-même en personne avec toutes les troupes qu'il avoit pû rassembler & tous les renforts qui luy étoient venus de France, & ce qui auroit dû rompre son dessein fut au contraire ce qui luy en facilita l'execution. Il tomboit alors une neige si épaisse & le vent qui la poussoit dans les yeux des hommes & des chevaux, étoit si impetueux, qu'on ne pouvoit presque s'entrevoir. A cela se joignit encore un froid tres-vif qui gelant la neige

dès qu'elle étoit ſur la terre, rendoit les chemins tres-gliſſans & preſque impratiquables. Ces difficultez furent ſurmontées par l'exemple de courage que donnoit aux troupes le brave Gaſton. Il approcha de la ville ſans rencontrer d'ennemis qui entrepriſſent d'arrêter ou de troubler ſa marche, & à la faveur de l'obſcurité que répandoit dans l'air l'épaiſſeur de la neige, il y entra avec les troupes qu'il conduiſoit, laiſſant tous ces vieux officiers de l'armée ennemie auſſi confus de s'être laiſſé ſurprendre par une jeune homme, que deſeſperez du mauvais ſuccès de leur premiere entreprise & de ſe voir contraints de l'abandonner honteuſement. Pendant le ſiege de Bologne, la ville de Breſſe, la plus riche & la plus puiſſante de toute la Lombardie après Milan, avoit appellé les Venitiens à ſon ſecours, & s'étoit livrée à eux pour ſe mettre à couvert des armes des François. Il y étoit entré treize cens chevaux des troupes de la Republique & huit mille hommes de pied qui aſſiegerent le château. Cette place étoit trop importante au ſuccès des affaires du Roy pour la laiſſer entre les mains de ſes ennemis. Gaſton après avoir fait lever le ſiege de Bologne,

y marcha en diligence avec l'élite de ses troupes. Il rencontra en chemin une partie de celles de Venise commandées par Jean-Paul Baglion, & les ayant chargées rudement & à plusieurs reprises, quoyqu'avec des forces fort inferieures en nombre à celles des ennemis, ils furent contraints les uns de prendre la fuite, les autres de mettre bas les armes & de se jetter à genoux pour demander quartier, ce qui leur fut accordé. De là il tira droit à Bresse, qu'il emporta en deux jours l'épée à la main, nonobstant la force de la garnison qui étoit au moins de neuf mille hommes, sans compter quatre autres mille que la ville avoit levez pour sa défense, & plus de six mille bourgeois qui avoient pris les les armes & s'étoient joints ou à leurs propres troupes, ou à celles des Venitiens ; ensorte que ce fut moins une ville conquise qu'une grande bataille gagnée dans l'enceinte de la ville, & une victoire d'un grand éclat jointe à une conquête tres-importante. Le massacre y fut grand & le pillage dura sept jour entiers ; & à cela près qu'il y eut défense sur peine de la vie de prophaner les lieux saints & d'attenter à la pudicité des vierges consacrées à

Dieu par leur état, on y vit tous les desastres d'une ville forcée & qui se trouve abandonnée à un ennemi armé & furieux. Le nombre des morts, suivant les plus fidelles relations, se montoit à vingt-deux mille. Le Provediteur Gritti n'y perdit que la liberté, mais pour le Comte d'Avogano principal Auteur de la revolte des Bressans, & qui s'étoit jetté dans la place avec un de ses fils, ils eurent tous deux la tête tranchée, après qu'on leur eût fait leur procez dans les formes. Cette rigueur excessive fut taxée par bien des gens de cruauté & de barbarie, & sans doute que les reproches qu'on en faisoit à Gaston ne manquerent pas de parvenir jusqu'à ses oreilles. Mais ce qui le justifioit pleinement, c'est que les troupes Françoises étant en trop petit nombre en Italie pour mettre des garnisons suffisantes dans toutes les places, il falloit un exemple de severité pour les retenir dans leur devoir par la crainte d'un traitement aussi rigoureux. Quand le bruit de ces trois grandes expeditions se fut répandu dans l'Europe, & qu'on sçût que la délivrance de Bologne assiegée par toutes les forces de la ligue, la défaite d'un gros corps de troupes Venitiennes

commandées par un de leurs, meilleurs Generaux & la prise de Bresse, dont la garnison pouvoit passer pour une armée entiere, n'avoit été qu'une affaire de quinze jours pour le jeune Prince François, cela luy fit une telle réputation, que plusieurs ne sçavoient en quels termes s'en expliquer & auroient crû luy faire injure de le comparer à Alexandre.

Nonobstant tous ces avantages la ligue sainte subsistoit toûjours, & plus elle se croyoit en danger de succomber sous les efforts de ses ennemis, plus elle cherchoit à se fortifier. Les Florentins gagnez par les pratiques secretes des Confederez, se détacherent de la France. Tout se remuoit en Suisse contre elle & la menaçoit d'une prochaine irruption. Les Anglois étoient sur le point de luy déclarer la guerre, autant par jalousie & par inquietude de ses grands progrez, que par les artifices dont se servoit le Pape Jules, qui fut de leur envoyer un vaisseau chargé des meilleurs vins d'Italie, avec quantité de fromages & de saucissons qui pussent leur en relever le goût, & qu'une boisson si delicieuse leur fût comme un appas pour les attirer dans un païs où ils en trouveroient en abondance

dance. Loüis voyant qu'il luy seroit impossible de soutenir tant d'ennemis à la fois, crût devoir se hâter de s'ôter de dessus les bras l'armée de la ligue, & envoya ordre à Gaston de profiter du bonheur de ses armes, pour la joindre le plûtôt qu'il pourroit & la combattre. C'est ce que ce jeune guerrier attendoit avec impatience, & luy envoyer ordre de donner bataille, c'étoit ouvrir la digue qu'on auroit opposée à un torrent impetueux & qui ne cherche qu'à se répandre. Toute sa crainte étoit que l'ennemi ne s'éloignât de luy ou ne se postât si avantageusement qu'il luy fût impossible de le forcer. Pour l'attirer au combat, il prit la résolution d'assieger Ravenne, place si importante qu'il falloit necessairement que les Confederez vinssent à son secours, à moins que de s'exposer à perdre toute l'Italie. A peine l'armée Françoise s'y fut-elle attachée, qu'on apprit que celle de la ligue approchoit pour tenter de la délivrer. Sur l'avis qu'en eut Gaston, il donna ordre de dresser les bateries en diligence pour foudroyer le mur, & s'il se pouvoit emporter la place d'emblée. En vingt-quatre heures de temps que l'artillerie ne cessa de tirer, il y eut

une ouverture d'environ vingt toises. Mais le canon n'ayant renversé que le haut du mur, & le bas à la hauteur de quinze pieds n'étant point endommagé, il n'y avoit pas moyen d'y monter qu'avec des échelles. Gaston ne laissa pas de commander dix hommes d'armes de chaque compagnie, à qui il fit mettre pied à terre, & un corps d'infanterie composé des trois nations, François, Allemans & Italiens qui servoient sous ses enseignes, pour assaillir la ville par escalade. Le combat dura trois heures; & comme il n'y avoit qu'une attaque où les assiegez avoient mis toutes leurs forces, que les assaillans ne cessoient d'être batus des coulevrines d'un boulevard qui joignoit la brêche, & qu'outre la multitude d'hommes que cette artillerie leur tuoit elle fracassoit & mettoit en pieces leurs échelles, Gaston fit sonner la retraite, avec douleur d'avoir perdu inutilement quantité de vaillans hommes, parmi lesquels se trouverent Chastillon Prévôt de Paris & Espinay maître de l'artillerie, qui peu de jours après l'attaque moururent tous deux des blessures qu'ils y avoient reçûës.

Il ne se consola de cette perte qu'en changeant de dessein & en faisant ces-

ſer les attaques de Ravenne pour aller combattre l'armée qui s'en étoit approchée à deſſein de la ſecourir. Elle n'étoit plus qu'à une lieuë de Ravenne, campée ſur le bord d'une petite riviere nommée Ronco par pluſieurs, & par d'autres Vito, où étant arrivée après une aſſez longue marche, elle paſſa un jour & une nuit entiere à creuſer un large & profond foſſé autour d'un terrein aſſez ſpatieux pour contenir toutes ſes troupes & les ranger en bataille. On n'eût pas été ſurpris qu'une armée plus foible de beaucoup que celle qui marchoit à elle eût pris ces precautions. Mais l'armée des Confederez étant pour le moins auſſi nombreuſe que la Françoiſe, il paroit que de ſe retrancher comme elle fit, c'étoit déclarer aſſez ouvertement qu'elle n'étoit pas ſans crainte & encourager l'ennemi à venir la charger. Auſſi Gaſton ne manqua-t-il pas de le faire obſerver à ſes gens & de leur dire, qu'après avoir franchi avec tant de réſolution les foſſez de Breſſe, il ne falloit pas craindre que ceux dont les ennemis venoient de ſe faire une barriere, puſſent les arrêter. Ayant donc retiré ſon artillerie de devant la ville pour s'en ſervir contre l'armée ennemie ; le len-

demain dès la pointe du jour, qui étoit le plus saint de l'année par la solemnité de Pâques, & qui fut le plus memorable pour la grande victoire que remporterent les François, suivant les ordres que Gaston avoit donnez, son armée se trouva rangée en forme de croissant & dans la meilleure disposition qu'il falloit pour attaquer l'ennemi. Drezé Senéchal de Normandie & le Duc de Ferrare commandoient la droite appuyée au bord du Ronco. A leur tête étoit toute l'artillerie & un corps de six mille Allemans à qui on en avoit confié la garde, derriere eux sept cens lances & deux mille cinq cens hommes d'infanterie pour les soutenir. La gauche étoit composée de huit mille hommes de pied tous François, & le seul endroit par où on pouvoit les entamer étoit couvert de sept cens autres lances, suivies de deux mille cinq cens Italiens conduits par Trivulce. Au milieu de ces deux corps paroissoit le Cardinal de Saint-Severin qui se disoit Legat du Concile de Pise, mais sans aucune marque de son état & du caractere qu'il s'attribuoit, bien que Loüis l'eût fort souhaité, afin qu'on crût qu'il étoit Chef de son armée, & que ce n'étoit que par ses or-

dres que la bataille se donnoit. Rien donc ne le distinguoit que l'éclat de ses armes & la hauteur de sa taille, passant de la tête tous les autres officiers, & pas un d'eux ne pouvant le surpasser en valeur & en courage. Alegre avoit ordre de se tenir à quelque distance de l'armée tirant vers Ravenne, avec quatre cens lances & à portée d'être secouru par l'infanterie de la gauche & par un détachement de mille hommes de pied qu'on avoit laissez au Capitaine Paris comme un corps de reserve, si au fort de la mêlée la garnison de la place se hazardoit de faire une sortie pour charger en queuë ses ennemis. Gaston ne crut point devoir déterminer en quel poste il se tiendroit, voulant être en liberté de voltiger autour des combatans & d'aller où sa presence seroit plus necessaire. Par cette raison il ne prit avec luy que trente cavaliers, du nombre desquels étoit Lautrec son cousin germain, parceque le terrein ayant peu d'étenduë & l'armée se trouvant fort ramassée, s'il avoit eu plus de monde il auroit eu peine à se faire jour au travers des rangs sans y mettre quelque desordre. Il alloit & venoit armé de toutes pieces & n'avoit de découvert que le vi-

ſage où on voyoit un teint uni & délicat, n'ayant point encore de barbe, mais cependant rien d'effeminé, rien que de mâle & de guerrier, les yeux les plus vifs & les plus perçans qu'on pût voir & dont les regards étoient comme autant d'éclairs, & ſur tout un air de résolution & de joye qui étoit en luy comme un preſſentiment & à toutes les troupes un heureux preſage de la victoire. Il avoit cru que l'armée des Confederez le voyant ſe diſpoſer au combat, ſe hazarderoit de traverſer le Ronco pour venir à luy, mais voyant qu'ils ne branloient pas, il prit la réſolution de faire ce qu'ils n'oſoient tenter en ſa preſence & d'aller à eux. Etant arrivé au bord du Ronco il y fit jetter un pont de batteaux, ſur lequel paſſerent ſes troupes Allemandes, ſon artillerie & ſes bagages, pendant que le reſte de l'armée le traverſoit à gué. Ce paſſage l'occupa aſſez long-temps pour donner lieu aux ennemis de déliberer s'ils l'attendroient de pied ferme dans leurs retranchemens, ou s'ils en ſortiroient pour aller au-devant de luy. Fabrice Colonne étoit de ce dernier avis, & l'appuya de ſi bonnes raiſons, qu'il ſembloit qu'il dût prévaloir. Mais Navarre qui étoit de ſentiment contrai-

re, opina à ne point quitter le poste qu'ils occupoient. Il l'emporta plus par autorité que par raison, parceque Cardonne qui commandoit en Chef & qui ne sçavoit point la guerre, s'en rapportoit toûjours à ce General, qui étoit tout son conseil & comme son oracle. Cette conclusion prise, Navarre disposa l'ordre de bataille dans le camp, approchant l'armée le plus près qu'il put de la riviere ; de peur que l'ennemi ne vint la prendre par derriere. Fabrice Colonne commandoit l'avant-garde, où se trouvoient huit cens lances & six mille hommes de pied. Elle étoit precedée de trente chariots semblables à ceux dont Darius s'étoit servi contre Alexandre à la journée d'Arbelles, c'est-à-dire, armez de faux des deux côtez, & à la pointe du timon une longue javeline. Outre cela Navarre les avoit chargez de fauconneaux & de pieces de campagne, & cela étant de son invention, il se vantoit d'avoir trouvé le moyen d'ouvrir l'avant-garde des ennemis & d'y donner entrée à celle des Confederez. Cardonne conduisoit le corps de bataille, qui n'étoit que de six cens lances & de quatre mille fantassins. Près de luy étoit le Cardinal de Medicis en habit Ecclesia-

stique & precedé de la croix de Legat, répandant des benedictions & des indulgences sur les soldats de son parti, pendant que le Cardinal de Saint-Severin n'exhortoit ceux du sien qu'à se bien batre & se disposoit à leur en donner l'exemple. Quatre cens lances & quatre mille hommes de pied qui formoient l'arriere-garde étoient commandez par Carvajal Capitaine Espagnol, & soutenus par trois mille chevaux legers, à la tête desquels étoit le Marquis de Pescaire.

Toutes choses aisi disposées, Gaston ayant marché aux ennemis les approcha de si près, qu'il n'en étoit plus separé que par leur fossé. Les armées demeurerent immobiles deux heures entieres, pendant lesquelles il y eut un grand feu d'artillerie de part & d'autre. Les fantassins François souffrirent d'abord beaucoup de celle des Confederez, qui jetta par terre plus de deux mille d'entr'eux. Gaston pour remedier au mal ou pour leur rendre le change, fit avancer promptement toute celle de son armée à la pointe de la droite, où elle prenoit en flanc la meilleure partie de la cavalerie des ennemis. A la premiere décharge qu'elle fit, les chevaux legers de Pescaire &

les gendarmes de Colonne furent si maltraitez, que l'un & l'autre envoyerent des Aides de camp à Cardonne, pour le prier de leur permettre de sortir de leurs lignes & de joindre de près les ennemis; qu'autrement ils seroient tous jusqu'au dernier foudroyez de leur artillerie, sans que pas un d'eux pût ni disputer sa propre vie ni venger leur mort. Cardonne n'y voulant point entendre, parceque Navarre toûjours aheurté à son premier sentiment, s'y opposoit, on fait une seconde décharge qui n'eut pas moins d'effet que la precedente. Autres officiers dépêchez au General Espagnol, pour luy réiterer la même demande, & luy toûjours inflexible. Suit une troisiéme décharge, qui ayant encore plus troublé & éclairci leurs rangs que les deux premieres, les voila tous en fureur & résolus de sortir de leur retranchement, fallut-il passer sur le ventre à leur General. Fabrice Colonne ne contribua pas peu à leur inspirer cette résolution, en criant à tous ceux qui le pouvoient entendre, *Quoy donc amis faudra-t-il que nous perissions tous icy par l'obstination & par la malignité d'un Maranne?* C'étoit Navarre qu'il designoit par ce nom odieux. *Cette armée*

sera-t-elle saccagée sans qu'il en coute la vie à un seul de nos ennemis ? & où est donc la gloire de nos armes & de toutes ces fameuses batailles où nous avons défait & mis à la raison les François ? A l'heure même sans attendre le commandement du Viceroy il tire des lignes toute l'avant-garde. Cardonne est contraint de les suivre pour ne les pas laisser exposez à la boucherie, Carvajal & Navarre avec les troupes qu'ils commandoient, tout de même. Gaston les laissa filer tranquillement & prendre du terrain autant qu'ils vouloient, parceque s'il les eût chargez d'abord il ne pouvoit batre que leur avant-garde & leur cavalerie legere, & que les deux autres corps seroient restez dans leur camp, & il vouloit une victoire complete. L'armée des Confederez ayant donc eu le temps de se ranger en bataille contre la Françoise qui l'attendoit en bonne contenance, alors commença l'un des plus rudes & des plus sanglants combats qu'on eût jamais vû en Italie. On étoit en rase campagne, où il n'y avoit ni rivieres ni retranchemens, ni défilez qui séparassent les combatans. Tous de part & d'autre étoient également animez des mêmes motifs. La gloire

de vaincre, la crainte de perir s'ils ne remportoient la victoire, l'esperance d'un grand butin, la haine reciproque d'une nation contre l'autre, tout cela leur inspiroit un courage qui leur ôtoit la vûë du peril & le soin de conserver leur vie. Les chariots de Navarre dont il s'étoit promis merveilles, ne furent presque d'aucun usage. Au premier dommage qu'en reçûrent les François, quelques hommes d'armes mirent pied à terre, & se glissant adroitement à côté des chevaux, leurs couperent les jarrets & rendirent inutile tout l'appareil de guerre dont ces chariots étoient chargez. Les gendarmes des deux partis furent long temps aux prises avec un égal avantage, ceux des Confederez l'emportant par le nombre & ceux des François par l'adresse & par la vigueur. Quant à l'infanterie, l'Espagnole fut d'abord poussée par les Allemans qui avoient de plus longues piques que leurs ennemis. Mais la précaution qu'elle avoit prise de poster des targes la tira d'affaire. Elle s'en servit pour recevoir les coups que luy porterent les piquiers à une seconde charge, & coulant promptement le long des piques que les ennemis ne pouvoient retirer

qu'avec peine, à cause qu'elles étoient entrées trop avant dans les targes, elles les joignoit de près & les poignardoit. Elle avoit déja percé plusieurs de leurs rangs, lorsqu'Alegre avec ses quatre cens lances & Paris avec ses mille fantassins appellez à leur secours par ordre de Gaston, vinrent donner sur eux si brusquement qu'ils les rompirent d'un premier choc & laisserent aux Allemans le soin d'en achever la défaite. De là ils tournerent investir les lances de l'avant-garde ennemie, & les prenant d'un côté pendant que Brezé & le Duc de Ferrare les attaquoient de l'autre, ils n'en eurent pas moins bon marché que de l'infanterie. Fabrice Colonne y fut pris, & Alegre n'eut pas peu de peine à le sauver de la fureur des François qui vouloient luy arracher la vie, pour venger les trahisons qu'il leur avoit faites pendant les guerres de Naples. Alegre, Brezé & le Duc de Ferrare ayant réüni toute leur cavalerie, allerent ensuite tomber sur les chevaux legers des ennemis, & n'étant point encore arrivé que cette cavalerie tint long-temps contre des gendarmes, la troisiéme attaque des François eut le même succès que les deux qu'ils avoient déja livrées. Ce-

pendant la Palisse étoit aux mains avec l'infanterie de Cardonne, en grand danger de succomber, parceque les Gascons qui avoient combatu à Bresse avec tant de bravoure & d'intrepidité, commençoient à mollir & à reculer. Alegre qui s'en apperçût & qui en prévit les consequences, laissa les gendarmes de Brezé & de la Palisse sur ceux de Cardonne, & ne songea qu'à repousser l'infanterie Espagnole ou à la rompre. Les ennemis le voyant venir à eux, eurent le temps de se rallier & de serrer leurs rangs. Il ne laissa pas de se jetter impetueusement sur eux avec sa troupe & de les percer, mais il en couta la vie à Viveros son fils, qui tomba mort à ses pieds d'un coup d'arquebuse. Alegre qui l'aimoit tendrement, outré de douleur & de desespoir, se lance en furieux au milieu des ennemis, où il fut atteint de tant de coups de fer & de feu & si défiguré, qu'à peine pût-on reconnoître son corps quand on le chercha parmi les morts, pour l'enterrer avec les honneurs qui luy étoient dûs. Les Gascons touchez & plus irritez encore de son malheur, demanderent instamment au Baron de Molard qui les commandoit, de les mener contre le bataillon où il

avoit peri. Ne pouvant refuser cela ni à leur juste douleur, ni à la sienne, car il n'avoit point eu de meilleur ami que d'Alegre, il lès conduisit aux ennemis à qui ils en vouloient, & peut-être les alloit-il contraindre de lâcher le pied, lorsqu'il fut tué à dix pas du lieu où son ami venoit d'avoir le même sort. Ces deux morts redoublerent tellement le courage des Espagnols, que le corps de bataille des François couroit risque d'être mis en pieces, si Gaston ne se fût hâté de le secourir avec les cavaliers qu'il avoit empêché de courir après les fuyards de l'avant-garde ennemie. Le voila donc qui à la tête de ces escadrons fond soudainement sur l'infanterie de Cardonne avec tout le feu & toute l'ardeur d'un lion, enfonce les uns, pousse les autres, trouble & renverse tous leurs rangs; rien ne tient devant luy & on ne sçait plus où on en est. Cardonne perd la tête, & oubliant qu'il est General & qu'il avoit promis au Roy son maître de conserver son infanterie aux dépens de sa propre vie, abandonne tous ses devoirs, s'enfuit à bride abatuë & se sauve dans la marche d'Ancone. Antoine de Leve, devenu depuis si fameux Capitaine, mais qui alors ne

commandoit encore qu'une compagnie de chévaux, ſuit l'exemple de Cardonne. Autant en fait Carvajal, quoyque l'arriere garde qu'il conduiſoit n'eût encore rien ſouffert, n'ayant encore point combatu. La Palude qui aimoit mieux perdre la liberté & la vie que de tourner le dos ou de reculer, fut fait priſonnier, & preſque en même-temps que luy le Cardinal de Medicis. Ce dernier n'avoit que des habits conformes à ſon état & à ſon caractere, & avec cet équipage il luy convenoit mieux de n'être que ſimple ſpectateur de l'action que de ſe jetter dans la mêlée. Auſſi luy en couta-t-il la liberté. Le Cardinal de Saint-Severin bien pourveu d'armes offenſives & défenſives, tomba ſur luy & pouvoit luy ôter la vie, s'il n'eût mieux aimé l'épargner à cauſe de l'ancienne liaiſon des Medicis avec la France. Il ſe contenta donc de l'arrêter, de luy enlever la croix & toutes les autres décorations de Legat & de l'envoyer priſonnier à Milan, d'où il trouva moyen de s'évader quelques jours après, & depuis étant parvenu au ſouverain Pontificat, il prit le nom de Leon X. Samaneco Lieutenant de Carvajal ne fut pas plus ſurpris ni plus embarraſſé de la fuite de ſon

General, que s'il s'y fût attendu. Voyant qu'il alloit avoir sur les bras toutes les forces d'une armée victorieuse, s'il ne se hâtoit de batre en retraite, il le fit en homme habile & entendu avec ses quatre cens lances & quatre mille hommes de pied, qu'il crut plus expedient pour le bien de son parti de sauver des débris d'une armée défaite, que de les laisser tenter inutilement de nouveaux efforts. La cavalerie de la Palisse donna sur la queuë de cette arriere-garde, qui la soutint fermement & toûjours en bon ordre. Navarre qui étoit dans les derniers rangs, frappé rudement de la crosse d'une arquebuse, fut si étourdi du coup qu'il tomba par terre, & ayant été reconnu, on le fit prisonnier. L'arriere-garde des ennemis étoit déja fort éloignée, lorsque Gaston s'apperçût de sa retraite. Il ne pouvoit voir qu'avec un violent dépit qu'elle se dérobât à sa victoire, mais il n'étoit pas en son pouvoir de rassembler assez de monde pour la poursuivre & la charger, parceque de ses gens les uns courant après les fuyards de l'avant-garde & du corps de bataille, les autres étant acharnez au pillage & particulierement les Allemans & les François, rien n'étoit à

portée de prendre ses ordres & de les suivre. Tout ce qu'il put faire dans une si grande confusion, fut de joindre encore vingt cavaliers aux trente qui avoient toûjours été à ses côtez pendant toute l'action, & avec cette petite troupe, d'aller donner sur l'arriere-garde. Il comptoit sans doute que les François apprenant le peril où il alloit s'exposer, accourroient en foule à son secours, ou que ceux qu'il rencontreroit en chemin revenans de la poursuite des ennemis, se rallieroient à luy. Mais ni l'un ni l'autre ne s'étant fait, il devoit voir, que de hazarder une nouvelle attaque à forces inégales, quoyqu'il arrivât, il n'y auroit plus de bravoure qui pût s'en faire honneur, & que tout seroit pour la témerité. Un feu de jeune homme l'emporta, & enyvré de sa victoire, il courut au grand galop à l'ennemi, ou pour achever de le vaincre par l'épouvante, ou du moins pour l'affronter. Samaneco le voyant venir, fit ouvrir ses rangs, au milieu desquels Gaston s'étant jetté inconsiderement, à l'heure même on l'environne, & on le serre de tout côtez, on taille ses gens en pieces & Lautrec tombe à ses pieds tout couvert de sang & plus mort

que vif, on luy porte à luy-même plusieurs coups qu'il tâche de parer ou d'esquiver. Son adresse & son courage le soutenoient encore, lorsque son cheval qui avoit reçû plusieurs blessures s'étant cabré, le renversa par terre & tomba mort sur luy. Un Espagnol qu'il avoit blessé le voyant dans cet embarras, & ayant remarqué que par la secousse de sa chûte ses armes ne joignoient plus & laissoient voir le côté droit, y allongea sur le champ un grand coup de pique dont il le tua. Glorieuse mais cependant triste & lamentable fin de ce jeune heros, de mourir dans le sein de la victoire & d'emporter tout l'honneur d'une grande bataille dont il laissoit tout le profit à son parti. En effet sans parler d'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouverent le Cardinal de Medicis Legat du Pape, Fabrice Colonne, le fameux Navarre, les Marquis de la Palude, de Bitonte & de Pescaire, & plusieurs autres Seigneurs & officiers, tant Italiens qu'Espagnols, le champ de bataille, l'artillerie des Confederez, leurs enseignes & leurs bagages demeurerent aux François. Ravenne dès le lendemain fut prise d'assaut & saccagée. Les vainqueurs y firent un butin ine-

ſtimables, mais avec d'autant plus de violence, de prophanation & de cruauté, que les ſoldats après une bataille gagnée & une ville emportée l'épée à la main, ſe croyoient tout permis & qu'il ne ſe trouvoit point de General qui eût aſſez d'autorité pour donner un frein à leur licence. La citadelle où Marc-Antoine Colonne Gouverneur de Ravenne s'étoit retiré, ſe rendit deux jours après à compoſition. Une autre place dite Citta-di-Caſtello, peu diſtante de Ravenne ſuivit cet exemple. Jules Vitelle qui y commandoit deſeſperant de pouvoir tenir contre l'impetuoſité & la fureur des François & effrayé de l'affreuſe calamité de Ravenne, ſe retira de ſa place avec la garniſon qu'il y avoit, & laiſſa les habitans en liberté d'en traiter avec la Paliſſe à qui elle fut livrée. On ne peut pas douter que ſi Gaſton eût ſurvêcu à cette grande action; & qu'il eût voulu profiter de ſes avantages, la Romagne entiere, l'Etat Eccleſiaſtique & peut-être le Royaume de Naples ne dûſſent être le prix de ſa victoire. Le Roy ſon oncle en étoit ſi perſuadé & ſe promettoit tant de la ſublimité du genie & des talens de Gaſton pour la guerre, qu'il déclara hautement, que

par sa mort il avoit plus perdu que gagné à la bataille de Ravenne ; qu'il souhaitoit à ses ennemis plusieurs victoires semblables à celle que son armée venoit de remporter, & qu'il racheteroit volontiers la vie de son neveu du Duché de Milan & de tout ce qu'il possedoit au-delà des Alpes. Toutefois comme il n'étoit pas impossible que parmi une nation aussi belliqueuse que les François, il ne se trouvât quelque autre General, qui ne luy cederoit ni en hardiesse ni en courage, au bruit de ce grand évenement & de toutes les suites qu'on en devoit craindre, il se répandit tant de terreur & de consternation dans toute l'Italie, qu'on eut bien de la peine à rasseurer le Pape Jules & à l'empêcher de quitter Rome pour aller chercher un asyle dans quelque lieu plus éloigné.

Les nouvelles & particulierement celles de quelque malheur considerable, ayant cela de propre qu'elles grossissent toûjours à mesure qu'elles avancent, ce qui fut rapporté à Ferdinand Roy d'Espagne de la victoire des François & du danger qu'il courroit de perdre le Royaume de Naples, l'allarma tellement qu'il crut ne pouvoir trop se hâter de pourvoir à la seureté de cet

Etat. Il n'en voyoit qu'un moyen qui étoit d'employer pour le conserver le même homme qui l'avoit conquis. Ainsi quelque repugnance qu'il eût à se servir de Consalve, il jugea cependant que la violence qu'il se feroit en cette occasion luy vaudroit plus pour le bien de ses affaires qu'il ne pouvoit luy en couter pour vaincre son ressentiment. Il y a lieu de croire que les puissantes instances que luy firent le Pape & les Venitiens de leur renvoyer le Grand Capitaine, dont ils regardoient la sagesse & la valeur comme l'unique ressource qu'ils pussent trouver au desastre de leur païs & à tous les malheurs dont ils étoient menacez, acheverent de determiner Ferdinand à prendre ce parti. Peut-être même ne fut-il pas fâché d'avoir ce pretexte specieux pour justifier la contrarieté de sa conduite, & qu'il parût aux yeux de toute l'Espagne que le rétablissement de Consalve dans la dignité de General de ses armées, venoit moins de son propre mouvement que de celuy de ses alliez à qui il ne pouvoit le refuser. Car où sont les Princes qui ne veüillent persister dans leur premiere résolution, & que s'ils passent de celle qu'ils ont prise à une autre tout oppo-

sée, il soit dit du moins dans le monde que ce n'est que par une grande utilité & par une necessité pressante du bien public qu'ils y ont été portez. Quoyqu'il en soit, Ferdinand envoya ses ordres & à Consalve en particulier de réprendre le commandement de ses troupes & de se tenir prêt à repasser incessamment en Italie, & à ses officiers de marine d'assembler à Malaga le plus de vaisseaux & le plus promptement qu'ils pourroient, pour transporter son armée avec ce qui luy étoit necessaire pour le trajet qu'elle avoit à faire. Sur terre on ne voyoit que divers corps de troupes, tant infanterie que cavalerie, accompagnez d'une infinité de volontaires qui se rendoient en foule à Malaga & avec une extrême diligence, de peur de manquer une si belle occasion. La mer étoit couverte de vaisseaux qui y abordoient de tous côtez, & sur tout de l'Ocean & de Cadix. Tout étoit prêt pour la navigation, les troupes embarquées comme il convenoit, c'est-à-dire, la cavalerie sur les plus gros vaisseaux, l'infanterie sur les moindres, les provisions de guerre & de bouche chargées sur divers bâtimens, & on n'attendoit plus qu'un vent favorable pour mettre à la voile.

L'impatience qu'on avoit de le faire étoit d'autant plus vive, que tous envisageoient quelque avantage considerable pour eux dans cette expedition ; les uns d'apprendre la guerre sous un Chef d'une aussi grande reputation que celuy qu'on leur donnoit, les autres de se signaler & de faire éclater une valeur que la paix tenoit ensevelie dans l'oisiveté ; plusieurs de s'enrichir des dépoüilles de l'ennemi & de revenir en Espagne avec autant d'opulence qu'ils en partoient necessiteux & indigens. Pour ce qui est de Consalve, outre un nouveau dégré de gloire qu'il pretendoit ajoûter à celle dont il étoit déja revêtu, rien ne luy faisoit plus de plaisir, que de trouver dans le choix qu'on avoit fait de sa personne pour commander cette nouvelle armée, une refutation convaincante & authentique de ces bruits injurieux qui s'étoient répandus de luy en Espagne & dans toute l'Europe, d'avoir ambitionné la Royauté de Naples au préjudice de son legitime Souverain. Car qui pouvoit croire que si Ferdinand eu eût eu, je ne dis pas des preuves certaines, mais de simples soupçons, avec quelque apparence de verité, il eût jamais voulu luy remettre ses ar-

mes entre les mains, & en luy rendant une puissance qu'il luy avoit ôtée, travailler à sa propre ruine? Sa joye étoit donc d'autant plus grande, qu'il y avoit pour luy plus d'honneur à esperer que pour tous les autres, & que tous ces mauvais discours qui avoient attaqué sa vertu & sa probité se trouvoient hautement démentis. Ce second avantage luy demeura, mais pour la gloire qu'il auroit pû tirer des nouvelles victoires qu'il esperoit de remporter sur les François, il s'en vit frustré par la revolution des affaires d'Italie & par les avis certains qu'en reçût Ferdinand de divers endroits. On luy mandoit qu'après la bataille de Ravenne le General de Normandie à qui le Roy Loüis avoit confié l'administration de ses finances, avoit licentié toutes les troupes étrangeres qu'on avoit levées pour la garde du Duché de Milan, sous pretexte qu'il n'y avoit rien à craindre pour cet Etat & qu'il feroit plaisir au Roy son maître de luy épargner des frais inutiles; que la division s'étant jettée entre le Cardinal de Saint-Severin & la Palisse General des troupes Françoises, ce dernier n'avoit laissé au Cardinal que six mille hommes de pied & mille chevaux

vaux & s'étoit retiré avec le reste dans le Milanez ; qu'outre que la plûpart des officiers François ne pouvoient se soumettre aux ordres de la Palisse & refusoient de luy obeïr, quatre mille Lensquenets qui faisoient les deux tiers de son infanterie avoient été rappellez par l'Empereur Maximilien leur maître, & que peu de jours après les Suisses étoient entrez dans la Lombardie ; que tous les alliez que le Roy de France avoit en Italie, se détachoient de son parti, & que les troupes Italiennes qui étoient à son service desertoient en foule par la mauvaise conduite de ceux qui les commandoient ; que la ville de Genes s'étoit revoltée contre eux, & qu'ayant secoüé le joug de leur domination elle avoit créé un nouveau Doge nommé Jean Fregose & s'étoit soumise à son autorité ; en un mot qu'ils étoient reduits à un point, que loin de pouvoir faire de nouvelles entreprises dans l'Italie, ils seroient contraints dans fort peu de temps de s'en retirer & d'abandonner tout ce qu'ils y possedoient. Cette prediction fut bientôt verifiée par l'évenement. Le Roy d'Angleterre d'un côté & l'Empereur de l'autre ayant déclaré la guerre à la France, il n'étoit plus question de

faire de nouvelles conquêtes ou de s'asseurer la possession de celles dont elle joüissoit, mais de conserver son propre païs, Dans cette pressante necessité les troupes Françoises qui étoient en Italie eurent ordre de repasser les Alpes & de quitter le Milanez. Incontinent après leur départ les Suisses s'en emparerent & y rétablirent Maximilien Sforce fils aîné de Loüis, qui peu de temps auparavant étoit mort à Loche en Touraine, où on le tenoit toûjours prisonnier, & se déclarerent protecteurs de ce Duché, ensorte que la France ne pouvoit plus tenter de le reconquerir sans rompre avec eux & se les mettre sur les bras.

Toutes ces choses étant bien averées & confirmées par divers avis réïterez, calmerent les inquietudes que causoit à Ferdinand le danger où il avoit crû le Royaume de Naples exposé, & toutes ses craintes s'évanoüirent. Et comme il y avoit déja du temps qu'il méditoit de s'emparer de la Navarre, ce qu'il fit effectivement au mois de Juin de cette même année, quoyque de l'aveu des Ecrivains Espagnols il n'y eût de droit qu'autant que la force luy en donnoit, il se hâta de faire contremander l'embarquement de ses trou-

pes, ordonna à Consalve de les renvoyer incessamment dans leurs quartiers, & tous les volontaires qui s'étoient presentés pour l'expedition d'Italie, chacun chez eux. On remarqua que jamais Consalve n'avoit paru plus chagrin & plus consterné que de ce contre-ordre. Quelque bonne mine qu'il tint à Loxe, le temps luy duroit, & il ne pouvoit si bien se contrefaire qu'il ne laissât entrevoir l'ennui qu'il avoit de n'être pas employé. Un rayon d'esperance avoit réveillé sa joye, mais ayant disparu presque aussi-tôt qu'il s'étoit montré, son esprit se trouva rempli comme de nuages & plongé dans une tristesse plus sombre & plus profonde qu'on ne luy en avoit jamais vû. Cependant comme il avoit à soutenir la reputation qu'il s'étoit faite d'un courage à l'épreuve de toutes sortes de traverses & d'adversitez, il fit un effort pour se relever de l'abbatement où il étoit tombé. Ayant donc assemblé entre Malaga & Grenade toutes les troupes qui devoient l'accompagner & repris la serenité ordinaire de son visage, il leur dit que la fortune leur ayant envié l'occasion qui se presentoit de signaler leur valeur & d'acquerir de la gloire, il falloit qu'ils

s'en consolassent comme luy, par l'utilité que l'Etat tiroit de ce changement d'affaires si soudain & si imprévû, que loin de s'en plaindre comme d'un contre-temps tres-fâcheux pour eux, ils devoient au contraire benir le ciel d'avoir délivré l'Italie de la guerre dangereuse où elle alloit retomber; qu'il feroit ensorte qu'ils ne se repentissent point ni du zele qu'ils avoient fait paroître pour le service du Roy, ni des marques d'estime & d'attachement que luy-même en avoit reçûës personnellement, les voyant si disposez à le suivre; qu'il sçavoit ce qu'il en avoit couté à plusieurs d'entr'eux pour se mettre en équipage & pour se rendre à Malaga, & qu'il étoit juste qu'ils en fussent dédommagez; qu'il écriroit à sa Majesté pour luy representer qu'ils étoient en droit d'en attendre quelque recompense, & que ce Prince avoit trop d'équité pour les en frustrer; que pour luy en particulier il leur promettoit à tous une gratification proportionnée à ses moyens, qu'ils eussent à se retrouver au même lieu dans trois jours, & qu'il leur tiendroit fidelement la parole qu'il venoit de leur donner. Tout ce monde étant revenu au jour assigné, il fit ses largesses qui

consistoient en argent monnoyé pour les simples soldats, & quant aux officiers & aux personnes les plus qualifiées, en argenterie, en quantité de draps d'or, de pourpre & de soye, des tentes & des lits de camp magnifiques, de belles & riches armes & plusieurs chevaux de prix. Tout cela se trouva à point nommé, parceque Consalve plusieurs jours auparavant ayant fait publier son dessein, les marchands de Seville, de Medina Sidonia, de Cordouë, de Grenade & de divers autres lieux des environs étoient accourus à son camp comme à une foire avec tout ce qu'ils avoient pû apporter de plus convenable à la Noblesse & à des gens de guerre. On pretend que pour fournir à ces liberalitez, il luy en couta plus de cent mille écus d'or, & que n'ayant pas une somme si excessive devant les mains, il fut obligé d'engager pour plusieus années les revenus de ses terres, sans quoy il luy étoit impossible de satisfaire ses créanciers. Presque tout le monde & particulierement ceux qui avoient eu part à la donation se recrioient sur cette generosité & sur cette grandeur d'ame; d'autres la blâmoient & trouvoient fort à redire que par cette vaine affec-

tation d'une magnificence Royale, il courût riſque de devenir inſolvable & obligé de faire à la fin une honteuſe banqueroute. Mais pouvant retrancher beaucoup de ſa dépenſe ordinaire ſans ceſſer de vivre honorablement, & d'ailleurs n'ayant pour tout enfant qu'une fille à qui le Connêtable qu'elle avoit épouſé avoit laiſſé de grands biens en mourant, il n'y avoit rien dans ce qu'on deſapprouvoit qui ne dût faire admirer ſon grand cœur, ſans donner ſujet de l'accuſer de diſſipation & de mauvaiſe conduite.

L'ardeur & la promptitude qu'il avoit fait paroître à executer les ordres de Ferdinand pour l'expedition d'Italie, auroient dû luy rendre ce Prince plus favorable & le porter à l'inviter de revenir à ſa Cour. Cependant il eut toûjours la même froideur & la même indifference pour luy, & pouvant s'en ſervir pour l'execution du deſſein qu'il projettoit depuis longtemps, qui étoit d'envahir la Navarre & d'enlever cette Couronne à Jean d'Albret allié du Roy de France, il aima mieux en donner la commiſſion au Duc d'Albe qui n'étoit pas ſans mérite; mais qui n'avoit encore ni l'experience ni la reputation de Conſalve. Il ſe tint

donc où on le laissoit & reprit à Loxe son train de vie ordinaire, digerant au dedans de luy-même le ressentiment qu'il avoit contre l'ingratitude de son maître, & toûjours attentif à ne le point laisser éclater ni par ses actions ni par ses paroles. Mais quelque soin qu'il eût de s'observer sur cela, il ne pouvoit pas éviter d'être soupçonné de couver quelque mauvais dessein. C'étoit apparemment quelque soupçon de cette nature, qui donna lieu au bruit qui courut qu'il vouloit se retirer en Flandres auprès de Charles d'Austriche fils de l'Archiduc défunt, comme le rapporte Mariana, & que Ferdinand luy en fit faire une défense expresse, avec ordre de l'arrêter s'il n'abandonnoit ce dessein. Paul Jove pousse encore la chose bien plus loin, & dans l'histoire qu'il nous a laissée de sa vie, il asseure avoir appris de quelques Grands d'Espagne contemporains de Consalve, que peu de temps avant qu'il mourût il avoit comploté secretement avec divers Seigneurs de sa faction, de contraindre Ferdinand de quitter le Royaume de Castille & tous les autres qui étoient annexez à la même Couronne, & de se retirer en Arragon; que suivant le plan de cette

Lib. 3. c. 25.

Consf. l. 3. In vita sub finem.

conjuration on devoit luy rendre l'Archiduchesse Jeanne sa fille, que Ferdinand sous ombre de travailler à la guerir de ses infirmitez, tenoit comme releguée dans une petite bourgade; Que Charles d'Austriche legitime heritier de la Couronne d'Espagne, seroit invité d'en venir prendre possession & de gouverner le Royaume par luy-même, dequoy il étoit tres-capable, ayant déja plus de quinze ans, & étant d'une sagesse & d'une maturité d'esprit qui passoit son âge; Qu'on tireroit de prison le Prince Ferdinand d'Arragon fils de Frideric, & qu'on luy restitueroit le Royaume de Naples, dont Ferdinand Roy d'Espagne l'avoit dépoüillé, mais à ces deux conditions: l'une qu'il payeroit un tribut annuel à la Couronne d'Espagne, dont il releveroit & se reconnoîtroit vassal; l'autre, qu'il épouseroit Helvire fille de Consalve & veuve du Connestable Velasque, & que pour sa dot Consalve luy abandonneroit les trois Duchez qu'il possedoit encore dans le Royaume de Naples, & qu'ils seroient réünis au domaine du Prince. Paul Jove raconte ce fait sans y ajoûter de foy, & le traite même de chimerique & de fabuleux, à quoy tout lecteur judi-

cieux souscrira sans peine fondé sur ces raisons ; que Ferdinand se trouvant plus puissant & plus absolu que jamais depuis la conquête des Royaumes de Naples & de Navarre, entreprendre de le supplanter, c'eût été tenter l'impossible ; que quelque fidelité que les amis de Consalve luy eussent jurée, Il étoit difficile qu'il n'y en eût qui fussent tentez de le déceler, ou que par quelque autre voye ce secret ne vint à s'éventer, ce qui eût entraîné la ruine entiere de sa fortune, avec perte de sa liberté & peut-être de sa vie ; que Consalve quoyque tres-indigné & piqué au vif contre Ferdinand, étoit cependant trop jaloux de son honneur pour en ternir l'éclat par une si lâche & si honteuse trahison ; qu'enfin n'étant pas sans ennemis ou plûtôt sans envieux de l'estime & de la gloire qu'il s'étoit acquise, ces mauvais discours qu'ils tenoient de luy ne pouvoient être qu'une supposition de leur malignité & de leur envie, sans fondement & sans la moindre apparence de verité. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais ils ne parvinrent jusqu'aux oreilles de Ferdinand, ou que ce Prince plein de raison & de discernement ne les prit que pour des visions ou des

fictions calomnieuses, & il n'en faut point d'autre preuve que les honneurs extraordinaires qu'il luy fit rendre à sa mort, qui arriva peu de temps après.

Le mal qui l'emporta ne parut pas d'abord fort dangereux. Ce n'étoit qu'une fiévre double quarte, dont on se flatoit de pouvoir le guerir par divers remedes. Le premier qu'on crût devoir employer fut de le faire changer d'air, & par ordre des Medecins on le transporta de Loxe à Grenade. Il n'y eut pas été quelques jours qu'étant tombé dans une grande langueur & le mal empirant considerablement, il comprit que sa derniere heure approchoit. Il s'y prepara par tous les sentimens de Religion & de pieté que doit prendre un Chrêtien qui touche à sa fin, se fit administrer les Sacremens de l'Eglise, & après une vie de soixante-deux ans, trois mois & onze jours, assez longue pour immortaliser son nom, mais trop courte par rapport à l'utilité que l'Etat pouvoit tirer de ses services, il mourut entre les bras de Manrique son épouse & d'Helvire sa fille, le deuxiéme jour de Decembre, l'an de Jesus-Christ 1515. On l'enterra à Grenade dans l'Eglise de

ſaint François, & l'une des plus belles décorations de ſa pompe funebre étoient cent drapeaux qui la precedoient & qui furent tous attachez à ſon ſepulchre. Tous les Seigneurs de la maiſon de Cordouë aſſiſterent à ſon enterrement, & les Comtes de Mendoze & de Tendille, dont le dernier étoit Gouverneur de Grenade, menerent le deüil. Par ſon teſtament il laiſſa l'uſufruit de ſes biens à Manrique, & ſi quelque choſe eût pû conſoler cette illuſtre veuve de la grande perte qu'elle venoit de faire, c'eût été principalement la lettre de condoleance qu'elle reçût du Roy Ferdinand, & où ſe trouvoit non ſeulement tout ce qu'on pouvoit luy dire de plus obligeant pour elle, mais encore de plus grand & de plus glorieux à la memoire du défunt. Ce Prince n'en demeura pas là. Il ordonna que dans toutes les Egliſes d'Eſpagne on fit un ſervice pour luy, honneur qui étoit affecté aux Rois & qui juſques-là n'avoit été rendu à perſonne d'un rang inferieur. En vertu de cet ordre les obſeques de Conſalve y furent celebrées, moins encore par les prieres & par les ceremonies accoûtumées de l'Egliſe, que par les regrets de tous les Eſpagnols & par le

souvenir de toutes les grandes actions dont sa vie avoit été remplie. Etoit-ce par une veritable estime que Ferdinand en usoit de la sorte, ou pour se hâter de reparer par des honeurs extraordinaires le tort qu'il luy avoit fait de le laisser dans l'obscurité après en avoir été si bien servi ? C'est ce qu'il seroit difficile de deviner. Mais supposé qu'il y fût porté par ce dernier motif il étoit temps qu'il le fît, & pour la justice qu'il devoit à un si grand homme & pour le repos de sa propre conscience, puisqu'environ sept semaines après le decès de Consalve, ce Prince mourut luy-même d'hydropisie dans un petit bourg d'Andalousie nommé Madrigalet, où une extrême langueur l'obligea de s'arrêter comme il y passoit pour aller à Seville. Son mal, selon le rapport de tous les Ecrivains, avoit commencé deux ans auparavant par un breuvage que luy avoit donné la Reine Germaine son épouse pour s'en faire aimer & en avoir des enfans; mais malheureusement pour elle & pour son époux, le moyen dont elle s'étoit servi eut un effet bien contraire à celuy qu'elle pretendoit. Le corps de Ferdinand fut porté de Madrigalet à Grenade, pour y être inhumé au-

près de la Reine Isabelle sa premiere épouse. On aura peine à croire qu'un Roy si puissant & qui de l'aveu de tout le monde avoit trop aimé l'argent, s'en fût neanmoins trouvé si dépourvû à sa mort, qu'à peine y eut-il dequoy fournir à des funerailles fort simples, & pour donner des habits de deüil à un tres-petit nombre de quelques bas officiers de sa maison. Il n'en fut pas de même de Consalve, dont les obseques se firent avec grand appareil, mais plus aux frais de sa maison qu'aux siens, à cause que ses dernieres liberalitez avoient fort épuisé ses finances. Mais en quelque état d'opulence qu'ils se fussent trouvez l'un & l'autre, tous leurs biens leur échapoient par la mort, & il ne restoit à l'un que de grands titres & à l'autre qu'un grand nom qui passerent de leurs personnes à leurs épitaphes.

Une circonstance digne d'être remarquée, c'est qu'en l'année que mourut Consalve, même chose arriva à un autre grand homme né comme luy dans le sein de l'Espagne, illustre comme luy par la gloire des armes & de quantité d'exploits de guerre tres-mémorables, & que leurs destinées furent si semblables, que l'une paroissoit avoir

été copiée sur l'autre. Ce dernier étoit Alphonse d'Albuquerque Viceroy des Indes, si celebre par toutes les victoires qu'il avoit remportées en Orient & par tous les païs ou maritimes ou de terre ferme qu'il avoit soumis à la Couronne de Portugal, que le fameux Ismaël premier Sophi de Perse charmé de l'éclat de son mérite & de ses belles actions luy fît des députations tres-honorables avec de magnifiques presens & luy demanda son amitié. Accusé par ses envieux auprès d'Emmanuel son Roy de vouloir se rendre maître absolu des païs qu'il avoit conquis aux Indes & s'en faire une souveraineté indépendante de celle dont il étoit né sujet, le Roy sans attendre que les dépositions faites contre luy fussent éclaircies & verifiées, luy ôta la Viceroyauté des Indes & le commandement de ses armées, & envoya un autre Seigneur Portugais nommé Soarez prendre sa place. La nouvelle de ce revers de fortune, si triste & si inopiné, fut comme un coup de foudre qui atterra Albuquerque, & au trouble & à la douleur dont elle l'avoit rempli étant survenuë une grande dissenterie, il mourut au port de Goa dans le même vaisseau qui l'avoit apporté d'Ormus,

âgé d'un peu plus de ſoixante-deux ans comme Conſalve, la même année & deux mois & demi ſeulement plûtôt que luy. Tous deux heros de leur temps & ſignalez par de grandes conquêtes, l'un en Aſie, l'autre en Europe ; tous deux illuſtrez du nom de Grand ; tous deux regretez après leur mort & de leur propre nation & des peuples mêmes qu'ils avoient vaincus, & cependant malgré la fidelité & l'importance de leurs ſervices, ſoupçonnez tous deux, mais jamais convaincus d'ambition & de mauvais deſſeins; déchûs des bonnes graces de leurs maîtres, démis de leurs dignitez & de leurs emplois, & laiſſez ſans recompenſe de leurs glorieux travaux. Un Aſtrologue conſulté ſur cela ne manqueroit pas de nous renvoyer aux aſtres & de rendre pour raiſon de ce parfait rapport de proſperité & de malheur d'être nez tous deux ſous la même conſtellation. Mais à quiconque regardera les choſes humaines avec des yeux de Religion, diſpoſition manifeſte de la Providence pour apprendre aux hommes à ne pas fonder leurs eſperances ſur un ſable mouvant, & que tout ce qu'ils font pour les Princes de la terre ils ne doivent jamais s'y porter

que par soumission aux ordres de celuy qui les a assujettis à ces puissances & en vûë des grandes & immanquables récompenses qu'ils doivent attendre de luy.

Pour revenir à Consalve, Pierre Martyr Anglerius, que j'ay déja cité au sujet de la mort de la Reine Isabelle, écrivant de celle de Consalve & se livrant aux saillies ordinaires de son esprit, *malheur à toy Espagne*, s'écrie-
Epist. 457. t-il, *malheur à toy, Consalve Aguilar de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, par excellence & à si juste titre, tu l'as perdu. Mais n'oublies jamais qu'étant cachée auparavant & comme ensevelie en toy-même, c'est luy qui a fait briller ta valeur aux yeux des autres peuples de l'Europe, porté jusqu'au ciel l'honneur de tes armes, & acquis à ton nom une glorieuse immortalité.* Laissons à cet Auteur les termes magnifiques & ampoullez, dont la verité est ennemie, pour dire plus simplement que Consalve fut le premier qui établit la reputation des armes d'Espagne hors de ce Royaume, où depuis elle s'est soutenuë avec tant d'éclat, & en Italie & en divers autres païs. A quoy nous pouvons ajoûter, que de tous les Capitaines qu'elle a portez il n'y en a

point eu en qui toutes les qualitez requiſes pour former un grand homme de guerre ſe trouvaſſent plus univerſellement raſſemblées. Sa valeur n'étoit point une audace témeraire qui ſe precipitât aveuglement & ſans neceſſité dans le danger. Il y couroit quand ſa preſence étoit neceſſaire, pour exciter & pour fortifier le courage des troupes qu'il commandoit, & payoit alors de ſa perſonne en homme qui avoit perdu de vûë le ſoin de ſa vie, & qui la comptoit pour rien où il y alloit de quelque interêt conſiderable pour l'Etat, ou de la gloire de ſa nation. Hors de là il ſe reſervoit pour les beſoins les plus preſſans, laiſſant aux officiers ſubalternes de remplir leurs devoirs & de partager avec luy l'honneur de la guerre. Il avoit pour maxime qu'un General ne devoit pas comme un avanturier ſe mettre à tous les jours & à toutes les occaſions, & que ſa perte étant d'ordinaire la ruine entiere de ſon parti, c'étoit prudence à luy de ſe ménager, & témerité de ſe prodiguer. Homme donc auſſi valeureux que tous ceux qui ſe piquent de cette qualité & avec le plus d'oſtentation, mais pour la prudence & le conſeil, élevé à un degré qui le mettoit non ſeulement au-deſſus

des plus sages Capitaines de son siecle, mais de ceux même qui n'excelloient qu'en cette vertu. La nature y avoit pourvû par une rare penetration d'esprit & par une grande étenduë de lumiere dont elle l'avoit doüé. Avec ces talens & par la connoissance qu'il avoit du genie & de la disposition des ennemis à qui il faisoit la guerre, il jugeoit seurement de leurs desseins & ne manquoit aucun moyen de les rompre ou de les traverser ; ne se hâtoit point de les attaquer quand il prevoyoit que leur feu ne seroit pas longtemps sans s'amortir, s'étonnoit peu de leurs premiers succès, quand il découvroit dans l'avenir combien il leur seroit difficile de les soutenir, trouvant des ressources aux affaires les plus déplorées, profitant avec adresse & avec habileté de ses avantages, & par les sages précautions qu'il sçavoit prendre ne se presentant jamais au combat qu'il ne fût comme asseuré de la victoire. Son mérite luy avoit acquis l'estime des troupes & sa bonté gagné leurs cœurs, d'où n'aissoit cette pleine confiance qu'elles avoient en luy. Il est vray cependant que rien ne luy servoit plus à se les attacher que sa liberalité, en quoy il alla si loin qu'on

pourroit luy reprocher de l'avoir portée bien au-delà des justes bornes, s'il ne l'eût mesurée qu'à son rang & à sa fortune, plûtôt qu'à son grand cœur. Officiers & soldats, tous étoient persuadez que quoyqu'il arrivât on leur tiendroit compte de leurs services, & que quand ils ne seroient pas connus du Monarque ou qu'il les oublieroit, le General ne les laisseroit point sans recompense. Par la même voye les desseins les plus couverts des ennemis, les secrets les plus impenetrables des cabinets des Princes, tout luy étoit revelé. Il avoit ses espions parmi les uns, ses pensionnaires parmi les autres pour qui il n'épargnoit rien, & mieux ils étoient payez, plus s'étudioient ils à le bien servir. Epargner en ces occasions il luy sembloit que c'étoit joüer à tout perdre, & que ce que d'autres compteroient pour perdu, c'étoit justement ce qui luy faisoit tout gagner. Son courage ne se bornoit pas à donner des exemples de hardiesse & de valeur aux troupes quand il falloit combattre, il leur en donnoit de force & de patience quand il y avoit des disettes ou des injures du temps à souffrir. On le vit à Barlette supporter la faim comme eux, & se contenter du peu

que la necessité extrême où ils étoient reduits leur laissoit pour vivre ; au camp de Ceinture proche du Garillan, essuyer comme eux les pluyes, les neiges & toutes les rigueurs d'un hyver tres-fâcheux, & quand ils se plaignoient que l'argent leur manquoit, c'est que luy-même en étoit entierement dépourvû, n'ayant rien à luy qui ne fût à eux, & ne les laissant jamais languir & attendre avec impatience les remises d'Espagne, quand il pouvoit leur fournir de son fonds ce qui leur étoit dû. Intrepide dans le peril, habile dans la conduite des affaires, magnifique dans ses largesses, patient dans les besoins & dans les fatigues, ajoûtons une naissance qui ne se trouvoit inferieure qu'à celle des Rois, une taille haute & majestueuse, un air de grandeur & d'autorité, un genie sublime, une ame de Prince, un cœur de heros ; avec tant d'avantages & de qualitez si distinguées, ce n'est-pas merveille qu'il passât pour le Capitaine le plus accompli de son siecle.

Je craindrois de n'avoir pas contenté pleinement la curiosité de ceux qui liront cette histoire, si avant que de la finir je ne disois quelque chose

de ses mœurs. Il avoit de la pieté & dans toutes les affaires qui luy passoient par les mains, soit civiles soit militaires, ce qui concernoit le culte de Dieu & de ses autels, c'étoit toûjours à quoy il donnoit ses premiers soins & sa premiere attention. Toute entreprise qui pouvoit blesser la Religion ou en interrompre l'exercice, il la défendoit ou l'empêchoit; vouloit que dans des places emportées de vive force la sainteté des temples & des personnes consacrées à Dieu fût toûjours inviolable, & ne punissoit rien plus severement ni avec une rigueur plus inflexible que les impietez. Il repetoit souvent aux officiers de ses troupes que c'étoit de leur bonne vie & d'un exact accomplissement de la Loy de Dieu, plûtôt que de tous leurs efforts, qu'ils devoient attendre le succès de leurs armes, qu'elles ne pouvoient prosperer qu'autant que le Ciel les benissoit, ni les benedictions du Ciel s'obtenir qu'autant qu'on étoit soigneux de les attirer par une constante pieté. Il l'éprouva par luy-même, puisque s'étant mis sous la protection de Dieu, & tâchant de s'en rendre digne par un fidelle attachement à son service, en tant de batailles & de pe-

rils où il ſe trouva il ne luy arriva jamais ni d'être bleſſé ni d'être fait priſonnier.

Autant par ce principe de Religion & de crainte de Dieu, que pour ne pas s'amollir par les plaiſirs, il obſervoit luy-même une exacte continence, & la recommandoit inſtamment à ſes troupes. Ainſi bien éloigné de ces diſſolutions qui ſont la ruine de la ſanté & de l'honneur de ceux qui s'y abandonnent, on luy voyoit toûjours une grande retenuë avec le ſexe. Il ne laiſſoit pas d'avoir avec les Dames Italiennes des converſations vives & enjoüés, & où il ne ſe diſtinguoit pas moins par ſon eſprit que par ſa politeſſe, mais cela avoit ſes bornes, & par un juſte temperament de ſageſſe & de gayeté, il ſçavoit plaire aux femmes ſans offenſer ni allarmer leurs maris. Il n'ignoroit pas quel étoit ſur ce point la délicateſſe des Italiens, & ce qu'il en coutoit aux François de ne s'être pas moderez autant qu'il falloit pour ne pas troubler leur repos. Et quoyque les Eſpagnols n'approchent pas de l'audace & de la petulance de ces derniers, il craignoit cependant que s'il prenoit un engagement de paſſion avec quelques Dames du païs, ſon

exemple ne fût ſuivi des autres Seigneurs & officiers de ſes troupes, & que les maris ne s'en vengeaſſent ou ſur les particuliers par le fer & par le poiſon, ou ſur toute la nation par quelque grande & violente conjuration pour en délivrer leur patrie.

De quelque préjugé qu'on ſe ſoit laiſſé prevenir contre ſa bonne foy, il eſt vray cependant qu'il étoit tres-fidelle à ſa parole, & que s'il eût été auſſi faux & auſſi artificieux que le pretendent quelques hiſtoriens modernes, les Italiens qu'on ſçait aſſez ne pas manquer de pénétration & d'intelligence, ſe ſeroient tenus en garde contre luy & dans une défiance continuelle de ſes promeſſes. Toutefois ſi nous en croyons tous les anciens Auteurs, ce fut moins par la crainte des armes que par de ſecretes negociations qu'il ſçût gagner la nobleſſe & les plus grands Seigneurs du païs & les attacher à ſon parti. Ce qui nuiſit à ſa reputation, fut de ſe trouver aſſujetti aux ordres d'un Prince qui refuſoit de ratifier ce qu'il avoit promis en ſon nom, & qu'il croyoit devoir paſſer ſans la moindre contradiction. Il falloit obéïr à ſon Souverain, & quand c'étoit au prejudice de l'engagement de

sa parole, il est certain qu'il ne le faisoit que contre son cœur & avec une extrême repugnance, voicy un témoignage qui peut suffire pour en faire foy. Paul Jove qui l'année que Charles V. fut couronné Empereur par le Pape Clement VII. c'est-à-dire, en 1530. s'étoit rendu à Boulogne pour assister à cette celebre & éclatante ceremonie, rapporte qu'il y trouva Didaque Mendoze & Antoine Leva qui luy firent l'honneur de l'inviter à souper avec eux. Pendant le repas le discours étant tombé sur Consalve, decedé quinze ans auparavant, ces deux Seigneurs qui avoient servi sous ce grand Capitaine & appris de luy le métier des armes, après avoir relevé l'étenduë de sa capacité pour la guerre & pour les affaires civiles, ajoûterent qu'avec cela jamais homme n'avoit eu plus de droiture & de probité. Pour confirmer ce qu'ils avançoient ils asseurerent que depuis son retour en Espagne, lorsqu'il eût perdu toute esperance de se relever de sa disgrace & sur la fin de ses jours, on luy avoit souvent oüi dire que dans tout le cours de sa vie il ne voyoit rien qu'il pût se reprocher que d'avoir donné sa parole à Ferdinand fils de Frideric, & au Duc de Valentinois,

In vit Consf. l. 3.

Valentinois, au hazard d'en être désavoüé du Roy son maître & de faire une tache à son propre honneur qu'il auroit peine à effacer. Pa là il est évident que ce n'étoit que de quelque precipitation & de quelque imprudence plûtôt que d'un manque de parole & de bonne foy qu'il se repentoit.

Il n'étoit pas ennemi de la loüange, sans toutefois paroitre la rechercher. Peut-être croyoit-il qu'il étoit plus noble de la recevoir avec un air simple & naturel, que de la rejetter comme quelques-uns par un farouche & sauvage dedain, qui souvent n'est en eux qu'un raffinement de vanité & un desir caché de relever par une feinte modestie, tout ce qu'ils se sentent de plus digne d'être estimé. Quand donc on luy presentoit des vers ou quelque autre ouvrage de litterature, qui fût un éloge de ses grandes actions, l'Auteur devoit toûjours s'attendre à un accueil gratieux & de n'être renvoyé qu'avec mille remercimens & mille honnêtetez, & jamais sans quelque gratification. Deux Poëtes de Mantouë quoyque peu delicats & même grossiers dans leur composition, luy ayant offert l'un & l'autre un poëme de leur façon, en furent si bien recompensez, que

charmez de sa generosité, ils persuaderent à Pierre Gravine, qui excelloit dans les vers heroïques, d'entreprendre quelque chose qui fût plus digne du merite & de la reputation d'un si grand homme. Touché de l'exemple d'Alexandre, qui étant arrivé au tombeau d'Achille ne luy envia que le bonheur d'avoir trouvé un Homere qui celebrât dignement ses vertus, il croyoit qu'il étoit d'une grande ame d'aimer la gloire & de souhaiter que ce qu'elle en avoit acquis fût transmis à la posterité par des écrits capables d'en rehausser l'éclat ou du moins de le conserver.

Dans ses entretiens familiers, ce n'étoit pas seulement par un solide & profond raisonnement sur les affaires d'Etat ou de la guerre qu'il primoit, mais encore par des reparties vives & agréables, & ce qu'on appelle de bons mots. On en rapporte plusieurs qu'il seroit difficile de traduire d'une langue en une autre sans leur ôter tout leur sel, parceque ce qu'ils ont de plus fin & de plus piquant est tellement attaché aux expressions de la langue originale, que quelque adresse qu'on ait à les mettre dans une autre, ce n'est plus tout-à-fait le même sens. En voi-

cy neanmoins un petit nombre qui peuvent encore conserver quelque goût & se faire sentir en François.

Pendant que l'armée Espagnole passoit le Garillan à la vûë de l'armée Françoise, qui campée sur l'autre bord, s'efforçoit d'éloigner les ennemis par un grand feu de canons & de mousqueterie, un officier Espagnol nommé Garcie Parede, homme brave & audacieux & que nul danger ne pouvoit arrêter, voyant Consalve au premier rang comme luy & à la tête des enfans perdus, luy reprocha plusieurs fois de s'exposer comme il faisoit, & s'il ne devoit pas songer que tout le succès de cette affaire rouloit sur luy? A quoy Consalve las de ses remontrances, luy répondit brusquement & avec rudesse, *il vous sied bien à vous de me tenir de pareils discours, si vous voulez que je craigne, que ne m'en donnez-vous l'exemple?*

Dans le temps qu'on travailloit à démolir Montille, place qui comme j'ay dit luy appartenoit en propre, & dont Ferdinand ne voulut jamais luy accorder la conservation; comme on vint luy dire que d'une multitude de païsans qu'on avoit commandez pour la raser, il y en avoit eu environ cent

d'écrasez sous les ruines d'un de ses murs, *Helas*, dit-il *la pauvre place, qu'eût-elle donc fait si on l'avoit laissée sur pied, & qu'elle eût eu toute sa force, puisqu'étant abbatue & comme aux abois elle sçait encore si bien se défendre ?*

Les François ayant capitulé à Caiette & étant sur le point d'en partir pour se retirer en France, Aubigny accompagné de plusieurs Officiers du premier rang venant prendre congé de luy; *au moins Seigneur Consalve*, luy dit-il, *donnez ordre qu'on nous fournisse de bons chevaux, afin qu'ils puissent nous ramener aussi vite que nous pretendons nous en retourner. Messieurs*, leur répondit Consalve, *revenez quand il vous plaira, & d'abord que vous paroîtrez j'auray soin qu'on vous tienne des chevaux tout prêts, pour reprendre une seconde fois le chemin que vous allez tenir.*

Lorsqu'il étoit à Tarente, ayant fait condamner à mort un soldat pour quelques crimes dont il étoit coupable, celuy-cy comme on le conduisoit au supplice, voyant passer Consalve, luy reprocha son injustice & le cita au tribunal de Dieu; à quoy Consalve répondit, *Camarade, je ne suis point encore tout-à-fait prêt à me rendre au lieu*

de ton assignation, mais prens toûjours les devants & tu trouveras là mon frere qui te répondra pour moy. Il parloit de Don Alphonse de Cordouë, son aîné dont il avoit appris la mort peu de jours auparavant.

Pour l'intelligence de ce qui suit, il faut supposer que certains feux qui paroissent de temps à autre sur la mer, & que les nautonniers appellent tantôt de saint Nicolas, tantôt de saint Herme, sont toûjours regardez comme le presage infaillible du beau temps & favorable à la navigation. Le jour donc que les François batus & poussez par les Espagnols, furent contraints de se renfermer dans Cajette, seul asyle qui leur restât pour se sauver des mains de leurs ennemis, pendant que Consalve & divers officiers qui étoient à ses côtez avoient la vûë sur la mer, parut tout à coup dans un bateau un autre officier Espagnol nommé Cerbellion, armé de pied en cap & faisant de grands efforts pour aborder. Il vouloit qu'on crût qu'il cherchoit l'ennemi pour le combattre, mais tout étoit fait, & soit qu'il eût manqué de monture pour venir par terre, soit timidité & pour éviter le peril, comme on l'interpreta à son désavantage,

Didaque Mendoce qui étoit auprès de Consalve, luy ayant demandé ce que c'étoit donc que ce phantôme de guerrier qui venoit à eux, *Ah Messieurs*, s'écria Consalve, *réjoüissons-nous du calme qui va succeder à la tempête, voicy le feu saint Herme.* Tous ceux qui étoient presens jetterent de grands éclats de rire, on salua Cerbellion sous le nom de feu saint Herme, & ce sobriquet peu avantageux à son honeur luy demeura toute sa vie.

Par une raison bien contraire, Consalve en qui l'on trouvoit toutes les vertus civiles & militaires de l'un des plus grands hommes de l'ancienne Rome, qui étoit Publius Cornelius Scipion, surnommé l'Africain, mérita de porter le nom de cet illustre Romain, & dans toutes les mentions honorables qu'on faisoit de luy, fut toûjours appellé & qualifié le Scipion d'Espagne. Titre glorieux qu'une égalité de mérite & une parfaite conformité de vie avec le Romain ne permettoient à personne de luy contester. Pour en juger par soy-même, il ne faut que parcourir l'histoire de Scipion telle que l'avoit recüeillie des Anciens & que nous l'a laissée un celebre

Alphonse Lopez de Haro, Nobiliario Genealogico *l.* 10. *c.* 13.

Auteur à qui j'ay crû pouvoir m'en rapporter en toute seureté. Leonard Aretin, qui vivoit dans le XV. siecle.

Scipion qui s'étoit formé dès son bas âge dans tous les exercices de l'art militaire, n'ayant encore que dix-sept ans fit ses premieres armes contre les Carthaginois en la seconde guerre Punique, où par des actions d'un grand merite il donna d'heureux presages des services importans que sa patrie en devoit attendre. Consalve en sa premiere jeunesse, ne se fit pas moins valoir contre les Maures, peuples Africains comme les Carthaginois, & pour en persuader le lecteur, je n'ay qu'à le renvoyer à tout ce que j'en ay dit au commencement de cette histoire.

Les guerres d'Espagne & d'Afrique servirent également à signaler la valeur de Scipion. En Espagne il emporta Chartagene l'épée à la main, vainquit quatre des plus fameux Generaux Afriquains, & en autant de differens combats; & les ayant contraints de repasser en leur païs, celuy dont ils s'étoient emparez au-deça de la mer, demeura au pouvoir & sous la domination de Rome. En Afrique diverses autres défaites des Carthaginois & de leurs alliez, Carthage même, ancienne émule de Rome & qui jusques-là

luy avoit disputé fierement l'Empire du monde, reduite enfin à recevoir la paix aux conditions qu'il luy imposoit, furent le comble de sa gloire & de celle des armes Romaines. Consalve ne porta la guerre que dans le Royaume de Naples, depuis qu'il commanda en Chef les troupes Espagnoles. Et bien qu'il eût toûjours affaire aux François, de même que Scipion aux Afriquains, cependant comme par la multitude des victoires qu'il remporta sur eux & des places qu'il leur enleva, il leur fallut quitter la partie deux diverses fois & ceder aux efforts d'un ennemi contre qui ils ne pouvoient tenir, un Royaume conquis & reconquis avec tant d'éclat, devoit luy être compté pour deux Couronnes qu'il avoit unies à celle d'Espagne.

Scipion après ses grands exploits d'Espagne & d'Afrique, retourna à la guerre en Asie, & ne servit pas peu à Lucius son frere qui commandoit l'armée Romaine pour gagner cette grande bataille près de Sardes où Antiochus fut défait avec toutes ses troupes. Consalve attaqua les Turcs, dont le plus grand nombre sont Asiatiques, & reprit sur eux l'île de Cephalonie qu'ils avoient enlevée aux Venitiens ; ser-

vice important qu'il rendit à cet Etat Republiquain, & pour lequel on joignit aux honneurs qui luy étoient dûs, toutes les marques qu'il pouvoit attendre d'une parfaite reconnoiſſance.

Scipion par ſes perſuaſions & par un fin manege, attira à ſon parti pluſieurs Generaux Africains, & entre autres Maſiniſſa & Syphax, Rois de Numidie, dont toutefois le dernier ſe réünit depuis à Annibal. Conſalve ne réüſſit pas moins que luy à détacher de la faction Françoiſe divers Seigneurs & Etats d'Italie, auſſi gratieux & auſſi inſinuant que Scipion, & peut-être plus adroit & d'un eſprit plus liant que luy.

Scipion accuſé de peculat par ſes envieux devant les Tribuns du peuple, ne répondit aux uns & aux autres, qu'en les faiſant reſſouvenir qu'à pareil jour qu'on luy intentoit cette accuſation, il avoit vaincu Annibal, taillé ſon armée en pieces, & qu'il n'étoit queſtion que d'en aller remercier les Dieux au Capitole, où il fut ſuivi de tout le peuple. Conſalve accuſé de malverſation dans le maniement des deniers publics & obligé de comparoître devant les Treſoriers, le Roy preſent, ne fit que ſe joüer de ces in-

justes recherches, tournant en ridicules ceux qui sembloient n'avoir pû encore comprendre que les sommes dont on luy demandoit compte étoient infiniment au-dessous du prix de sa conquête.

Le Romain rebuté de l'ingratitude de sa patrie & cherchant un port qui le mît à l'abri des orages qu'il avoit à craindre de la malignité de ses envieux, se retira à Linterne dans la campagne de Rome, où quelques années qu'il y vêcut encore hors du tumulte & de l'agitation des affaires, furent suivies d'une mort douce & tranquille. L'Espagnol qui eût les mêmes chagrins à essuyer de la part de son Prince que Scipion de celle de la Republique Romaine, aussi mal payé de ses services que luy, en butte comme luy à ses envieux & à ses ennemis, suivit l'exemple que le Romain luy avoit donné, & quitta la Cour pour se confiner dans un coin de Province où il finit ses jours.

Le premier s'étoit rendu celebre par un rare exemple de continence, lorsqu'après la prise de Carthagene, une jeune captive des plus qualifiées du païs & d'une beauté exquise luy ayant été presentée, loin de donner quel-

que attaque à sa pudicité il ne voulut pas même avoir d'entretiens familiers avec elle, & sçachant qu'elle étoit promise à un jeune Seigneur Celtiberien, la renvoya sous bonne garde à son amant. Ce qu'on ne loüe dans le premier que par un seul fait, le pourroit être dans le second par plusieurs de même nature ; jamais homme ne s'étant moins prévalu de son autorité & de son pouvoir pour satisfaire une passion dereglée, & ayant toûjours regardé comme une tache qui terniroit l'éclat de sa gloire, si étant vainqueur de tous ceux qui luy disputoient le Royaume de Naples, il se laissoit vaincre par l'amour des femmes.

Alph. de Lopez Haro eodemloco quo supra.

On admiroit dans le premier sa beauté, sa taille, un visage également serein & majestueux, la noblesse & la dignité de son port & de tous ses mouvemens. Rien de tout cela ne manquoit au second, & j'ay marqué plus d'une fois de quelle estime & de quel respect ces dehors specieux prévenoient les esprits en sa faveur. A voir la politesse du premier, sa courtoisie, ses manieres honnêtes & engageantes, on ne pouvoit decider si c'étoit les vertus de sa vie privée ou celles qui le distinguoient si avantageusement à la

guerre de tous les autres Generaux, qu'il fallût estimer d'avantage. Dans le second se trouvoit tant de conseil, tant d'équité, tant de generosité, un accez si libre, un commerce si aisé & si agréable, que peu s'en falloit qu'on n'oubliât le Grand Capitane pour donner toute son admiration au mérite & aux qualitez du grand homme. L'un & l'autre magnifique à recompenser, facile à pardonner. & ne punissant jamais que lorsque la douceur & la clemence ne pouvoient se faire écouter sans une entiere subversion des loix & de la discipline. L'un & l'autre desinteressé & ne sçachant point se partager entre le desir de la gloire qu'ils cherchoient uniquement, & celuy du butin qu'ils abandonnoient tout entier à ceux qui couroient après. L'un & l'autre l'ornement des siecles où ils vêcurent, la gloire de leur patrie & le fleau de ses ennemis. En un mot comparaison de l'un & de l'autre si juste & si bien balancée, que s'ils étoient encore en vie, ni le Romain ne se pourroit croire abaissé de voir l'Espagnol mis en parallele avec luy, ni l'Espagnol élevé de se voir égalé au Romain. Que si Consalve ne fut pas surnommé le Napolitain comme Scipion, à qui

nous venons de le comparer ; l'Afriquain, parceque cette coûtume étoit ou abolie ou inusitée en son païs, il paroît qu'il ne perdit rien au change, & que Scipion même eût renoncé sans peine au titre d'Afriquain, pour porter comme luy celuy de GRAND CAPITAINE.

Fin du second Tome.

De l'Imprimerie de la Veuve Lambin.



TABLE DES PRINCIPALES MATIERES.

B

C

TOME II.

L

Fin de la Table des matieres.

ERRATA.

TOME I.

PAge 3. ligne 8. en tout ce qui, lisez tout ce qui. L. 9. il ne se, lis. il ne le. P. 17. l. 15. lis. aussi. P. 25. l. 16. lis. Atabaliba. P. 27. l. 23. lis. Aguilar. P. 30. l. 26. lis. Didaque. P. 32. l. 23. lis. à l'effigie. P. 33. l. 27. lis. se sentit. P. 52. l. 15. lis. Alligar. P. 53. l. 22. lis. Boabdil. P. 56. l. 30. lis. pressante. P. 60. l. 17. lis. se rejetter. P. 87. l. 4. lis. avec tant de soin. P. 121. l. 6. lis. les unes sur les autres. P. 173 l. 21. lis. ces armées. P. 176. l. 13. lis. du port & de la ville. P. 208. l. 22. lis. jettoient sur eux. P. 238. l. 19. lis. estant. P. 242. l. 13. lis. chargea. P. 284. l. 2. lis. se départir. P. 308. l. 19. lis. ne l'interrompant. P. 343. l. 5. lis. commandoit.

TOME II.

PAge 3. l. 18. lis. cinquante ans. P. 20. l. 4. lis. & au grand. P. 146. l. 31. lis. l'engager. P. 165. l. 1. lis. à portée de. P. 175. l. 26. lis. signala moins. P. 177. l. 14. lis. qui l'avoit. P. 180. l. 5. lis. bandi. lig. 14. lis. quelque bonne mine. P. 206. l. 14. lis. attroupemens. P. 243. l. 19. lis. Don Hernand. P. 262. l. 11. lis. solliciter. P. 284. l. 10. lis. Brezé. P. 291. l. 26. lis. porter.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maitres des Requestes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, *Salut.* Notre cher & bien amé le sieur * * * Nous ayant fait remontrer, qu'il desiroit faire imprimer une *Histoire de Consalve de Cordoüe, surnommé le Grand Capitaine*, & donner au public, s'il nous plaisoit luy accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, Nous luy avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ladite Histoire en telle forme, marge, caractere, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparement, & autant de fois que bon luy semblera; & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ladite Histoire en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit sieur Exposant ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interests. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles: que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume &

non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de l'exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est nôtre plaisir. Donné à Versailles le vingt-deuxiéme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil sept cens treize, & de nôtre Regne le soixante & onziéme. Par le Roy en son Conseil,

FOUQUET.

JE soussigné reconnois avoir cedé pour toûjours au sieur JEAN MARIETTE le present Privilege de l'Histoire de Consalve, suivant les conventions faites entre nous dont je suis content. Fait à Paris ce 26 Octobre 1713. DUPONCET, Jesuite.

Registré le Privilege écrit de l'autre part & la Cession cy-dessus sur le Registre Num. 3. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 670. num. 755. conformément aux Reglémens, & notamment à l'Arrest du 13. Aoust 1703. A Paris ce 22. Novembre 1713. ROBUSTEL, Syndic.